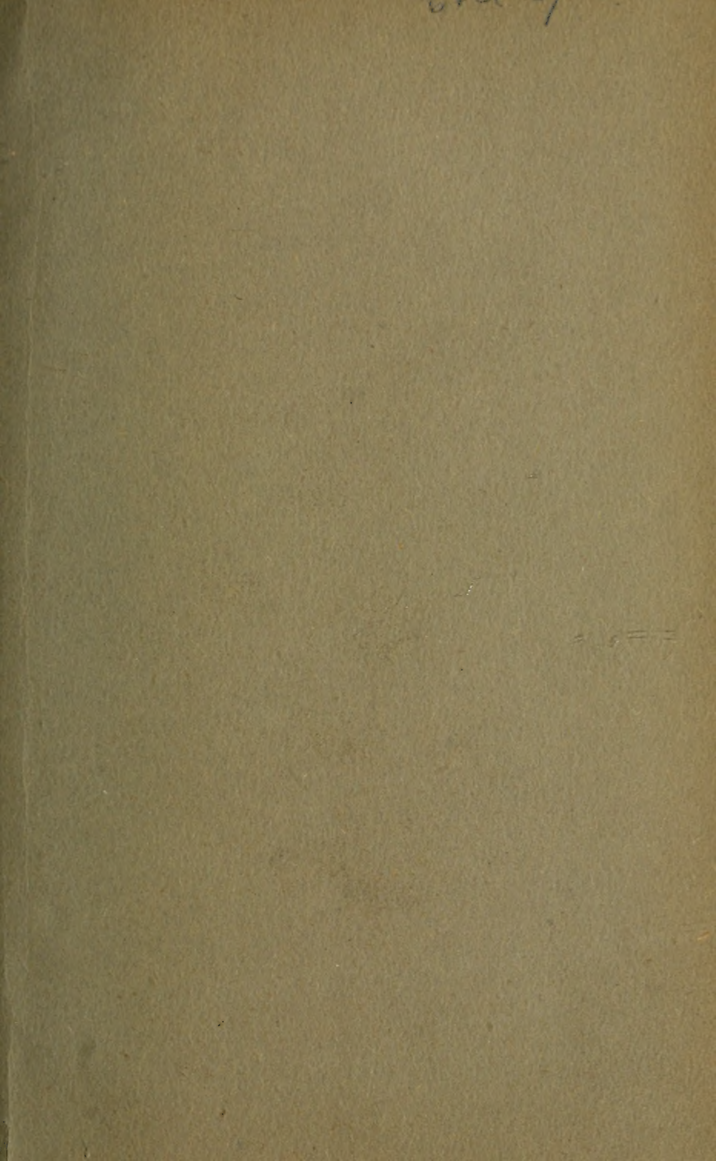




LES JOYEUSES

HISTOIRES

DE NOS PÈRES



LES JOYEUSES
HISTOIRES
DE NOS PÈRES

Mieux est de ris que de larmes écrire,
Parce que rire est le propre de l'homme

RABELAIS.

I

PARIS
17, FAUBOURG MONTMARTRE, 17
—

AU LECTEUR

Ceci est un livre gaulois, c'est-à-dire un livre de franc rire et de franc parler. Disons donc, dès la première ligne, à quelle classe de lecteurs s'adresse ce plaisant recueil, composé des chefs-d'œuvre de notre ancienne littérature, quintessence de vieille sève gauloise.

Il n'est dédié ni aux puritains ni aux trop nombreux lecteurs de ces œuvres malsaines, baptisées d'un néologisme qui est une flétrissure : pornographie. Fidèle à la tradition française, nous n'affecterons point une pruderie excessive pour nous faire une réputation de sagesse et de vertu ; car, même dans le pays de Molière, nous estimons qu'il y aura toujours trop d'émules de Tartufe.

Si large qu'elle soit, notre hospitalité aura pourtant une limite : celle qui sépare la libre et franche gaieté du rire forcé et de l'indécence voulue. Rien à notre sens n'est plus répugnant que les contes sans esprit, sans style, sans intérêt, dont de prétendus continuateurs de Rabelais encombrent depuis quelque temps les vitrines des libraires.

Les joyeuses nouvelles de nos pères seront le livre de chevet de tous les joyeux compagnons, ou simplement des amateurs de littérature qui se plaisent à relire de temps à autre quelques-uns de ces fins morceaux dont nos aïeux ont ri si souvent à gorge déployée. Louis XI, Rabelais, la reine de Navarre, Noël du Faill, Béroald de Verville, Guillaume Boucher, Bonaventure Despériers, Le Métel d'Ouville, Sorel, Scarron, Furetière, Dassoucy, Bussy-Rabutin, Perrault, Hamilton, Voltaire, Voisenon, Diderot, Crébillon fils, voilà les principaux noms dont seront signées les JOYEUSES HISTOIRES DE NOS PÈRES (1).

(1) Nous ferons aussi des emprunts aux conteurs étrangers, particulièrement aux conteurs italiens.

C'est dire que le lecteur est assuré de trouver, dans chacune de nos nouvelles, l'enjouement soutenu, les tournures à la fois piquantes et naïves, les peintures fraîches et riantes, l'élégant badinage, en un mot toutes les qualités que l'on tient à rencontrer dans un livre lorsqu'on lui demande un remède contre l'ennui.

Parmi les auteurs que nous mettrons à profit pour ne pas faire mentir notre titre, beaucoup ont écrit leurs ouvrages dans cette vieille langue française, si curieuse et si attrayante, mais qui ne peut être bien comprise qu'après de longues et patientes études. Comme nous nous adressons à tout le monde, nous aurons soin de rajeunir l'orthographe des mots vieillis; mais, afin de conserver à nos conteurs leur saveur originale, nous ne changerons rien aux tournures des phrases.

Et maintenant, ami lecteur, puissiez-vous mourir de rire en lisant ces JOYEUSES HISTOIRES, *à moins que vous ne préfériez attendre la publication de notre second volume.*



I

COCU SANS HONTE DE SA FEMME



L y avait, dans la comté d'Allez, un nommé Bornet, qui avait épousé une femme vertueuse, de laquelle il aimait l'honneur et la réputation. Quoiqu'il voulût que sa femme lui fût fidèle, il ne voulait pas être obligé à la même fidélité. En effet, il s'amouracha de sa servante. Ce qu'il craignait dans ce changement était que la diversité des viandes ne lui plût pas. Il avait un voisin de même étoffe que lui, nommé Sandras, tambour et tailleur de son métier. Il y avait entre eux une si parfaite amitié, que

tout était commun, hormis la femme. Bornet déclara donc à son ami le dessein qu'il avait fait sur la servante. Non seulement il l'approuva, mais fit même ce qu'il put pour le faire réussir, dans l'espérance d'avoir part au gâteau. La servante, qui ne voulait point y entendre, se voyant persécutée de tous côtés, s'en plaignit à sa maîtresse, et la pria de trouver bon qu'elle s'en allât chez ses parents, ne pouvant plus vivre dans cette persécution. La maîtresse, qui aimait beaucoup son mari, et duquel elle était déjà jalouse, fut bien aise d'avoir ce reproche à lui faire, et de pouvoir lui montrer que c'était avec raison qu'elle le soupçonnait. Pour cet effet, elle obligea la servante de ménager le terrain, de faire espérer peu à peu, et de promettre enfin au mari de coucher avec lui dans la garde-robe.

— Pour le reste, dit-elle, c'est mon affaire. Je ferai en sorte que vous n'y serez pour rien, pourvu que vous me fassiez savoir la nuit qu'il viendra, et qu'âme vivante n'en sache rien.

La servante exécuta fidèlement l'ordre de sa maîtresse, et le maître en fut si aise qu'il alla d'abord porter cette bonne nouvelle à son ami, qui le pria que, puisqu'il avait été du marché, il fût aussi du plaisir. La promesse faite, et l'heure venue, le maître s'en alla coucher, à ce qu'il pensait, avec la servante. Mais sa femme, qui avait renoncé à l'autorité de commander pour avoir le plaisir de servir, avait pris la place de la servante, et reçut son mari, non comme femme, mais faisant l'étonnée, et la faisant si bien, que son mari ne se défia de rien. Je ne saurais vous dire lequel était le plus aise des deux, lui de croire tromper sa femme, ou elle de croire tromper son mari.

Après avoir demeuré avec elle, non autant qu'il voulut, mais autant qu'il put, car il sentait le vieux marié, il sortit de la maison et alla trouver son ami, plus jeune et plus vigoureux que lui, et lui conta le bon repas qu'il venait de faire.

— Vous savez, lui dit l'ami, ce que vous m'avez promis.

— Allez donc vite, dit le maître, de peur qu'elle ne se lève, ou bien que ma femme n'ait besoin d'elle.

Le compagnon ne perdit pas de temps. Il y alla, et trouva la même servante que le mari n'avait pas reconnue. Comme elle le prenait pour son mari, elle lui laissa faire tout ce qu'il voulut, et tout cela sans dire un seul mot de part ni d'autre. Celui-ci fit tiers plus longue séance que le mari ; de quoi la femme s'étonna fort, n'étant pas accoutumée d'être si bien régalée. Elle prit cependant le tout en patience, se consolant sur la résolution qu'elle avait faite de lui parler le lendemain et de se moquer de lui. L'ami dénicha vers le point du jour ; mais ce ne fut pas sans prendre le vin de l'étrier. Durant la cérémonie, il lui prit du doigt l'anneau avec lequel son mari l'avait épousée, ce que les femmes de ce pays gardent avec beaucoup de superstition, et font grand cas d'une femme qui garde cet anneau jusqu'à la mort ; et si par hasard elle le perd, elle est regardée comme ayant donné sa foi à

un autre qu'à son mari. Elle fut bien aise qu'il lui prît cet anneau, espérant que ce serait une preuve de la tromperie qu'elle lui avait faite. Quand l'ami eut rejoint le mari, il lui demanda ce qu'il en disait.

— Je n'ai rien vu de plus gentil, répondit l'ami ; et si je n'avais pas eu peur que le jour me surprît, je n'en serais pas sitôt revenu.

Cela dit, ils se couchèrent et reposèrent le plus tranquillement qu'ils purent. En se levant, le mari s'aperçut que son ami avait au doigt l'anneau qu'il avait donné à sa femme en l'épousant. Il lui demanda qui lui avait donné cet anneau. Il fut fort surpris d'apprendre qu'il l'avait pris au doigt de la servante.

— Me serais-je fait cocu moi-même, et sans que ma femme n'en ait rien su ? dit alors le mari en se donnant la tête contre la muraille.

— Peut-être, répondit l'ami pour le consoler, votre femme donna-t-elle hier au soir son anneau à garder à la servante.

Le mari s'en va chez lui, et trouve sa femme

plus belle et plus gaie qu'à l'ordinaire, ravie qu'elle était d'avoir empêché sa servante de faire un péché, et d'avoir éprouvé son mari sans y rien perdre que de passer une nuit sans dormir. Le mari la voyant si enjouée :

— Si elle savait l'aventure, dit-il en soi-même, elle ne me ferait pas si bon visage.

L'entretenant de plusieurs choses, il la prit par la main, et vit qu'elle n'avait point l'anneau qu'elle portait toujours au doigt. Il en demeura tout interdit, et lui demanda d'une voix tremblante ce qu'elle avait fait de son anneau. Elle était bien aise qu'il lui donnât sujet d'entrer en matière.

— O le plus méchant de tous les hommes ! lui dit-elle. A qui pensez-vous l'avoir ôté ? Vous avez cru l'ôter à la servante, et faire plus pour elle que vous n'avez jamais fait pour moi. La première fois que vous êtes venu coucher avec elle, je vous ai cru aussi amoureux d'elle qu'il était possible. Mais, après que vous fûtes sorti, et revenu pour la seconde fois, il semblait que vous fussiez un

diable sans ordre ni mesure. Par quel aveuglement, malheureux, vous êtes-vous avisé de me tant louer ? Il y a longtemps que je suis à vous, et que vous ne vous souciez guère de moi. Est-ce la beauté et l'embonpoint de votre servante qui vous ont fait trouver le plaisir si agréable ? Non, infâme, c'est le crime et le feu de vos désirs déréglés qui brûle votre cœur, et vous étourdit tellement de l'amour de la servante, que, dans la fureur où vous étiez, je crois que vous auriez pris une chèvre coiffée pour une belle fille. Il est temps, mon mari, de vous corriger, et de vous contenter de moi, qui suis votre femme, et, comme vous savez, femme d'honneur. Pensez à ce que vous avez fait lorsque vous m'avez prise pour une femme vicieuse. Mon unique but en cela a été de vous retirer du vice, afin que, sur nos vieux jours, nous puissions vivre en bonne amitié et repos de conscience. Car, si vous voulez continuer la vie que vous avez faite jusqu'ici, j'aime mieux me séparer, que de vous voir marcher tous les jours dans le chemin de l'enfer, et user en

même temps votre corps et vos biens. Mais s'il vous plaît d'en agir mieux, de craindre Dieu et de garder ses commandements, je veux bien oublier le passé, comme je veux que Dieu oublie l'ingratitude dont je suis coupable de ne l'aimer pas autant que je dois.

Qui fut bien étonné et bien consterné, ce fut le pauvre mari. Il était au désespoir quand il songeait qu'il avait quitté sa femme qui était belle, chaste, vertueuse et toute pleine d'affection pour lui, pour une autre qui ne l'aimait pas. Mais c'était bien autre chose quand il se représentait qu'il avait été assez malheureux pour la faire sortir du chemin de la vertu malgré elle et à son insu, pour partager avec un autre des plaisirs qui n'étaient que pour lui, et pour avoir été lui-même l'instrument de son déshonneur. Mais, voyant sa femme assez en colère de l'amour qu'il avait fait paraître pour sa servante, il n'eut garde de lui dire le vilain tour qu'il lui avait fait. Il lui demanda pardon, lui promit de réparer le passé par une conduite sage, et lui

rendit son anneau qu'il avait repris à son ami, qu'il pria de ne rien dire de ce qui s'était passé. Mais, comme avec le temps tout se sait, on sut enfin toutes les circonstances de l'aventure ; et s'il ne fut pas appelé cocu, c'est qu'on ne voulut pas faire ce déplaisir à sa femme.

MARGUERITE DE NAVARRE





II

LA DUCHESSE
OU
LA FEMME SYLPHIDE

Maclovie-Louise-Caroline-Céleste M*** était née au sein de la grandeur, des distinctions et des richesses. Dès son enfance, chérie, adorée de tout ce qui l'environnait, elle était plutôt une déesse qu'une mortelle : en grandissant, on lui découvrit autant d'esprit que de charmes, autant de qualités de cœur que de lumières et de pénétration.

A peine eut-elle atteint sa quatorzième an-

née, qu'on parla de la marier. Son illustre famille ne voulut pas qu'un pareil trésor passât dans une autre maison : on lui donna pour mari un de ses parents, et il fut décoré de tous les titres qui faisaient partie de la dot de Maclovie.

Le duc traita son épouse en enfant : il ignorait que c'était l'âme la plus fière, la plus sensible au mépris, la plus portée à s'en venger. Il la négligea, ne parla d'elle qu'avec indifférence, et s'occupa beaucoup plus des biens immenses et des titres qu'elle lui avait apportés, que de la femme charmante dont il les tenait.

Le mépris le plus parfait de la part de Maclovie devait être la suite naturelle de la conduite de son époux. Encore sans passions, elle voulut se suffire à elle-même, se créer des amusements. Elle se composa donc une cour de six jolies filles de son âge, qu'elle prit dans la pauvre noblesse. Elle les tira du couvent, dans un temps où elles allaient être forcées à prendre le voile, et ces jeunes

victimes portèrent à leur libératrice les sentiments que la nature leur eût inspirés envers de meilleurs parents; leur dévoûment fut absolu pour la duchesse.

Ces jeunes personnes étaient toutes innocentes ; mais, réunies d'après les dispositions qu'avait leur protectrice, elles ne pouvaient qu'en prendre de pareilles. La base de leurs sentiments fut le mépris des hommes en général, vrai ou affecté. La duchesse surtout le portait si loin qu'elle se persuada qu'ils étaient d'une nature inférieure à celle des femmes; les domestiques de sa maison, qui étaient du sexe de son mari, en étaient regardés comme des bêtes de somme, destinés aux gros travaux, et avec lesquels on ne devait pas se gêner. En conséquence de cette idée fausse, lorsque les valets venaient à paraître, tandis qu'elle s'amusait avec les jeunes personnes de son sexe, elle ne se contraignait pas, et elle empêchait également de se contraindre les compagnes qu'elle s'était données. On faisait tout devant eux, même les choses qui

pouvaient blesser la modestie ; on les regardait comme le singe, l'épagneul ou l'angora.

Un jour que la duchesse se faisait lire par Septimanie (celle de ses filles de compagnie qu'elle aimait davantage) un ouvrage nouveau qui traitait de l'amour, elle s'aperçut que les yeux de cette jeune personne s'attendrissaient, que le son de sa voix s'altérait, et qu'elle était dans une vive émotion. Elle lui dit de cesser, croyant qu'elle se trouvait mal.

— Ce n'est rien, Madame, répondit Septimanie : mais ce que je lisais m'a rappelé quelque chose que j'ai entendu dire l'un de ces jours au plus jeune de vos gens.

— Et que disait cet automate?

— Il vous louait, Madame.

— Il est bien hardi!

— Ah! il ne disait que ce que nous pensons toutes ; que vous êtes adorable, et qu'il n'y a pas de femme au monde aussi belle que vous.

— Voyons donc comme il s'exprimait.

— « Je vais demander mon congé; je ne saurais plus rester ici. Madame devrait avoir pitié de moi ! Jeune, belle comme elle est, si, lorsque j'entre pour faire mon service, elle est à sa toilette, ou qu'elle s'amuse avec ses jeunes demoiselles, quelle que soit la situation, on n'en change pas : on me regarde apparemment comme un automate, qui n'a pas de sentiment. Je ne suis pas plutôt entré, que je voudrais être sorti : on me brûle à petit feu, et pour mettre le comble à mon tourment, s'il survient quelque contestation sur des choses, on m'appelle pour en juger; on m'étale des trésors, et il faut que je prononce!... On dit ensuite : « Il faut que la supériorité de madame soit bien sensible, puisqu'elle frappe cet automate! »... Automate! Je ne le suis pas, malheureusement! car madame me consume de désirs, et je sens que je meurs du sentiment involontaire qu'elle m'inspire!. Ah! que ne suis-je une des choses insensibles qui servent à son usage... Je veux sortir; j'en mourrai sans doute, mais

du moins je ne souffrirai plus. » — Voilà ce qu'il a dit, Madame.

— Il est bien hardi ; qu'on le chasse !

— Quel arrêt, Madame ! et qu'il est rigoureux ! Cet infortuné souffrira moins, s'il se retire de lui-même.

— Quoi ! Septimanie, une fille de condition est sensible à ce que peut souffrir un être aussi vil qu'un valet !

— Je vous l'avouerai, Madame, j'y suis sensible.

— Ah ! j'en rabats, de l'estime que vous m'inspiriez, Mademoiselle !

— Et si ce misérable était de condition?

— Je verrais alors : pourvu que cela fût bien prouvé.

— Il n'a donc qu'à se retirer et mourir ! Cependant, c'est dommage ! il vous sert avec tant de zèle !

— C'est son devoir... Au reste, qu'on ne le chasse pas de l'hôtel ; il suffira de l'éloigner de moi. Je veux même qu'il soit bien traité... Je veux qu'on lui donne un emploi plus relevé·

Huit jours s'écoulèrent sans que la duchesse parlât du laquais renvoyé. Septimanie paraissait fort triste. Enfin, le huitième jour, la duchesse lui demanda si La Grange (c'était le nom du laquais) était dans sa nouvelle place. Septimanie baissa les yeux, et deux larmes s'échappèrent.

— Vous pleurez, lui demanda Maclovie.... Où est-il?

— Madame, il... n'a pu... supporter...

— Comment? Que n'a-t-il pu supporter?

— Il n'est... plus.

— Ah Dieu! J'en suis fâchée! Le pauvre garçon!... C'était un fou... J'en suis fâchée, Septimanie... Mais vous vous intéressez bien à ce garçon!

— Hélas! Madame, c'est mon frère!

*
* *

La mort d'amour d'un laquais, quoique de condition, fut bientôt oubliée. Septimanie elle-même eut le plus grand soin de ne pas se

rendre ennuyante par sa douleur; elle ne parut qu'un peu moins gaie, mais d'une manière qui la rendait encore plus intéressante : aussi, elle continua d'être la favorite de la duchesse.

Deux mois s'écoulèrent. A cette époque, une des femmes de chambre de la duchesse, recherchée par un des officiers de la maison, lui demanda la permission de se marier. Elle y consentit. Septimanie, qui avait ses vues, ne laissa pas échapper cette occasion : elle sut adroitement représenter à la duchesse qu'une femme de chambre mariée ne lui convenait pas, à elle qui, telle qu'une autre Diane, était vierge comme cette déesse, avait des nymphes comme elle, etc. Cette comparaison flatta Maclovie, et la détermina. Cependant, comme elle aimait sa femme de chambre, elle lui donna une place dans sa maison et parut disposée à en prendre une autre. Septimanie eut soin de faire présenter celle qu'elle voulait mettre auprès de sa protectrice. C'était une grande brune, d'une belle

figure, quoiqu'un peu tirée. La duchesse, en la voyant, se rappela des traits semblables, et elle le dit à Septimanie; mais cette jeune personne l'en dissuada. On nomma cette nouvelle fille Mélanie, à cause de sa chevelure, et son emploi fut particulièrement de coiffer sa maîtresse.

Dès la première fois que Mélanie s'en acquitta, elle réussit au point d'exciter l'admiration. La duchesse fut également enchantée de l'élégance et de la promptitude. Le premier pas fait, les succès de Mélanie auprès de sa maîtresse furent rapides; elle en fut chérie presque uniquement : mais elle était si modeste, malgré sa faveur, qu'elle n'excita la jalousie de personne, ou, du moins, elle sut la faire cesser. Elle fut mise des parties que la duchesse faisait avec les six demoiselles, dès que Septimanie l'eut avouée pour une de ses parentes; Maclovie, flattée de ne se voir environnée que de filles de condition, adoucit le service à Mélanie, et la traita comme l'égale des six compagnes qu'elle s'était données.

Sur ces entrefaites, le duc, pressé par sa famille, jeta les yeux sur sa femme. Il la trouva charmante, et des yeux de mari devinrent enfin des yeux d'amant; mais, comme il l'avait négligée, elle lui montra le dédain le plus complet, et il eut recours, pour obtenir l'usage de ses droits d'époux, à une autorité que la duchesse ne pouvait braver.

Dès le lendemain, Maclovie, à peine éveillée, vit entrer le duc son père, qui l'aborda en souriant. Il la caressa pour la première fois de sa vie, la nomma plusieurs fois affectueusement « sa fille », et, lorsqu'il la vit pénétrée de ses bontés, il reprit l'air grave et froid, pour lui dire :

— Madame, votre conduite avec le duc votre mari est inexcusable; elle ferait du bruit, et vous couvrirait de ridicule. Une femme comme vous doit se mettre au-dessus deces petites fantaisies roturières, et recevoir un mari comme elle fait toutes les actions indifférentes. C'est une nécessité, comme manger et dormir : je vous prie qu'il ne soit plus

question de cela ; je suis humiliée de la démarche que je fais ; elle me mortifie, et vous auriez bien fait de me l'épargner.

Le duc sortit aussitôt sans attendre la réponse de Maclovie. Elle était accablée. Mais bientôt, sa fierté reprenant le dessus, elle sentit que son père avait raison, et qu'il ne fallait rien attendre de la délicatesse ou des égards de son mari. Elle sonna ses filles, qui s'étaient retirées à l'arrivée de son père, et fit dire au duc son époux, par l'une d'elles, qu'elle l'attendait à l'instant même.

Le duc se mit à rire et suivit la courrière. Il trouva la duchesse au lit, entourée de ses nymphes, tandis que Mélanie donnait plus de grâce à son bonnet de nuit. Il fut effrayé ; il la crut malade, et qu'elle l'envoyait chercher sous un faux prétexte. Mais, avant qu'il pût s'informer, Maclovie lui tint ce discours :

— Je suis votre épouse, Monsieur, et il est des choses que je vous dois, comme il en est que vous me devez : je ne veux pas qu'on me fasse grâce de mon devoir, comme, de mon

côté, je ne veux en faire aucune. Je vous ai fait prier de venir pour vous accorder ce que j'ai refusé jusqu'à ce moment ; vous pouvez vous mettre au lit.

La surprise où était le mari, la presque assurance où il avait été, qu'elle ne se rendrait pas de sitôt, et la conduite qu'il avait tenue en conséquence de cette idée, tout cela fit qu'il *se trouva sans vert*. Heureusement, il avait affaire à une femme assez innocente, pour se tromper aux procédés et prendre les tentatives pour des réalités. Elle fut, ou crut être aussi contente de lui, que s'il avait rempli toutes ses obligations, et, au bout de deux heures, elle sonna pour se lever.

Le soir, elle envoya Mélanie, qui se trouva auprès d'elle, avertir son mari qu'elle l'attendait. Le valet de chambre répondit que monsieur le duc était malade. On ne pouvait faire une réponse plus agréable à Mélanie, qui se hâta de la rendre à sa maîtresse.

— Tant pis, répondit la duchesse ; j'ai le goût du mariage, il me passera peut-être

bientôt, et j'aurais voulu en profiter pour faire mon devoir. Mais il est un moyen, pour me conserver dans mes heureuses dispositions : j'ai toujours couché seule ; je vais faire mettre auprès de moi, ou Septimanie, ou Ernestine, ou Angès, n'importe, celle qui le voudra. Va le leur proposer, Mélanie.

La jeune femme de chambre y alla, mais elle n'eut garde de faire la commission. Elle revint au contraire dire à sa maîtresse que toutes les demoiselles étaient au lit, et s'il fallait les éveiller?

— Non, non, répondit Maclovie ; je t'aime autant qu'elle, et, pour ne déranger personne, tu coucheras avec moi.

Mélanie frémit de plaisir, à ces paroles, et son émotion fut si vive qu'elle frappa la duchesse.

— Ce que je te dis, te fait-il de la peine?

— Ah! Madame, je vous adore, et l'honneur que vous daignez me faire m'élève au dessus de moi-même.

— En ce cas, déshabille-toi, et viens.

*
* *

Mélanie ne fut qu'un instant à faire tomber ses habits; elle se mit ensuite auprès de sa maîtresse, mais en tremblant, et sans oser l'approcher.

— Tu me crains! lui dit Maclovie. Approche, je veux t'embrasser avant de m'endormir.

Mélani reçut le baiser de sa maîtresse et le rendit d'une manière assez vive; mais elle n'osa pas se livrer à tout ce que son cœur lui dictait; elle se retira, dès que la duchesse cessa de la caresser. On s'endormit, ou du moins l'une des deux.

Mélanie, auprès de l'objet qu'elle adorait depuis longtemps, sans oser laisser paraître la passion la plus violente, était dans une émotion inexprimable. Elle attendit que la duchesse fût endormie, pour lui faire quelques caresses, sans l'éveiller: mais, lorsqu'elle eut commencé, le feu concentré dans son cœur

la trahit ; ses mains et ses lèvres étaient brûlantes ; chaque fois qu'elle touchait ce beau corps, son feu redoublait, et elle n'était pas toujours maîtresse de régler ses mouvements. Il arriva enfin qu'elle en fit un, qui éveilla la duchesse. Mélanie trembla de l'avoir fâchée ; mais elle se rassura bientôt ; sa maîtresse émue lui donna un baiser. Mélanie, malgré sa timidité, en rendit trente ; un trouble secret, des désirs confus, d'un côté ; l'emportement d'une insurmontable passion, de l'autre, amenèrent peu à peu le dénouement, qui fit sur la sensible duchesse toute l'impression de la nouveauté. Elle prodigua ses caresses et ses charmes à Mélanie ; elle lui jura de l'aimer plus tendrement que Septimanie elle-même, que toutes ses nymphes ensemble, et, dans l'excès de son ravissement, elle s'écria plus d'une fois : « Ah ! que ma femme de chambre vaut bien mieux que mon mari ! » Ce qui ne doit pas surprendre : Mélanie, cette parente de Septimanie, n'était autre que La Grange, son frère, qui, devenu amoureux de la du-

chesse, était entré à son service en qualité de laquais.

Le soir, elle n'envoya pas, comme la veille, prier le duc de venir : elle se mit au lit avec sa femme de chambre. Tout se passa comme la veille, et Maclovie fut réellement enchantée. Il en fut de même durant quelques jours, de sorte que La Grange parut malade. Sa maîtresse en fut très inquiète ; elle s'en sépara, non sans regret, par l'insinuation de Septimanie, et elle proposa son lit à cette jeune personne, qui s'en excusa, sous le prétexte de rester auprès de Mélanie. Ce fut donc Ernestine, qui eut l'honneur de coucher avec la duchesse.

Dès qu'elles furent au lit, l'ardente Maclovie prodigua les caresses les plus vives à Ernestine : la jeune nymphe y répondit, mais en nymphe ; de sorte que la duchesse, dépitée, fut obligée de s'endormir en se promettant bien qu'Ernestine ne partagerait plus son lit. Le lendemain, Mélanie paraissant encore faible. la duchesse jeta les yeux sur Alexan-

drine, pour coucher avec elle. La belle nymphe fut enchantée de cet honneur : mais Maclovie ne fut pas plus contente d'elle que d'Ernestine. Enfin, elle prit successivement Clotilde, Agnès, la blonde Éléonore, et Septimanie elle-même.

— Il n'est dans le monde qu'une Mélanie, pensa la duchesse, et je veux m'en tenir à elle. C'est dommage qu'elle ne soit pas d'une santé robuste, comme celles qui ne la valent pas. Ce sont toutes des maris : Mélanie seule est une amie, et je vois enfin, par mon expérience, que l'amitié vaut beaucoup mieux que l'amour.

Cependant la conduite que la duchesse avait tenue successivement avec ses nymphes nuisit un peu à sa réputation, en lui donnant celle d'une Sapho, qu'elle méritait moins que personne. Mélanie avait eu le temps de se rétablir, pendant les essais de la duchesse. Celle-ci la rappela, et la prétendue femme de chambre, qui avait souffert, autant que sa maitresse, d'être éloignée d'elle, com-

prit qu'il fallait économiser ses ressources.

— Je renais, lui dit la belle Maclovie la première fois qu'elle lui fit partager son lit, et je vois qu'il n'y a que toi qui m'aimes véritablement.

Mais cette même nuit, l'intimité des deux amies fut troublée par un événement imprévu. Le duc, après s'être fortifié par tous les moyens raisonnables, se crut enfin en état de donner de lui une haute opinion à sa jeune épouse. Sans l'en avoir fait avertir (il voulait la surprendre agréablement), il entra chez elle une heure environ après que la duchesse se fut mise au lit avec Mélanie. Une des femmes lui ouvrit. Mélanie trembla en le voyant paraître. Pour la duchesse, elle le reçut en riant :

— Ah ! c'est vous, Monsieur ! Je suis charmée de vous voir ! Sans doute vous venez pour exercer vos droits ?

— Oui, Madame.

— Je ne m'y opposerai pas, je vous assure !

— Ce n'est pas assez, il faudra me seconder en exerçant aussi les vôtres.

— S'il le faut, je le ferai.

Le duc se mit au lit, tandis que Mélanie au désespoir se retirait enveloppée de son mieux. *Elle* ou *il* alla passer dans les larmes une nuit qu'il avait cru destinée aux plaisirs.

Il est inutile de dire ce qui se passa entre les deux époux : un mot suffit. Le duc ne put se désenchanter. Il en attribua la cause à la duchesse et lui fit des compliments, auxquels elle ne comprit rien, puisqu'elle était déjà persuadée, et que son époux venait de lui confirmer que les maris n'en faisaient pas davantage. Aussi dit-elle au duc qu'elle préférait les caresses des femmes à celles des hommes. Il était déjà revenu aux oreilles du duc quelque chose à ce sujet : il se crut autorisé à faire des remontrances à sa jeune épouse :

— Vous en direz tout ce qu'il vous plaira, Monsieur ; c'est mon goût, et je crois qu'il est le bon ; informez-vous à d'autres femmes, qui ont plus d'expérience que moi.

Elle s'exprimait avec tant d'assurance et d'innocence, que le mari ne sut que penser :

il se proposa d'avoir encore une fois recours au père de sa femme. Ce fut ce qu'il exécuta dès le lendemain.

Le père de Maclovie écouta le duc son gendre avec beaucoup d'attention.

— Sur tout ce que vous me dites, lui répondit-il, je vois que vous avez donné à votre femme la plus mauvaise opinion des hommes. C'est peut-être tant mieux pour vous : mais pour moi, qui veux un héritier de mon sang des biens dont ma fille vous fait porter le titre, je ne m'accommode pas du tout de cette fantaisie. Je lui parlerai. Cependant, essayez encore si vous pourrez la faire changer d'opinion à votre égard. Plus mon autorité semble avoir d'efficacité sur elle, plus je dois en rendre l'exercice rare ; ce n'est qu'à la dernière extrémité que je veux exiger d'elle qu'elle renvoie ses jolies nymphes et sa grande femme de chambre.

*
* *

Le duc suivit le conseil de son beau-père,

et s'en trouva passablement bien ; car un soir, au grand étonnement de la duchesse, son mari se comporta précisément comme la femme de chambre, à quelque chose près. Il en fut si fier que, le lendemain, il alla lui-même publier sa bonne fortune, comme un petit-maître qui a triomphé d'une prude. La duchesse, de son côté, ne pouvait en revenir, et elle se disait sans cesse tout bas :

— Je n'aurais jamais cru que mon mari aurait eu de l'amitié pour moi, au lieu d'amour.

Elle attendit impatiemment le soir pour communiquer ses idées à Mélanie, qui partagea son lit. La jeune femme de chambre n'eut garde de détromper sa maîtresse ! mais elle fut désolée des lumières que ce phénomène inattendu pouvait lui procurer ; elle sentit pour la première fois que son bonheur n'était pas éternel. En attendant, l'amant déguisé fut encore heureux.

La victoire du duc avait tranquillisé le père de Maclovie et toute la famille, qui ne

s'informa pas s'il savait conserver ses conquêtes. Cependant, comme les faux bruits couraient toujours, le vieux gentilhomme résolut de les approfondir. Pour cet effet, il se proposa de surprendre sa fille le matin, comme il avait déjà fait. Il arriva un jour dès les neuf heures. Il se fit introduire auprès de la duchesse, qu'il trouva endormie. Elle n'avait heureusement pas Mélanie avec elle, cette nuit-là; c'était Éléonore. Les deux belles dormaient d'un sommeil paisible. Mélanie, qui avait l'oreille alerte à tout ce qui arrivait chez sa maîtresse, ayant entendu qu'on entrait dans son appartement, vint pour savoir ce qu'on voulait. En ce moment, le duc, qui avait quelques soupçons vagues, soulevait les couvertures et regardait Éléonore. Il se retourna au bruit que fit Mélanie en entrant. Il regarda la grande femme de chambre, qui rougit, et qui, embarrassée des regards pénétrants du père de la duchesse, voulut se retirer. Il la fit rester, en la retenant par le bras. Il était si matin pour cette maison que Mélanie ou La

Grange n'avait pas encore fait une opération à laquelle il ne manquait jamais, et qui devenait de jour en jour plus nécessaire à cause du léger duvet qui ombrageait son menton. Le duc l'examina curieusement.

— Pour une fille, lui dit-il, vous avez l'air bien masculin?

— Je suis comme la nature m'a faite, Monsieur, répondit Mélanie avec une révérence.

— Est-ce vous qui êtes cette femme de chambre si chère à sa maîtresse?

— Je tâche de rendre mes services agréables à madame la duchesse.

— Comment nommez-vous celle que voilà auprès d'elle?

— C'est mademoiselle Éléonore.

— Et Mélanie, ne pourrais-je pas la voir?

— C'est.... moi, Monsieur le duc.

— Ah! ah! passons un peu dans votre chambre.

La fausse Mélanie l'y conduisit en tremblant. — Dites-moi, ma fille, quels moyens

employez-vous pour vous faire chérir de votre maîtresse au point qu'on le dit?

— Point d'autres, Monsieur le duc, que de la servir avec zèle, avec un parfait dévoûment.

— En vérité, vous avez l'air masculin!... Parlez-moi sincèrement : que signifient certains bruits qui courent sur la duchesse au sujet de ses demoiselles, et de vous en particulier?

— C'est pure médisance, Monsieur le duc. Madame nous aime; elle se familiarise avec nous; comme elle est belle, une foule d'adorateurs la désirent; elle les dédaigne pour ne s'occuper que d'amusements innocents : voilà ce qui excite les mauvaises langues; on aimerait mieux qu'elle eût des galants, parce que du moins chacun de ces gens-là espérerait d'avoir son tour.

— Vous raisonnez fort bien! mais, parlez-moi vrai. Est-il quelque chose de ce qu'on dit de vous, que vous êtes *femme-homme* ou *homme-femme?*

— Je vous assure, Monsieur le duc, que je n'ai que mon sexe.

— Prenez garde! Ne me trompez-pas!

— Je vous dis l'exacte vérité.

— J'en exige la preuve!

— Je vous prie de me dispenser.

— Je ne dispense jamais de ce que j'exige, parce que je ne l'exige pas sans raison.

— Je ne saurais en vérité.

— Je vais appeler mes laquais.

— Au nom de Dieu, Monsieur le duc!...

— Exécutez-vous donc vous-même.

Tandis que La Grange était dans ce cruel embarras, sa sœur, dont la chambre était à côté de la sienne, crut venir à son secours en avertissant la duchesse. Maclovie, apprenant l'embarras de sa favorite, sortit du lit, se fit passer une robe, arriva dans la chambre à l'instant où le duc pressait Mélanie, en la mes naçant, de faire monter trois grands laquai-picards qui ne la ménageraient pas. Le père de la duchesse, en voyant sa fille, pensa qu'elle allait demander grâce pour sa femme

de chambre, et il était résolu de la lui accorder, en se promettant néanmoins de faire enlever Mélanie, de la faire conduire chez lui, et là, de s'assurer de la vérité : mais, à son grand étonnement, la duchesse parla comme lui.

— Fais ce que monsieur le duc exige, ma chère Mélanie ; c'est moi-même qui te l'ordonne.

Mélanie, voyant qu'il fallait céder, se rendit enfin à condition que la duchesse serait la seule juge de son sexe. Le duc ne goûta pas cette condition, qui l'aurait empêché de s'instruire de ce qu'il voulait savoir; les difficultés augmentaient ses soupçons et sa curiosité. Mélanie refusa pour lors absolument, en tâchant de faire des signes à la duchesse. Mais Maclovie était trop fière pour entrer en accord, même avec une fille qu'elle aimait : elle agissait avec le duc son père d'une manière noble, franche, autant que respectueuse. Elle ordonna sérieusement à Mélanie d'obéir. Septimanie était présente : elle était glacée de frayeur. Elle s'approcha de la duchesse,

tandis que La Grange commençait à obéir.

— Qu'allez-vous faire, Madame? lui dit-elle. Vous allez perdre Mélanie! C'est un jeune homme; c'est La Grange; c'est mon frère!

A ces mots, la duchesse interdite hésita un instant; mais, prenant aussitôt son parti, elle saisit les mains de son père en lui disant :

— Monsieur, croyez-vous que je voulusse vous mentir?

— Non, ma fille; vous avez l'âme trop noble pour cela.

— Cessez donc d'exiger une visite inutile : Mélanie est un homme; Septimanie, sa sœur, vient de me l'avouer. J'y ai été trompée, et je ne le pardonnerai jamais à celui et à celle qui ont eu cette audace. Vous sentez mieux que moi, Monsieur, de quelle importance est le secret. Je vous le demanderais comme une grâce, s'il n'était pas nécessaire : je n'ai pour garant de ma sincérité que ma parole, mais elle est sûre, et vous m'avez promis d'y croire.

— J'y crois, Madame, répondit le duc, mais il faut que les coupables soient punis.

— Je les abandonne à votre justice, Monsieur, et j'implore cependant quelque adoucissement à leur peine.

— La sœur est-elle la seule qui sache le déguisement de son frère ?

— Êtes-vous la seule, Septimanie? dit la duchesse.

— Très certainement, Madame, répondit cette fille en pleurant.

— Puis-je compter sur une éternelle discrétion ?

— Ah ! Madame!...

— Pardonnez-leur, Monsieur; vous me puniriez avec eux, et je suis innocente. Que La Grange obtienne par votre crédit un emploi lucratif dans les colonies ; quant à sa sœur, je souhaite de la garder.

— Je vous accorde ce que vous désirez, dit le duc en embrassant sa fille. Je vois que vous êtes également innocente, noble et généreuse. Réglez vous-même la manière dont ce garçon doit sortir de chez vous.

— Il est gentilhomme, Monsieur, dit Ma-

clovie. (Cette remarque fit sourire le duc.) Un autre mériterait la mort.

— Fort bien, ma fille ! Mais votre mari ne s'embarrasserait pas qu'il fût gentilhomme. Ayez soin qu'il sorte de chez vous le plus tôt possible.

Dans la même journée, la fausse Mélanie fut renvoyée sous un prétexte suffisant, pour ne pas donner de soupçons. La Grange fut remis au duc, qui lui donna ses ordres ; mais cet infortuné ne put les exécuter ; on avait feint une fois qu'il était mort de douleur ; ce fut une vérité, dès qu'il n'eut plus d'espérance de vivre auprès de la duchesse. Il mourut en huit jours.

La duchesse et Septimanie soupçonnèrent qu'il avait été empoisonné ; mais elles se trompaient : il n'avait pris d'autre poison que celui de l'amour et de la douleur.

RESTIF DE LA BRETONNE



III

CORNES POUR CORNES



'ai ouï dire qu'il y eut autrefois à Sienne deux bons bourgeois fort à leur aise, dont l'un se nommait Spinelosse de Tamina, et l'autre Sepe de Nino. Ils étaient tous deux à la fleur de leur âge, demeuraient dans la même rue et s'aimaient beaucoup. Mariés l'un et l'autre, ils avaient chacun une jolie femme. Spinelosse, qui allait très souvent chez Sepe, soit que celui-ci y fût ou non, devint amoureux de sa femme et sut si bien lui faire la cour, qu'il ne tarda pas à obtenir ses faveurs.

Ce commerce dura assez longtemps sans que le cocu s'en doutât. Cependant la familiarité qui régnait entre sa femme et son ami lui donna à la longue des inquiétudes, et, pour s'éclaircir si elles étaient bien fondées, il prit un jour le parti de se cacher vers l'heure où Spinelosse avait coutume de le venir voir. Celui-ci vint bientôt le demander, et la femme, qui le croyait sorti, lui ayant dit qu'il était absent, il commença par l'embrasser ; et elle de lui rendre baisers pour baisers. Sepe, qui voyait ces caresses du lieu où il s'était fourré, ne dit mot pour savoir quel serait le dénouement de ce jeu. Bref, il vit sa femme et Spinelosse entrer dans la chambre à coucher et s'y enfermer sous clef. Il est aisé de juger s'il dut être piqué de cette double trahison ; mais, considérant que ses cris, loin de diminuer l'outrage, ne feraient qu'augmenter sa honte, il ne crut pas devoir éclater et se contenta de rêver aux moyens de se venger sans bruit. Son imagination lui en eut bientôt fourni un très convenable auquel il s'arrêta.

Spinelosse ne fut pas plus tôt sorti que Sepe entra dans sa chambre et trouva sa femme qui raccommodait sa coiffure chiffonnée.

« Que fais-tu là, ma femme ? lui dit-il. — Ne le voyez-vous pas ? — Si, vraiment, et j'ai vu encore autre chose que je voudrais bien n'avoir point vu. » Il lui fait alors le récit de ce dont il a été témoin, et la femme, transie de peur, voyant qu'il n'y avait pas moyen de nier, lui avoua tout et lui en demanda pardon les larmes aux yeux. « Tu ne pouvais me faire une plus grande injure, dit le mari ; je te pardonnerai cependant, à condition que tu feras ce que je te commanderai. — Vous serez obéi. — Eh bien ! je veux que tu donnes rendez-vous à Spinelosse pour demain a neuf heures du matin ; j'arriverai un moment après lui, et, dès que tu m'entendras, tu le feras cacher dans ce grand coffre et l'y fermeras à clef. Suis mes ordres à cet égard, et je te jure de te pardonner, et même d'oublier ta faute. »

La femme promit tout pour mériter sa grâce

et remplit avec exactitude les intentions de son mari.

Le lendemain, Spinelosse et Sepe étaient ensemble sur les neuf heures. Le premier, qui avait promis à la femme de son ami d'aller la trouver à cette heure-là, prétexta, pour se séparer, un dîner qu'il ne voulait point manquer. « Ce n'est pas encore l'heure du dîner ; ainsi, ne t'en va pas de sitôt. — Je ne serais pas fâché d'arriver de bonne heure parce que j'ai à parler d'affaires à la personne chez qui je dois dîner. » Le voilà parti et rendu chez sa maîtresse.

Ils furent à peine dans sa chambre que Sepe se fait entendre sur l'escalier. Sa femme feint d'avoir peur, engage le galant à se cacher dans le coffre, l'y enferme et sort de la chambre. Sepe paraît et demande à sa femme si le dîner est prêt. « Il le sera dans la minute. — Je viens de quitter Spinelosse, reprit le mari ; il dîne en ville chez un de ses amis. Comme sa femme sera toute seule, allez la prier de venir manger un morceau avec nous.

La belle, que le souvenir de sa faute et la crainte d'en être punie rendaient obéissante, fit incontinent ce que voulait son mari et sollicita si bien sa voisine, à qui elle apprit qu'elle ne devait pas attendre son mari, qu'elle l'emmena.. Sepe la reçut avec de grandes démonstrations d'amitié. Il fit signe à sa femme d'aller à la cuisine, et, prenant la voisine par la main, la conduisit dans sa chambre et ferma la porte au verrou : « Que signifie ceci ? dit la voisine ; est-ce pour cela que vous m'avez priée de dîner? C'est donc là l'amitié que vous avez pour mon mari ? — Avant de vous fâcher, Madame, répondit Sepe, s'approchant du coffre et la tenant toujours par la main, daignez entendre ce que j'ai à vous dire : j'ai aimé et j'aime encore votre mari comme mon propre frère. Quant à l'amitié qu'il a pour moi, j'ignore si elle est bien tendre ; mais je sais bien qu'elle ne l'empêche pas de coucher avec ma femme comme avec vous. Il le fit hier de fraîche date et presque sous mes yeux. Or, c'est parce que je

l'aime que je prétends user de représailles et borner là toute ma vengeance. Comme il a joui de ma femme, il est juste que je jouisse de vous : c'est la moindre chose que je puisse exiger. Si vous me refusez cette satisfaction, je vous déclare qu'il ne me sera pas difficile de le surprendre et de le traiter d'une manière dont vous ne vous trouverez pas bien ni l'un ni l'autre. »

La dame ne pouvait croire que son mari lui fût infidèle. Sepe lui raconta comment il s'y était pris pour s'en assurer. Ces particularités achevèrent de la persuader. « Puisque vous avez résolu, lui dit-elle alors, de vous venger sur moi de l'outrage de mon mari, je veux bien y consentir, mais à condition que vous ferez ma paix avec votre femme; de mon côté, je lui pardonnerai volontiers le tort qu'elle m'a fait.

— Soyez tranquille, repartit Sepe; je me charge de tout et m'engage, outre cela, de vous donner un des plus jolis bijoux qu'il soit possible de voir. » Il commence ensuite

à lui faire de tendres baisers, la pousse tout doucement sur le coffre, et en jouit autant de temps qu'il voulut.

Spinelosse, qui avait tout entendu, entra dans une telle colère qu'il en pensa crever de rage, et si la crainte du ressentiment de Sepe ne l'eût arrêté, il n'est pas d'injure qu'il n'eût dite à sa femme, tout enfermé qu'il était. Mais, considérant qu'il avait été l'agresseur et que Sepe ne faisait que lui rendre cornes pour cornes, il se consola et résolut d'être son ami plus que jamais.

Cependant sa voisine, descendue du coffre, demanda le joyau qui lui avait été promis. Sepe ouvrit la porte de la chambre et appella sa femme, qui dit en entrant à sa voisine : « Vous m'avez rendu un pain pour un gâteau. — Ma femme, dit le mari en l'interrompant, ouvre le coffre ; » puis, se tournant vers la voisine étonnée de voir là son mari : « Voilà, ma belle dame, le bijou que je vous ai promis. »

Il serait difficile de dire lequel eut le plus

de honte, ou de Spinelosse qui savait de quelle manière on venait de le cocufier, ou de sa femme de voir son mari qui avait entendu tout ce qu'elle avait dit et fait à Sepe.

Spinelosse, sorti du coffre : « Nous sommes quittes, mon voisin, dit-il à Sepe, sans entrer dans aucune explication ; et si tu veux m'en croire, nous n'en serons pas moins bons amis qu'auparavant. Puisque nous n'avons rien à partager que nos femmes, ajouta-t-il, je suis d'avis que nous les ayons en commun. » Sepe accepta l'offre ; ils dînèrent tous quatre ensemble dans la plus parfaite union.

Depuis ce jour, chaque femme eut deux maris et chaque mari deux femmes, sans qu'il s'élevât jamais la moindre contestation entre eux pour la jouissance.

Boccace.



IV

LA BELLE MARCIOLE

OU

LA FILLE AUX CERISES



AITES étendre de beaux draps blancs, comme fit monsieur de La Roche, l'été passé. Son meunier, le plus proche de son château, ayant recueilli le premier de fort belles cerise bien avancées, les lui envoya le même jour. Là, il y avait, avec monsieur, plusieurs gentilshommes de ses voisins ; c'étaient gentilshommes de petite noblesse, comme vous diriez des chanoines de Saint-Mainbœuf à

Angers au prix de ceux de Saint-Maurice ; ou bien ceux de Saint-Venant à l'égard de ceux de Saint-Martin de Tours.

Le meunier mit ses cerises en un beau petit panier, et le bailla à sa fille pour le porter à monsieur. La belle, qui était de l'âge d'un vieux bœuf (1), désirable et fraîche, vint en la salle faire la révérence à monsieur qui dînait, et lui présenta ce fruit de par son père.

— Ha ! dit La Roche, voilà qui est très beau.

— Sus, dit-il, à ses valets, apportez ici les quatre plus beaux linceuls qui soient céans, et les étendez par la place.

Notez, en passant, qu'il fallait obéir à tout ce qu'il disait, d'autant qu'il était le prototype de l'Antechrist. C'est lui, dont les prêcheurs disaient, ce carême, que, comme hérétique, il pointait sur sa tour ses fauconneaux, et était si bon canonnier que gaiement il tirait le cheval entre les jambes de son ami qui venait de

(1) Agée de 15 ou 16 ans

dîner avec lui, et le prenait au passage au détour du carrefour; et pour montrer son adresse, quand le laboureur tournait sa charrue, il donnait droit à l'appui de l'aiguillon sans faire mal au laboureur : et le tout, pour rire. Les draps étendus, il commanda a la belle de se dépouiller. La pauvre Marciole se mit à pleurer.

— Ah! que vous êtes sage! Vous vous gardez bien de rire! Fille à qui la bouche pleure, le cul lui rit. Allons, ça, dépêchez; ou je ferai venir tous les diables. Holà ! sans me fâcher, faites ce que je vous dis.

La pauvrette se déshabille, se déchausse, se décoiffe; et puis, ô le danger! elle tira sa chemise; et, toute nue comme une fée sortant de l'eau, va semer les cerises de côté et d'autre, de long et de large, sur les beaux linceuls, au commandement de monsieur. Ses beaux cheveux épars, mignons lacets d'amour, allaient vétillant sur ce beau chef-d'œuvre de Nature, plein, poli, et en bon point, montrant, en diversités de gestes, un million d'admi-

rables mignardises. Ses deux tétons, jolies ballottes de plaisir, jointes à l'ivoire du sein, firent des apparences montueuses, différentes en trop de sortes, selon qu'elles parurent en distincts aspects. Les yeux paillards, qui se glissaient vers ses bonnes cuisses pleines et relevées de tout ce que la beauté communique à de tels remparts et commodités du cachet d'amour, ravissaient de regards goulus toutes les plus parfaites idées qu'ils en pouvaient remarquer : et, combien qu'il y eût tant de beautés mignonnement étalées en deux spectacles, il n'y avait pourtant qu'un petit endroit, qui fût curieusement recherché avec la vue; tant les regards tiraient au but, où chacun eût voulu donner, tous n'ayant intention qu'au précieux coin, où se tient le registre des mystères amoureux.

Après que les cerises furent semées, il les fallut recueillir; et ce fut lors qu'au paravent de merveilleuses dispositions essayant de cacher surtout le précieux labyrinthe de concupiscence, le pauvre petit centre de délices

eut bien de la peine à chercher des gestes pour se faire disparaître. Ce corps tant accompli fut vu à tant de plans délicieux, que difficilement y eût-il jamais yeux plus satisfaits que ceux des assistants. L'un, le regardant, disait :

— Il n'y a rien au monde de si beau ; je ne voudrais pas pour cent écus n'avoir eu le contentement que je reçois.

Un autre, racontant sa fantaisie occupée de délectations, prisait sa bonne aventure, en ce spectacle, plus de deux cents écus. Un vieux pécheur mettait cette liesse à trois cents écus. Un valet, trémoussant comme les autres, en mettait sa part de plaisir à dix écus. Et n'y eut celui des maîtres, qui ne parlât de cent ou cent cinquante écus ; qui plus, qui moins, selon que la langue allait après les yeux, spirituellement léchant le marbre de ce spectacle, sur lequel la parole fourchait après l'esprit, lequel attachait à cette beauté son imagination, avec cent mille spécieuses images. Chacun des regardants avança sa

goulée, et proféra la somme du prix des délices qu'il avait imaginées.

Les cerises remises au panier, la belle revint vers les fenêtres reprendre sa chemise. Encore les yeux des voyants s'allaient allongeant par les replis, afin d'avoir encore quelque reste d'objets ; et ainsi, peu à peu qu'elle levait une jambe, puis l'autre, ils épiaient jusqu'à ce qu'elle se fût remise en l'état de sa venue, toute coiffée et habillée. Ses beaux yeux, petits cupidonneaux, étaient tout allants des vagues de feu qu'ils avaient octroyées à la honte. Monsieur de La Roche cependant avait les yeux en la tête, et le regard au bel objet, riant en carré plus d'un pied et demi dans le cœur, ayant toutefois dessein à écouter ce que ces tiercelets jasaient, tandis que, trop bavards, ils se délavaient les badigoinces de ce qu'ils avaient à dire. Il les observait, et retenait fort bien le tout, et surtout la taxe que chacun avait faite au rapport de son aise ; même, il remarqua jusques à un laquais, qui avait allégué un écu.

Marciole, tout habillée, fut, par le commandement de mon dit sieur, assise au bout de la table, où il la réconforta et reforça le mieux qu'il put, lui donnant ce qu'il y avait de plus délicat. Elle était fâchée et pleureuse, indignée d'avoir montré tout ce que Dieu lui avait donné d'apparent; et avait regret que tant de gens l'eussent vu à la fois hors de l'Église. Quand La Roche se fut avisé, il frémit sur la compagnie; et, tournant les yeux en la tête, comme les lions de notre horloge de Saint-Jean de Lyon, se mit à jurer son grand juron évangélique, d'autant que, pour lors, il était huguenot de bienséance, et dit :

— Par là certe-Dieu (ainsi que jurent les voleurs, qui sont de la religion)! Messieurs, pensez-vous que je sois votre plaisant, votre valet, votre provisionneur de chair vive? Par la double — digne — grande corne triple du plus ferme cocu qui soit ici! vous payerez chacun de ce que vous avez dit, ou il n'y aura jambe, tête, membre, tripe, corps, poil, jarret, qui demeure sauf. Ventre de p.....! vous

le compterez tout présentement, si mieux vous n'aimez avoir les yeux pochés, et les v... coupés. (Si on les eût tous coupés, cela eût servi à l'abbesse de Montfleury, à laquelle son procureur vint dire, ces vendanges passées, que la vis de son pressoir était rompue; sur quoi, ayant longtemps pensé, elle dit : « Foi de femme! si je vis, je ferai provision de vis. »)

Les paroles de ce monsieur firent peur à messieurs les hobereaux, qui payèrent ce qu'ils avaient dit, ou l'envoyèrent quérir, ou l'empruntèrent de mon dit sieur, sur bons gages ou bonnes cédules. Ainsi, cette noblesse effarée cracha au panier environ douze cents beaux mignons écus de mise et prise. J'aimerais bien mieux faire ma provision à Paris, j'aurais pleine chemise de chair pour cinq sols, et une panerée de cerises pour quatre. Les écus mis au panier, La Roche les bailla à Marciole, qui se mordait la langue, de grande rage d'aise, sachant que c'était pour elle; et monsieur lui dit : « Tenez, ma mie; portez

cela à votre père, et lui dites que vous l'avez gagné à montrer votre c... »

Il y en a bien qui l'ont montré et le montrent, qui ne gagnent pas tant, et aussi courent plus grande fortune.

BÉROALDE DE VERVILLE.





V

LES AMOURS DE PANURGE



ANURGE, étant bien venu en toutes compagnies de dames et demoiselles, entreprit de venir au-dessus d'une des grandes dames de la ville.

De fait, laissant un tas de longs prologues et protestations que font ordinairement ces dolents contemplatifs amoureux de carême, lesquels point à la chair ne touchent, lui dit un jour :

— Madame, ce serait bien fort utile à toute la république, délectable à vous, honnête à

votre lignée, et à moi nécessaire, que fussiez couverte de ma race ; et le croyez, car l'expérience vous le démontrera.

La dame, à cette parole, se recula plus de cent lieues, disant :

— Méchant fol ! Vous appartient-il me tenir tel propos ? A qui pensez-vous parler ? Allez ; ne vous trouvez jamais devant moi, car, si n'était pour un petit, je vous ferais couper bras et jambes.

— Oh ! dit-il, ce me serait bien tout un d'avoir bras et jambes coupés, à condition que nous fissions, vous et moi, un tronçon de chère lie, jouant des mannequins à basses marches : car (montrant sa longue braguette) voici maître Jean Jeudi qui vous sonnerait une antiquaille, dont vous sentiriez jusqu'à la moëlle des os.

A quoi répondit la dame :

— Allez, méchant, allez. Si vous m'en dites encore un mot, j'appellerai le monde, et vous ferai ici assommer de coups.

— Ho ! dit-il, vous n'êtes tant male que

vous dites ; non, ou je suis bien trompé à votre physionomie : car plutôt la terre monterait aux cieux, et les hauts cieux descendraient en l'abîme, et tout ordre de nature serait perverti, qu'en si grande beauté et élégance comme la vôtre, il y eût une goutte de fiel ni de malice. L'on dit bien qu'à grand peine :

> Vit-on jamais femme belle
> Qui aussi ne fut rebelle.

Mais cela est dit de ces beautés vulgaires. La vôtre est tant excellente, tant singulière, tant céleste, que je crois que nature l'a mise en vous comme un paragon, pour nous donner à entendre combien elle peut faire quand elle veut employer toute sa puissance et tout son savoir. Ce n'est que miel, ce n'est que sucre, ce n'est que manne céleste, que tout ce qui est en vous. C'était à vous à qui Pâris devait adjuger la pomme d'or, non à Vénus, non, ni à Junon, ni à Minerve : car onques il n'y eut

tant de magnificence en Junon, tant de prudence en Minerve, tant d'élégance en Vénus, comme il y en a en vous. O dieux et déesses célestes ! Que heureux sera celui à qui ferez cette grâce de celle-ci accoler, de la baiser et de frotter son lard avec elle ! Par Dieu, ce sera moi, je le vois bien, car déjà elle m'aime tout à plein, je le connais et suis à cela prédestiné par les fées. Donc, pour gagner temps, boutte, pousse, enjambons.

Et la voulait embrasser, mais elle fit semblant de se mettre à la fenêtre pour appeler les voisins à la force. A donc sortit Panurge bientôt, et lui dit en fuyant :

— Madame, attendez-moi ici, je les vais quérir moi-même, n'en prenez la peine.

Ainsi s'en alla, sans grandement se soucier du refus qu'il avait eu, et n'en fit onques pire chère. Au lendemain, il se trouva à l'église à l'heure qu'elle allait à la messe, et, à l'entrée, lui bailla de l'eau bénite, s'inclinant profondément devant elle ; après, s'agenouilla auprès d'elle familièrement, et lui dit :

— Madame, sachez que je suis tant amoureux de vous que je n'en puis ni pisser ni fianter : je ne sais comment l'entendez. S'il m'en advenait quelque mal, qu'en serait-il ?

— Allez, dit-elle, allez, je ne m'en soucie ; laissez-moi ici prier Dieu.

— Priez Dieu, dit-il, qu'il me donne ce que votre noble cœur désire, et me donnez ces patenôtres par grâce.

— Tenez, dit-elle, et ne me tabustez plus.

Ce dit, lui voulait tirer ses patenôtres, qui étaient de cestrin, avec grosses bordures d'or ; mais Panurge promptement tira un de ses couteaux, et les coupa très bien, et les emporta à la friperie, lui disant :

— Voulez-vous mon couteau ?

— Non, non, dit-elle.

— Mais, dit-il, à propos, il est bien à votre commandement, corps et biens, tripes et boyaux.

Cependant la dame n'était fort contente de ses patenôtres, car c'était une de ses contenances à l'église, et pensait : « Ce bon bavard ici est

quelque éventé, homme d'étrange pays : je ne recouvrerai jamais mes patenôtres ; que m'en dira mon mari ? Il s'en courroucera à moi, mais je lui dirai qu'un larron me les a coupées dedans l'église : ce qu'il croira facilement, voyant encore le bout du ruban à ma ceinture. »

Après dîner, Panurge l'alla voir, portant en sa manche une grande bourse pleine d'écus du palais et de jetons, et lui commença à dire :

— Lequel des deux aime plus l'autre, ou vous moi, ou moi vous ?

A quoi elle répondit :

— Quant est de moi, je ne vous hais point : car, comme Dieu le commande, j'aime tout le monde.

— Mais à propos, dit-il, n'êtes vous amoureuse de moi ?

— Je vous ai, dit-elle, déjà dit tant de fois que vous ne me tinssiez plus telles paroles : si vous m'en parlez encore, je vous montrerai que ce n'est à moi à qui vous devez ainsi parler

de déshonneur. Partez d'ici, et me rendez mes patenôtres, au cas que mon mari me les demande.

— Comment, dit-il, Madame, vos patenôtres ? Non ferai, par mon sergent ! Mais je vous en veux bien donner d'autres. En aimerez-vous mieux d'or bien émaillé en forme de grosses sphères, ou de beaux lacs d'amours, ou bien toutes massives comme gros lingots ; ou si en voulez d'ébène, ou de grosses hyacinthes, de gros grenats taillés, avec les bordures de fines turquoises ; ou de belles topazes bordées de fins saphirs ; ou de beaux balais à toutes grosses bordures de diamants à vingt et huit carats. Non, non, c'est trop peu. J'en sais un beau chapelet de fines émeraudes, bordées d'ambre gris, et à la bouche un joyau persique, gros comme une pomme d'orange : elles ne coûtent que vingt-cinq mille ducats ; je vous en veux faire un présent, car j'en ai du content.

Et ce disait faisant sonner ses jetons, comme si ce fussent écus au soleil.

— Voulez-vous une pièce de velours violet-cramoisi, teinte en graine ; une pièce de satin broché, ou bien cramoisi ? Voulez-vous chaînes, dorures, bagues ? Il ne faut que dire oui. Jusques à cinquante mille ducats, ce ne m'est rien cela.

Par la vertu desquelles paroles, il lui faisait venir l'eau à la bouche. Mais elle lui dit :

— Non, je vous remercie : je ne veux rien de vous.

— Par Dieu, dit-il, je veux bien moi de vous ; mais c'est chose qui ne vous coûtera rien, et n'en aurez rien moins. Tenez (montrant sa longue braguette), voici maître Jean Chouart qui demande logis.

Et après la voulait accoler. Mais elle commença à s'écrier, toutefois non trop haut. A donc Panurge retourna son faux visage, et lui dit :

— Vous ne voulez donc autrement me laisser un peu faire? Bien pour vous ! Il ne vous appartient tant de bien ni d'honneur ;

mais, par Dieu, je vous ferai chevaucher aux chiens.

Et, cela dit, s'enfuit le grand pas, de peur des coups, lesquels il craignait naturellement.

*
* *

Or notez que le lendemain était la grande fête du Corps-Dieu, à laquelle toutes les femmes se mettent en leur triomphe d'habillements ; et, pour ce jour, ladite dame s'était vêtue d'une très belle robe de satin cramoisi et d'une cotte de velours blanc bien précieux. Le jour de la vigile, Panurge chercha tant, d'un côté et d'autre, qu'il trouva une chienne en chaleur, laquelle il lia avec sa ceinture, et la mena en sa chambre, et la nourrit très bien ce dit jour et toute la nuit. Au matin, la tua, et en prit ce que savent les géomantiens grecs, et le mit en pièces le plus menu qu'il put, et les emporta bien cachées, et alla à l'église où la dame devait aller pour suivre la procession, comme est de coutume à ladite

fête. Et, alors qu'elle entra, Panurge lui donna de l'eau bénite, bien courtoisement la saluant; et, quelque peu de temps après qu'elle eut dit ses menus suffrages, il se va joindre à elle en son banc, et lui bailla un rondeau par écrit.

Et, à mesure qu'elle ouvrit le papier pour voir ce que c'était, Panurge promptement sema la drogue qu'il avait sur elle en divers lieux, et mêmement aux replis de ses manches et de sa robe : puis lui dit :

— Madame, les pauvres amants ne sont toujours à leur aise. Quant est de moi, j'espère que les males nuits, les travaux et ennuis, auxquels me tient l'amour de vous, me seront en déduction d'autant des peines du purgatoire. A tout le moins, priez Dieu qu'il me donne en mon mal patience.

Panurge n'eut achevé ce mot que tous les chiens qui étaient en l'église accoururent a cette dame, pour l'odeur des drogues qu'il avait épandues sur elles; petits et grands, gros et menus, tous y venaient tirant le

membre, et la sentant, et pissant partout sur elle : c'était la plus grande vilenie du monde.

Panurge les chassa quelque peu, puis d'elle prit congé, et se retira en quelque chapelle pour voir le déduit : car ces vilains chiens compissaient tous ses habillements, tant qu'un grand lévrier lui pissa sur la tête, les autres aux manches, les autres à la croupe; les petits pissaient sur ses patins. En sorte que toutes les femmes d'alentour avaient beaucoup affaire à la sauver. Et Panurge de rire, et dit à quelqu'un des seigneurs de la ville :

— Je crois que cette dame-là est en chaleur, ou bien que quelque lévrier l'a couverte fraîchement.

Et quand il vit que tous les chiens grondaient bien à l'entour d'elle, comme ils font autour d'une chienne chaude, partit de là, et alla quérir Pantagruel, son maître. Par toutes les rues où il trouvait des chiens, il leur baillait un coup de pied, disant :

— N'irez-vous pas avec vos compagnons

aux noces? Devant, devant, de par le diable, devant !

Et, arrivé au logis, dit à Pantagruel :

— Maître, je vous prie, venez voir tous les chiens du pays qui sont assemblés à l'entour d'une dame la plus belle de cette ville, et la veulent joqueter.

A quoi volontiers consentit Pantagruel, et vit le mystère, qu'il trouva fort beau et nouveau.

Mais le bon fut à la procession, en laquelle furent vus plus de six cent mille et quatorze chiens à l'entour d'elle, lesquels lui faisaient mille misères : et partout où elle passait, les chiens frais venus la suivaient à la trace, pissant par le chemin où ses robes avaient touché. Tout le monde s'arrêtait à ce spectacle, considérant les contenances de ces chiens, qui lui montaient jusques au col et lui gâtèrent tous ses beaux accoutrements, à quoi ne sut trouver aucun remède sinon soi retirer en son hôtel. Et chiens d'aller après, et elle de se cacher, et chambrières de rire. Quand

elle fut entrée en sa maison, et fermé la porte après elle, tous les chiens y accouraient de demi-lieue, et compissèrent si bien la porte de sa maison qu'ils firent un ruisseau de leurs urines, où les canes eussent bien nagé. Et c'est ce ruisseau, qui à présent passe à Saint-Victor, auquel Gobelin teint l'écarlate, pour la vertu spécifique de ces pisse-chiens.

RABELAIS.





VI

PAUTROT ET LA DAME DE NUAILLÉ



LA coutume de Poitou est que les meilleures maisons du pays retiennent des chambres à Niort et Fontenay pour se trouver aux foires qui sont en ces deux lieux. Une dame de Nuaillé retenait à chaque foire de Niort, chez Barberie, la petite chambre qui est au haut de l'escalier. N'étant pas arrivée le premier jour, le sieur de Pautrot, de la maison de Saint-Gelais, s'y logea.

Le lendemain, à deux heures après-midi, arriva la dame, et cependant qu'elle disait des

honnêtetés à son hôte, Ysabeau, fille de chambre, d'une gentille humeur, — car il faut que je vous dise en passant qu'un charpentier, nommé Bézaut, lui ayant donné des lettres pour sa maîtresse, jamais elle ne voulut nommer le porteur par son nom ; étant pressée elle tendait la gorge et demandait un couteau plutôt que de prononcer un si vilain mot : enfin la maîtresse, qui avait besoin de savoir le nom, n'ayant rien gagné ni par promesses ni par menaces, lui commanda de lui faire connaître par entreseings. « Hé bien cela, dit Ysabeau : il s'appelle comme cela de quoi on vous le fait... » Elle prononça un terme de bourdeau. — Elle-même donc étant montée en la chambre trouva sur la table une malle rouge, qu'aussitôt elle empoigne par les cordons et la fait sauter par la fenêtre. La malle tomba sur une épaule de Martin, valet de Pautrot. Comme Martin regardait qui était blessé de la malle ou de l'épaule, arrive son maître qui la fait apporter après lui et trouve la dame au haut. Les voilà aux paroles,

froides pour le commencement, mais il y fallut faire, et venir aux résolutions, comme vous savez qui ne sont pas toutes sur le duel. Les voilà sur :

— Je n'endurerai pas cet affront.

L'autre : — Ni moi que ma malle soit précipitée.

Elle : — J'ai cinquante gentilshommes en cette foire, mes serviteurs et parents, pour prendre ma querelle. J'y ai aussi deux gendres que vous connaissez bien.

Cela échauffa Pautrot à dire :

— Madame, si vos gendres reçoivent le présent de la querelle aussi libéralement que vous me le donnez, ils me trouveront plus roide en leur endroit que je ne saurais être au vôtre, vu votre âge et ce qui en dépend

Cette dépendance piqua fort la dame pour ce qu'on disait qu'il lui pendait quelque chose, oint qu'elle ne se sentait pas encore en l'âge de mépris. Elle donc, troublée de colère, revint u dialogue.

— Voilà mon lit, dit-elle, où j'ai accoutumé

de coucher et j'y coucherai cette nuit.

Pautrot répliqua :

— Voilà le lit où j'ai couché la nuit passée et j'y coucherai encore celle-ci.

— Je dis que j'y coucherai, reprit la dame.

PAUTROT. — Et moi aussi.

LA DAME. — Je ne dis pas que vous n'y couchiez, mais si sais-je bien que j'y coucherai aussi.

Et pour vous faire paraître mon courage, j'y coucherai dès à présent.

Pautrot dit qu'il allait faire comme la dame qui appelle Ysabeau pour la devêtir; Pautrot, Martin pour le déchausser. Ce fut à qui ferait paraître la résolution par diligence ; la dame eut l'avantage pour être la première prête, et Pautrot eut la ruelle. Ysabeau regarde Martin et lui levant le nez dit :

— Eh bien ! maître sot, savais-je pas bien que nous y coucherions !

— Et nous ? dit Martin...

Sans vous amuser plus longtemps, voilà les deux qui prennent le chemin de leur maître

et maîtresse, premièrement en paroles, mais plus raccourcies, puis au lit ; mais pour ce que Martin ferma la porte et qu'il disputait sur ce point d'honneur, il eut pour partage la place du devant. Pensez charitablement qu'ils ne firent rien que bien à propos.

Cette dame a dit depuis à quelques-uns qui lui ont voulu gausser qu'elle n'avait rien fait par amour, mais pour montrer qu'il ne lui pendait rien, et faire mentir les médisants.

AGRIPPA D'AUBIGNÉ.





VII

LA NONNE SAVANTE



Au gentil pays de Barbant, près un monastère de blancs moines, est situé un autre de nonnains, qui très dévotes et charitables sont, dont l'histoire tait le nom et la marche, particulière. Ces deux maisons voisines étaient comme l'on dit de coutume, la grange et le batteurs : car, Dieu merci, la charité de la maison des nonnains était si très grande que peu de gens étaient éconduits de l'amoureuse distribution, voire si dignes étaient d'icelle recevoir.

Pour venir au fait de cette histoire, au cloître des blancs moines avait un jeune et bel religieux qui devint amoureux si fort que c'était rage d'une nonnain, sa voisine, et, de fait, eut bien le courage après les prémisses dont ces amoureux savent les femmes abuser, lui demander à faire pour l'amour de Dieu. Et la nonnain, qui bien par renommée connaissait ses outils, bien qu'elle fût bien courtoise, lui bailla très dure et âpre réponse. Il ne fut pas pourtant enchassé, mais tant continua sa très humble requête que force fut à la belle nonnain ou de perdre le bruit de sa très large courtoisie, ou d'accorder au moine ce que à plusieurs sans prier avait accordé. Si lui va dire : « En vérité, vous poursuivez et faites grande diligence d'obtenir ce que à droit ne sauriez fournir ; et pensez-vous que je ne sache bien par ouï dire quels outils vous portez? Croyez que si fait ; il n'en y a pas pour dire grands mercis. — Je ne sais, moi, qu'on vous a dit, répond le moine ; mais je ne doute pas que vous ne soyez bien con-

tente de moi, ct que je ne vous montre que je suis homme comme un autre. — Homme, dit-elle. cela crois-je assez bien; mais votre chose est tant petit, comme l'on dit, que, si vous l'apportez en quelque lieu, à peu on se perçoit qu'il y est. — Il va bien autrement, dit le moine; et, si j'étais en place, je ferais, par votre jugement, menteurs tous ceux ou celles qui bruit me donnent. »

Au fort, après ce gracieux débat, la courtoise nonne, afin d'être quitte de l'ennuyante poursuite que le moine faisait, aussi qu'elle sache qu'il vaut et qu'il sait faire, et aussi qu'elle n'oublie le métier qui tant lui plaît, elle lui donne rendez-vous à douze heures de nuit, devers venir elle et heurter à sa treille; dont merciée elle fut hautement. « Toutefois, dit-elle, vous n'y entrerez pas que je ne sache à la vérité quels outils vous portez et si je m'en saurai aider ou non. — Comme il vous plaît, » répond le moine.

A tant s'en va et laisse sa maîtresse et vint tout droit devers frère Conrard, l'un de ses

compagnons, qui était outillé Dieu sait comment! et à cette cause avait un grand gouvernement au cloître des nonnains. Il lui conta son cas tout du long, comme il a prié une telle, la réponse et le refus qu'elle fit, d'autant qu'il ne soit pas bien soulier à son pié, et en la parfin comment elle est contente qu'il entre vers elle, mais qu'elle sente et sache premier de quelles lances il voudra jouter encontre son écu. « Or est-il ainsi, dit-il, que je suis mal fourni de grosse lance telle que j'espère et vois bien qu'elle désire d'être rencontrée. Si vous prie tant que je puis que cette nuit vous venez avec moi à l'heure que me dois vers elle rendre, et vous me ferez le plus grand plaisir que jamais homme fit à un autre. Je sais qu'elle voudra, moi là venu, sentir et tâter la lance dont je entends à fournir mes armes; et, l'orsqu'il me faudra ce faire, vous serez derrière moi sans dire mot, et vous mettrez en ma place, et votre gros bourdon au poing lui mettrez. Elle ouvrira l'huys cela fait, je n'en doute point, et vous en irez, et

dedans j'entrerai : et du surplus laissez-moi faire. »

Frère Conrard, désirant à complaire à son compagnon, accorde ce marché, et, à l'heure assignée, se met avec lui par devers la nonnain ; et quand ils sont à l'endroit de la fenêtre, maître moine, plus échauffé qu'un étalon, de son bâton un coup heurta ; et la nonnain n'attendit pas l'autre heurt, mais ouvrit sa fenêtre et dit en basse voix : « Qui est là? — C'est moi, dit-il ; ouvrez tôt la porte qu'on ne nous voie. — Ma foi, dit-elle, vous ne serez pas en mon livre enregistré, ni écrit, que premier ne serez pas à montre, et que je ne sache quel harnais vous portez. Approchez près et me montrez ce que c'est. — Très volontiers, » dit-il. Adonc tire frère Conrard qui s'avançait pour faire son personnage, qui en la main de madame la nonnain mit son bel et très puissant bourdon qui gros et long était. Et tantôt comme elle le sentit, comme si nature lui en baillât la connaissance, elle dit : « Nenny, dit-elle, je con-

nais bien celui-ci; c'est le bourdon de frère Conrard. Il n'y a nonnain céans qui bien ne le connaisse; vous n'avez garde que j'en sois déçue : je le connais trop. Allez quérir ailleur votre adventure. » Et à tant sa fenêtre referma bien courroucée et mal contente, non pas sur frère Conrard, mais sur l'autre moine, lesquels, après cette aventure, s'en retournèrent vers leur hôtel, tout devisant de cette advenue.

MONSEIGNEUR DE LA ROCHE.

(*Cent Nouvelles Nouvelles.*)





VIII

PLAISANTES ANECDOTES
ET
MENUS PROPOS

LE MARI MASQUÉ.

N homme marié, donnant le bal chez lui un dimanche gras, il se trouve grande compagnie tant d'hommes que de femmes en sa maison.

Étant avec tant d'autres jeunes gens, il se résolut de se déguiser avec eux, pour voir s'il serait reconnu par la compagnie. Ils entrent masqués, et ne peuvent être reconnus de personne Il jette les yeux sur sa femme, qui lui

paraissait plus belle qu'il n'avait fait. Voyant qu'elle était ajustée à l'avantage, la prend par la main, la tire en une autre chambre, et lui fait plus de caresses qu'il n'en avait fait y avait longtemps. Après avoir pris son passe-temps avec elle, il se démasque, et sa femme le reconnaissant lui dit : « Comment donc! c'est vous? »

Que vous en semble? pour moi, je crois que si les cornes avaient fait autant de mal à venir que les dents, ce pauvre mari devait avoir de grandes douleurs de tête.

LE MÉTEL D'OUVILLE.

*
* *

MADAME LA FOURRIÈRE.

Il n'y a pas longtemps qu'il y avait une dame de bonne volonté qu'on appelait La Fourrière, laquelle fuyait quelquefois la cour : qui était quand le mari était au quartier. Mais le

plus du temps, elle était à Paris ; car elle s'y trouvait bien, d'autant que c'est le paradis des femmes, l'enfer des mules et le purgatoire des solliciteurs.

Un jour, elle étant au dit lieu, à la porte du logis où elle se retirait, va passer un gentilhomme par là devant, accompagné d'un sien ami, auquel il dit tout haut, en passant auprès de la dite dame, afin qu'elle l'entendît :

— Par Dieu, dit-il, si j'avais une telle monture pour cette nuit, je ferais un grand pays d'ici à demain matin.

La dame Fourrière ayant entendu cette parole du gentilhomme, qu'elle trouvait à son gré, car il était dispos, dit à un petit poisson d'avril (1) qu'elle avait auprès de soi :

— Va-t'en suivre ce gentilhomme que tu vois ainsi habillé, et ne le perds point que tu ne saches où il entrera ; et fais tant que tu parles à lui, et dis-lui que la dame qu'il a

(1) On sait que le maquereau se pêche surtout en avril.

tantôt vue à la porte d'un tel logis se recommande à sa bonne grâce, et que, s'il la veut venir voir ce soir, elle lui donnera la collation entre huit et neuf heures.

Le gentilhomme accepta le message ; et, renvoyant ses recommandations, manda à la dame qu'il s'y trouverait à l'heure. Et faut entendre que les deux logis n'étaient pas loin l'un de l'autre. Le gentilhomme ne faillit pas à l'assignation, et trouva madame La Fourrière qui l'attendait. Elle le reçut gracieusement et le festoya de confitures. Ils devisent ensemble un temps : il se fait tard, et cependant la chambrière apprêtait le lit proprement comme elle savait faire. Là, le gentilhomme s'alla coucher, selon l'accord fait entre les parties, et madame La Fourrière auprès de lui. Le gentilhomme monta à cheval et commença à piquer, puis à repiquer. Mais il ne sut onques, en tout, faire que trois courses, depuis le soir jusques au matin, qu'il se leva d'assez bonne heure pour s'en aller ; et laissa sa monture en l'étable. Le lendemain, ou quelque peu de

jours après, La Fourrière, qui avait toujours quelque commission par la ville, vint à rencontrer le gentilhomme et le salua en lui disant :

— Bonjour, monsieur de Deux et As.

Le gentilhomme s'arrêta en la regardant, et lui va dire :

— Par le corps-bleu ! Madame, si le tablier avait été bon, j'eusse bien fait ternes.

Et ayant su le nom d'elle, le jour de devant (car elle était femme bien connue), lui dit :

— Madame La Fourrière, vous me logeâtes l'autre nuit bien au large ?

— Il est vrai, dit-elle, Monsieur, mais je ne pensais pas que vous eussiez si petit train.

Bien assailli, bien défendu.

BONAVENTURE DESPÉRIERS.

*
* *

LES BRAIES DE SAINT-BERNARDIN

La jeune femme d'un vieux médecin ayant

découvert en la confession à un frère mineur une partie de ce qu'elle avait sur le cœur, et principalement le dégoûtement qu'elle avait de son mari, et ayant assez donné à entendre (au moins à un si bon entendeur) qu'elle cherchait volontiers appétit ailleurs, la conclusion fut prise (avant que lui bailler l'absolution) que le lendemain, sitôt que son mari serait parti pour aller à sa pratique, elle feindrait être malade d'une suffocation de la matrice (comme de vrai elle y était un peu sujette) et lors elle invoquerait l'aide de monsieur Saint-Bernardin. Ce qui fut fait, de sorte qu'on alla prier ce gentil frère mineur qu'il lui plût d'apporter à cette jeune patiente les miraculeuses reliques de Saint-Bernardin. Lui, joyeux de ce que sa trame était en si bon terme, ne fut paresseux. Mais, arrivant au lit de la malade, et y trouvant plus de témoins qu'il n'était besoin, dit qu'il fallait commencer par la sainte confession; lequel mot fut suffisant pour les faire retirer tous, de sorte qu'avec lui ne demeura que son compagnon et la chambrière

de ladite patiente. Et alors fut question tant à maîtresse qu'à chambrière d'employer le temps à autre chose qu'à confession. Or ainsi qu'ils étaient bien en train, arrive le pauvre médecin (ne donnant loisir au porteur de reliques de rechausser ses braies, mais seulement de sortir du lit), lequel trouvant ces deux beaux pères si près de sa femme commença à se gratter la tête, n'osant pas dire tout ce qu'il en pensait. Ce qui rengregea bien son mal de tête fut qu'après leur départ, en raccostant l'oreiller de sa femme, il trouva derrière les braies d'un desdits pères. Mais comme la moralité avait été bien jouée, encore sut-on mieux jouer la farce. Car la femme incontinent vint à dire :

— Mon ami, voyant que la relique du glorieux Saint-Bernardin m'avait guérie, je priai le beau père qu'il me la laissât, craignant que le mal me reprît.

Ce moine averti par la chambrière de cette échappatoire qu'avait trouvée sa maîtresse, pour achever le jeu de même qu'il était com-

mencé, retourna quérir ses braies à grand branle et carillon de cloches, avec la croix et l'eau bénite, accompagné de tout le couvent et mêmement du gardien, lequel ayant développé de beau linge blanc où cette femme les avait mises, les fit baiser à toute l'assistance et au pauvre mari tout le premier, puis, les ayant serrées en un certain tabernacle, s'en retourna avec ce précieux et si miraclifique joyau.

HENRI ÉTIENNE.



BONNE RÉPLIQUE DU CORDELIER.

Un gentilhomme appelait ordinairement à dîner et à souper un cordelier qui prêchait le carême en la paroisse, lequel cordelier était bon frère et aimait le bon vin. Quand il était à table, il demandait toujours l'aiguière auprès de soi, et toutefois il ne s'en servait point, car il trouvait le vin assez fort sans eau.

Ce quoi le gentilhomme, ayant pris garde, lui dit une fois :

— Beau père, d'où vient cela, que vous demandez toujours de l'eau et que vous n'en mettez point en votre vin?

— Monsieur, dit-il, pourquoi est-ce que vous avez toujours votre épée à votre côté et n'en faites pourtant rien.

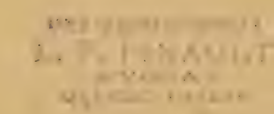
— Voire, mais, dit le gentilhomme, c'est pour me défendre si quelqu'un m'assaillait.

— Monsieur, dit le cordelier, l'eau me sert aussi pour me défendre du vin s'il m'assaillait, et pour cela je la tiens toujours auprès de moi; mais, voyant qu'il ne me fait point de mal, je ne lui en fais point aussi. Un cordelier, qui est un saint homme, boit du vin tout comme un autre homme...

BONAVENTURE DESPERIERS.

Paris — Imp. PAUL DUPONT, 4, rue du Bouloi (Cl.). 421.5.93.

SOMMAIRE DU DEUXIÈME NUMÉRO

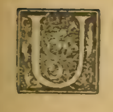






I

LE PROCUREUR ET SON CLERC



N procureur en parlement était demeuré veuf, n'ayant pas encore passé quarante ans, et avait toujours été assez bon compagnon : dont il lui tenait toujours, tellement qu'il ne se pouvait passer de féminin genre, et lui fâchait d'avoir perdu sa femme si tôt, laquelle était encore de bonne emplette. Toutefois et nonobstant, il prenait patience, et trouvait façon de se pourvoir le mieux qu'il pouvait, faisant œuvre de charité ; c'est à savoir :

aimant la femme de son voisin comme la sienne propre, tantôt revisitant les procès de quelques femmes veuves et autres qui venaient chez lui pour le solliciter. Bref, il en prenait là où il en trouvait et frappait sous lui comme un casseur d'acier. Mais quand il eut fait ce train par un espace de temps, il le trouva un peu fâcheux : car il ne pouvait bonnement prendre la peine de guetter ses commodités, comme font les jeunes gens ; il ne pouvait pas entrer chez ses voisins sans suspicion, vu qu'il ne l'avait pas accoutumé. Davantage, il lui coûtait de fournir à l'appointement. C'est pourquoi, il se délibéra d'en trouver une pour son ordinaire. Et lui souvint qu'à Arcueil, où il avait quelques vignes, il avait vu une jeune garce de l'âge de seize à dix-sept ans, nommée Gillette, qui était fille d'une pauvre femme gagnant sa vie à filer de la laine. Mais cette garce était encore toute simple et niaise, combien qu'elle fût assez belle de visage. Aussi le procureur pensa-t-il que ce serait bien son cas, ayant ouï autrefois

un proverbe qui dit : *Sage ami et sotte amie.* Car, d'une amie trop fine, vous n'en avez jamais bon compte ; elle vous joue toujours quelque tour de son métier ; elle vous tire à tous les coups quelque argent de dessous l'aile ; ou elle veut être trop brave, ou elle vous fait porter les cornes, ou tout ensemble.

Pour faire court, mon procureur, par un beau temps de vendange, alla à Arcueil, et demanda cette jeune garce à sa mère pour chambrière, lui disant qu'il n'en avait point et qu'il ne s'en saurait passer ; qu'il la traiterait bien, qu'il la marierait quand il viendrait à temps. La vieille, qui entendit bien ce que voulaient dire ces paroles, n'en fit pas pourtant grand semblant, et lui accorda aisément de lui bailler sa fille, contrainte par pauvreté, lui promettant de la lui envoyer le dimanche prochain : ce qu'elle fit. Quand la jeune garce fut à la ville, elle fut tout ébahie de voir tant de gens, parce qu'elle n'avait encore vu que des vaches. Et, pour ce, le procureur ne lui parlait encore de rien, mais allait toujours

chercher ses aventures en la laissant un peu assurer. Et puis il lui voulait faire faire des accoutrements, afin qu'elle eût meilleur courage de bien faire. Or, il avait un clerc en sa maison, qui n'avait point toutes ces considérations-là, car, au bout de deux ou trois jours, étant allé dîner en ville, quand il eut avisé cette garce ainsi neuve, il commence à se faire avec elle, lui demandant d'où elle était et lequel il faisait meilleur aux champs ou à la ville.

— Ma mie, dit-il, ne vous souciez de rien ; vous ne pouviez pas mieux arriver que céans, car vous n'aurez pas grand'peine ; le maître est bon homme : il fait bon avec lui. Or çà, ma mie, ne vous a-t-il point encore dit pourquoi il vous a prise ?

— Nenni, dit-elle ; mais ma mère m'a bien dit que je le servisse bien et que je retinsse bien ce qu'on me dirait, et que je n'y perdrais rien.

— Ma mie, dit le clerc, votre mère vous a bien dit vrai. Et, parce qu'elle savait bien

que le clerc vous dirait tout ce que vous auriez à faire, ne vous en a point parlé plus avant. Ma mie, quand une jeune fille vient à la ville chez un procureur, elle se doit laisser faire au clerc tout ce qu'il voudra; mais aussi le clerc est tenu de lui enseigner les coutumes de la ville et les inclinations de son maître, afin qu'elle sache la manière de le servir; autrement, les pauvres filles n'apprendraient jamais rien, ni leur maître ne leur ferait jamais bonne chère et les renverrait au village.

Et le clerc le disait de tel escient, que la pauvre garce n'eût osé faillir à le croire, quand elle oyait parler d'apprendre à bien servir son maître. Et répondit au clerc d'une parole demi rompue et d'une contenance toute niaise : « J'en serais bien tenue à vous, » disait-elle. Le clerc, voyant à la mine de cette garce que son cas ne se portait pas mal, vous commence à jouer avec elle; il la manie, il la baise. Elle disait bien : « Oh ! ma mère ne me l'a pas dit. » Mais cependant, mon clerc la vous embrasse, et elle se laissait

faire, tant elle était folle, pensant que ce fût la coutume et usage de la ville. Il la vous renverse toute vive sur un bahut. Le diable y ait part, qu'il était aise ! Et depuis continuèrent leurs affaires ensemble à toutes les heures que le clerc trouvait sa commodité. Et cependant que le procureur attendait que sa garce fût déniaisée, son clerc prenait cette charge sans procuration.

Au bout de quelques jours, le procureur ayant fait accoutrer la jeune fille, laquelle se faisait tous les jours en meilleur point, tant à cause du bon traitement que parce que les belles plumes font les beaux oiseaux, qu'aussi à raison qu'elle faisait fourbir son bas, eut envie d'essayer si elle se voudrait ranger au montoir, et envoya, par un matin, son clerc en ville porter quelque sac, lequel d'aventure venait d'avec Gillette se dérober un coup en passant. Quand le clerc fut dehors, le procureur se mit à folâtrer avec elle, lui mettre la main au tétin, puis sous la cotte. Elle lui riait bien, car elle avait déjà appris

qu'il n'y avait pas de quoi pleurer ; mais pourtant elle craignait toujours avec une honte villageoise qui lui tenait encore, principalement devant son maître. Le procureur la serre contre le lit, et parce qu'il s'apprêtait de faire en la propre sorte que le clerc quand il l'embrassait, la pressant de fort près, la garce (hé ! qu'elle était sotte !) lui va dire :

— Oh ! Monsieur, je vous remercie ; nous en venons tout à l'instant, le clerc et moi.

Le procureur, qui avait la brayette bandée, ne laissa pas à donner dedans le noir ; mais il fut bien penaud, sachant que son clerc avait commencé de si bonne heure à la lui déniaiser. Pensez que le clerc eut son congé, pour le moins.

BONAVENTURE DESPÉRIERS.





II

AMOUR ET BASTONNADE



N gentilhomme étant passionnément amoureux d'une jeune femme, et voyant qu'il ne pourrait jamais rien obtenir d'elle, la connaissant extrêmement simple et qu'il serait fort aisé de lui faire croire tout ce qu'il désirerait, attire un matois, qui, se déguisant en prêtre et contrefaisant le dévot, vint trouver cette femme, à laquelle il persuada qu'il avait eu une révélation; que saint Jean lui était apparu la nuit; qu'il lui avait dit qu'il était devenu amou-

reux d'elle, et qu'il avait charge de lui dire qu'elle se préparât pour le recevoir la nuit; qu'enfin il voulait venir coucher avec elle, lui représentant qu'elle se devait tenir très heureuse, puisque de cet accouplement devait sans doute naître un grand personnage, outre l'assistance qu'elle recevrait toujours en toutes nécessités d'un si grand saint.

Elle fut si contente de cette nouvelle que, sitôt cet homme parti, elle en conféra avec sa fille de chambre, qui, étant aussi sotte qu'elle, y ajouta foi comme à l'Évangile. Elles ajustèrent donc la chambre le plus proprement qu'elles purent, et elle se para le mieux qu'il lui fut possible.

Son mari, qui était plus déniaisé qu'elle, arrivant pour souper, trouvant sa femme extraordinairement parée, et son lit et sa chambre en un autre état qu'il avait accoutumé de le voir, en demande la cause à sa femme qui, élevant les yeux au ciel, dit « qu'ils se devaient tenir pour les plus heureux du monde, puisqu'un grand Saint, comme saint Jean, la

voulait honorer de sa compagnie et tenait à gloire d'avoir les restes de son mari.

Cet homme, entendant cet impertinent discours, vit bien que l'on avait dessein d'abuser de la simplicité de sa femme. Comme il l'avait connue sage et vertueuse, mais extrêmement sotte et de facile croyance, il n'eut aucun ombrage, mais il tâcha, par belles paroles, de lui faire entendre que l'on se voulait moquer d'elle; mais elle, qui croyait fermement la chose être vraie, se mit à pleurer et à se tourmenter, lui disant que ce n'était pas la première fois qu'il se voulait opposer à sa félicité. Le mari, voyant que par raisons il ne la pouvait vaincre, et d'ailleurs étant curieux de savoir quel était le galant qui lui voulait jouer ce tour et de le chatier comme il le méritait, feignit de condescendre à la volonté de sa femme. Pour lui donner lieu de recevoir un si grand saint, il lui dit qu'il voulait lui laisser la maison libre et aller coucher chez un de ses amis.

La femme en fut fort réjouie. Il la laissa,

et elle, en bonne dévotion, se mit à attendre son nouvel amant, qui ne manqua point de venir sur les onze heures de nuit, comme il lui avait mandé, en habit à peu près comme on a coutume de peindre saint Jean. Il frappe à la porte, que l'on ouvre incontinent, et par la femme et par la servante, il fut reçu selon le mérite du personnage qu'il voulait représenter. Le mari cependant, qui avait fait savoir son dessein à un de ses amis, était aux aguets ; il s'était habillé comme on a coutume de vêtir saint Pierre, avec une perruque grise, une fausse barbe, et deux grandes clefs à la main, et il était assisté de son ami (avec chacun un bon bâton sous leurs robes) et deux jeunes enfants habillés avec des aubes et des ailes, comme les anges, qui tenaient chacun un grand chandelier avec un cierge allumé. Il avait envoyé un homme prendre garde quand saint Jean serait arrivé.

Aussitôt qu'il fut averti, il vint, avec son ami et ces deux anges feints, en l'équipage que je vous ai représenté, à la porte de sa

maison ; et, avec un passe-partout qu'il avait, ayant ouvert la porte, vit saint Jean sur le point d'entrer aux prises avec sa femme. Alors, il s'écria :

— Qui est le téméraire qui vient effrontément souiller la couche destinée au chef des apôtres?

Cette femme surprise dit quc c'était saint Jean.

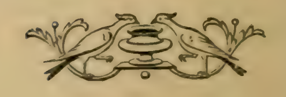
— Il a menti, répondit le mari, l'imposteur qu'il est! Je suis saint Pierre. Voilà les clefs du paradis que j'ai sur moi ; personne ne lui peut avoir ouvert la porte. Mais c'est moi (dit-il à sa femme) qui vous ai fait avertir que je voulais venir coucher avec vous, épris de votre beauté, et ce traître ici a voulu venir occuper ma place. Mais je vous ferai voir qu'il se faut bien garder de s'adresser à une personne comme moi, qui puis lier et délier au ciel comme en la terre.

Là, il tire son bâton, et son ami le sien, et tous deux se jetèrent sur monsieur saint Jean qu'ils bâtonnèrent à plaisir. Mais lui, voyant

sa fourberie découverte, se sauva le plus promptement qu'il lui fut possible. Le mari revint ensuite trouver sa femme, qui le prit aussi facilement pour saint Pierre qu'elle avait pris l'autre pour saint Jean. Elle se mit à genoux devant lui et lui demanda pardon : il renvoya son ami et les anges, et en qualité de saint Pierre coucha avec sa femme, qui ne le trouva pas meilleur ouvrier que son mari.

Elle demeura en cette croyance jusqu'au lendemain matin. Alors, elle fut détrompée à sa confusion et ne fut plus dorénavant de si légère croyance.

LE MÉTEL D'OUVILLE.





III

L'ENTRÉE DU GRAND-TURC
A CONSTANTINOPLE

Un trompette, bon compagnon, Bourguignon de naissance, avait plusieurs affaires à Toulouse, où il avait accoutumé de loger à l'un des bons logis de la ville. Étant arrivé au temps de vendange, le maître était allé pour faire faire son vin; lui, descend de cheval et va droit à son logis. Sa dame, qui faisait vendange de son côté avec un ami qu'elle avait, quand elle vit venir le trompette, se

délibéra de lui refuser la porte, car elle, qui connaissait le pèlerin, eut opinion qu'étant au logis, il empêcherait son entreprise, et lui dit :

— Monsieur, je suis marrie que je ne puis vous accommoder à ce voyage ; tout est si plein qu'il n'y a point de place.

Le trompette, éloigné comme un fondeur de cloches, va chercher un autre logis. Après avoir mis son cheval à l'écurie, et pris réfection, songe à la vieille hôtesse qui l'avait ainsi refusé, et s'imagine qu'il y avait là-dessous quelque chose de caché. Il se délibère d'y aller secrètement voir ce qui s'y passait, ce qu'il pouvait facilement faire, car il savait toutes les adresses du logis. Étant donc entré et monté en la chambre du maître, laquelle était toute tapissée, se met derrière une des tapisseries, disant à lui-même qu'il était bien là, s'il se faisait quelque entreprise des fesses, pour sonner ville gagnée, et la retraite, ainsi que le cas le requerrait.

Il ne fut pas plus tôt à la chambre que la

dame fit apporter une collation, accommodée de tout ce qui est requis pour ce sujet, le tout accommodé en vaisselle d'argent. Incontinent après, arrive monsieur, qui se met à table avec la dame. Après avoir fait collation, il s'approche, et, lui mettant la main au-dessous du menton :

— Comment appelez-vous ça?

— Je l'appelle boule d'ivoire, dit la dame.

Alors monsieur, laissant sa main discourir plus bas, lui dit :

— Et ceci, qui est ce que j'aime le mieux, comment l'appelez-vous?

— Je l'appelle Constantinople. Mais vous, Monsieur, qui vous informez de tant de choses au sujet des dames, comment appelez-vous le pistolet dont vous allez à la guerre de Vénus?

— Je l'appelle le Grand-Turc.

Et, après plusieurs propos, il ajouta :

— Madame, faisons, je vous prie, entrer le Grand-Turc dans Constantinople.

— La dame, qui ne demandait autre chose,

s'accommode au mieux, et le trompette, entendant l'assaut et la prise, sonne ville gagnée et la retraite tout ensemble.

Les deux amants en eurent une telle épouvante qu'ils s'enfuirent par une fenêtre donnant sur une cour. Le trompette, demeurant seul sur place, prit la vaisselle et s'en alla à son logis, et ce pendant le mari revint de vendange. Aussitôt que la femme l'aperçoit venir, elle fait la dolente et presque la désespérée.

— Comment, ma mie, dit le mari, est-ce là la chère que vous me faites à mon retour?

— Hélas! mon pauvre mari, répond-elle; il est venu céans des larrons qui ont emporté notre vaisselle d'argent.

Le mari la console de son mieux, croyant la chose être véritable, et n'ayant que bonne opinion de sa femme. Quelques jours après, se promenant dans la ville, il rencontre le trompette et lui dit :

— Comment, Monsieur, qui vous a donné sujet de quitter mon logis?

— Monsieur, répond le trompette, c'est qu'à mon arrivée votre logis était trop plein ; et, pour vous montrer que je ne suis point fâché contre vous, je vous prie, vous et votre femme, à venir souper chez moi.

Cela étant accordé, le trompette fait le possible pour bien recevoir son ancien hôte et hôtesse, et fait apporter toute la vaisselle d'argent qu'il avait prise. En soupant, le mari et la femme devisaient fort l'un à l'autre, et disaient :

— Voilà notre vaisselle qui nous a été dérobée.

— Je voudrais bien savoir, dit le trompette, ce que vous avez tant à parler ensemble ; dites-le donc tout haut.

Comme les femmes ont la langue plus longue que les hommes, elle lui dit :

— C'est que mon mari et moi nous disions que cette vaisselle ressemble fort à la nôtre, qui nous a été prise.

— Madame, dit le trompette, je ne sais si elle ressemble à la vôtre ou non, mais pour celle-

là, je l'ai gagnée quand le Grand-Turc voulait entrer dans Constantinople.

La dame, oyant cela, dit à son mari :

— Mon ami, regardez bien ; vous verrez que nous nous trompons, et que cette vaisselle n'a jamais été nôtre.

Et, faisant signe au trompette de se taire et qu'elle lui ferait un beau présent, elle lui apporta le lendemain cinquante écus.

UN CONTEUR ANONYME DU XVIIe SIÈCLE.





IV

LES ŒUFS CASSÉS

L y avait, près Saint-Yves, un jeune gentilhomme logé en chambre garnie, seul en sa chambre. Il jeta l'œil sur la servante, qui était une assez belle connaude, mais un peu naïve. Il parlait souvent à elle assez froidement et discrètement. Entre autres, un jour, il lui dit :

— Vous êtes des champs, ma mie ?

— Voire, Monsieur.

— Je m'en doutais bien : je ne laisse pas de vous aimer autant que si vous étiez de la

ville, vous voyant si bonne fille et si bonne ménagère.

— Eudà, Monsieur, je vous en rends grâce.

— Or, ma mie, parce que je vous aime et que vous nous servez bien, je vous veux avertir, pour votre profit, qu'il y a un certain mal qui prend aux filles des champs, quand elles viennent demeurer en la ville : c'est qu'il leur croît dans le ventre de petits œufs, qui y grossissent ; et puis, il faut que les pauvres filles montrent leur derrière au barbier. Je serais marri que cela vous advînt. Il n'adviendra pas pourtant, si vous me voulez croire. Je ferai quelque chose pour vous, et il est temps d'y commencer : je vois, à votre teint, qu'il y en a déjà.

— Pardieu, Monsieur, je vous suis bien obligée. Il est bien vrai que je ne me porte pas bien ; je ne suis pas en mon naturel.

— Je vous donnerai demain quelque chose.

Le matin venu, elle vint dans sa chambre ; il lui donna une cuillerée d'hypocras blanc, qu'elle savoura, et lui dit qu'elle allât et vînt

par le ménage ; puis, qu'elle déjeunât d'un peu de pain sec. Cela fut continué deux ou trois jours. Un matin que madame n'y était pas, il prit cette fille ; et, riant doucement, il la posa contre le lit, comme pour lui regarder en la bouche.

— Hélas ! Monsieur, que voulez-vous faire ?

— Je ne vous ferai point de mal ; je veux casser un œuf, qui est près de se durcir.

Elle le laissa faire : il lui mit chair vive en chair vive. Elle s'en trouva fort bien, sinon qu'il lui cuisait un peu ; et non tant, qu'elle ne fût contente d'y retourner, tellement qu'en dépit qu'elle voulait bien, il lui cassait souvent des œufs au corps, au grand plaisir de la fille, qui eût voulu en avoir autant en une ventrée, que l'on eût pu en casser en cent ans, sans faire autre chose.

Un jour que déjà elle y était affriandée et avait trop musé, sa maîtresse la tança, quand elle fut descendue, lui disant :

— Vous êtes une coquette ; vous faites quelque méchanceté avec cet homme de là-

haut. Ha, ha! bécasse, Labouine, qu'avez vous tant fait là-haut?

— Rien autre chose, Madame.

— Vous avez menti, vilaine!

— Ne vous déplaise, Madame; c'est ce que je vous dis.

— Vous faites là-haut quelque rien qui vaille avec cet homme.

— Hélas! Madame, ma bonne maîtresse, vous avez grand tort; c'est le plus honnête homme du monde : il m'était venu des œufs au ventre, et il me les a cassés.

— Quels œufs sont-ce, vilaine, quels œufs?

— Oh! regardez, Madame, s'il n'est pas vrai; tenez, je hausse ma chemise : voyez-en le devant, qui est tout mouillé par la glaire qui en est sortie, quand il les cassait.

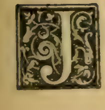
Béroalde de Verville.





V

DE L'UTILITÉ DE LA BARBE



J'ai à vous montrer que la barbe nous est plus que nécessaire, quand ce ne serait que pour discerner les mâles d'avec les femelles.

De fait, quand je vois ces mentons rasés, je ne sais si ce sont femmes déguisées en habits d'hommes ; pour cela, je vous ferai le récit d'un trait qui fut joué par un imberbe à un gentilhomme d'honneur. Bien qu'âgé de quelque soixante dix-sept ans, il trouva moyen de se percher avec une jeune

demoiselle de seize à dix-sept-ans, belle tout ce qui se pouvait. Elle n'eut point passé la quinzaine, qu'elle commença à trouver l'ordinaire de son époux trop maigre. Le mari, connaissant qu'il n'avait de quoi fournir à l'appointement, comme celui qui ayant la neige sur le coppeau ne pouvait être froid aux vallées, pour s'exempter du voyage de Cornouailles, où il se doutait que sa femme le pourrait envoyer, se retire aux champs, ce qui donne grand mécontentement à la jeune demoiselle.

Déjà, son époux lui faisait faire plus de jeûnes qu'on n'en saurait trouver en la tête de la plus grande bigotte de tout l'univers, et, pendant qu'elle était en une telle détresse, une très experte maquigonne des courtauds cupidiques vous lui promit de lui livrer en main un jeune mais roide cavalcadour, lequel aisément pourrait être introduit en la maison, moyennant qu'il se déguisât en demoiselle et qu'elle lui donnât le nom de cousine.

Le jour, heure et autres circonstances arrêtées, notre imberbe ne faillit à visiter sa cou-

sine, qui le reçut avec telle courtoisie que vous pouvez imaginer. Toutes deux vont trouver le bonhomme de mari, qui ne manque de son côté à vouloir faire l'honnête. Les gestes de cette nouvelle forgée demoiselle étaient tels qu'on ne l'eût jamais prise pour un gentilhomme, si ce n'est qu'il avait la voix un peu plus forte et rude que ne l'ont nos sucrées. Pour prévenir les soupçons, la femme lui va dire qu'elle était enrouée.

— Oui, pour ma foi, répondit la demoiselle queuée ; cela me prit aux fiançailles de M. de Penencourt ; on me fit tant tourner que j'eus chaud et froid ; toutefois, à cette heure, je me porte un peu mieux, et quand mieux même j'aurais la mort entre les dents, certes je me guérirais, vu votre bonne disposition.

Le souper s'apprêtait pendant que ces cousines s'entretenaient ainsi devant le mari qui y prenait grand plaisir. Entres autres discours que la femme tint à la demoiselle, elle lui dit en se souriant :

— Hé bien, ma cousine, êtes-vous toujours

peureuse ? j'ai vu que vous l'étiez extrêmement.

— Ma foi ! oui, répondit la nouvelle cousine, et encore plus que jamais, de sorte qu'il faut que ma nourrice couche tous les jours avec moi.

— Non, non, ma cousine, dit le mari, n'ayez point peur ; vous aurez votre cousine qui cette nuit vous tiendra compagnie.

Dites voir qui fut la plus aise des deux cousines ?

Après souper, on s'amuse à deviser quelque peu, puis fut question de s'aller coucher.

La cousine survenue prit congé du bon vieillard, lequel chargea derechef sa femme de coucher avec elle. Il ne fallut pas la faire ajourner pour obéir à ce tant agréable commandement. La nuit passe en caresses, et le matin la jeune femme se relève gaie et distraite, pour donner ordre aux affaires de la maison, suivant la charge que lui en avait donnée son mari, qui dormait la grasse matinée.

Le jeune écuyer, toute la nuit, n'avait fait que battre l'estrade, dont il était si las, que, le matin, il dormit de si grande heure que les neuf heures le prirent dans le lit. Les filles de chambre entrèrent au lieu où était gisante cette belle écuyère qui, parce qu'il faisait chaud, s'était découverte et se montrait naturellement.

— Oh ! oh ! dit une bonne vieille, voilà céans comment les cousines ont de quoi se traiter ! Vous voulez donc fringuer notre maîtresse?

Vous voyez par ceci que la barbe sert de beaucoup pour empêcher les confusions.

Le sieur de Cholières.





VI

MANIÈRE BIEN NOUVELLE

DE CONSTRUIRE LES MURAILLES DE PARIS



ANTAGRUEL, quelque jour, pour se récréer de son étude, se promenait vers les faubourgs Saint-Marceau, voulant voir la Folie Gobelin. Panurge était avec lui, ayant toujours le flacon sous sa robe, et quelque morceau de jambon : car sans cela jamais n'allait-il, disant que c'était son garde-corps, et autre épée ne portait-il.

A leur retour, Panurge considérait les

murailles de la ville de Paris, et, par ironie, dit à Pantagruel :

— Voyez ci ces belles murailles! O que fortes sont et bien en point pour garder les oisons en mue! Par ma barbe! elles sont complètement méchantes pour une telle ville comme celle-ci, car une vache avec un pet en abattrait plus de six brasses.

— O mon ami! dit Pantagruel, sais-tu bien ce que dit Agésilas, quand on lui demanda pourquoi la grande cité de Lacédémone n'était ceinte de murailles? Car, montrant les habitants et citoyens de la ville tant bien experts en discipline militaire, et tant forts et bien armés : « Voici, dit-il, murailles de la cité, » voulant dire par là qu'il n'est muraille que d'os, et que les villes et cités ne sauraient avoir muraille plus sûre et plus forte que la vertu des citoyens et habitants. Ainsi, cette ville est si forte, par la multitude du peuple belliqueux qui est dedans qu'ils ne se soucient de faire autres murailles. D'ailleurs, qui la voudrait emmurailler, comme

Strasbourg, Orléans, ou Ferrare? Il ne serait possible, tant les frais et dépens seraient excessifs.

— Oui. Mais, dit Panurge, il fait bon d'avoir quelque visage de pierre, quand on est envahi de ses ennemis, ne fût-ce que pour demander: Qui est là-bas? Quant aux frais énormes que vous dites être nécessaires si on la voulait murer, si messieurs de la ville me veulent donner quelque bon pot de vin, je leur enseignerai une manière bien nouvelle comment ils les pourront bâtir à bon marché.

— Comment? dit Pantagruel.

— Ne le dites donc point, répondit Panurge, si je vous l'enseigne. Je vois que les callibistris des femmes de ce pays sont à meilleur marché que les pierres; d'iceux faudrait bâtir les murailles, en les arrangeant par bonne symétrie d'architecture, et mettant les plus grands aux premiers rangs; puis, en taluant à dos d'âne, arranger les moyens et finablement les petits. Puis faire un beau petit entrelardement à pointes de diamants,

comme la grosse tour de Bourges, de tant de braquemards enroidis qui habitent par les braquettes claustrales. Quel diable déferait telle muraille? Il n'y a métal qui tant résistât aux coups. Et puis, que les couillevrines s'y vinssent frotter; vous en verriez, par Dieu! incontinent distiller de ce benoît fruit de grosse vérole, menue comme pluie. Sec! au nom des diables! Davantage, la foudre ne tomberait jamais dessus. Car pourquoi? ils sont tous bénits ou sacrés. Je n'y vois qu'un inconvénient.

— Ho, ho, ha, ha, ha, dit Pantagruel. Et lequel?

— C'est que les mouches en sont tant friandes que merveilles, et y feraient leurs ordures, et voilà l'ouvrage gâté et diffamé! Mais voici comment l'on y remédierait. Il faudrait très bien les émoucheter avec belles queues de renards, ou bon gros visages d'ânes de Provence. Et, à ce propos, je vous veux dire, nous en allant pour souper, un bel exemple.

Au temps que les bêtes parlaient (il n'y a pas trois jours), un pauvre lion, par la forêt de Bièvre se promenant et disant ses menus suffrages, passa par-dessous un arbre dans lequel était monté un vilain charbonnier pour abattre du bois. Lequel, voyant le lion, lui jeta sa cognée, et le blessa énormément en une cuisse. Dont le lion, clopinant, tant courut et tracassa par la forêt pour trouver aide, qu'il rencontra un charpentier lequel volontiers regarda sa plaie, la nettoya le mieux qu'il put, et l'emplit de mousse, lui disant qu'il émouchetât bien sa plaie, afin que les mouches n'y fissent ordure. Ainsi, le lion guéri se promenait par la forêt, à quelle heure une vieille sempiterneuse ébuchetait et amassait du bois par ladite forêt ; laquelle, voyant le lion venir, tomba de peur à la renverse en telle façon que le vent lui renversa sa robe, cotte et chemise jusques au-dessus des épaules. Ce que voyant, le lion courut de pitié, voir si elle s'était fait aucun mal, et, considérant son « comment a nom? » dit :

— O pauvre femme, qui t'a ainsi blessée? Et, ce disant, aperçut un renard, lequel il appela, disant :

— Compère renard, Lau cza, cza, et pour cause.

Quand le renard fut venu, il lui dit :

— Compère, mon ami, l'on a blessé cette bonne femme ici entre les jambes bien vilainement, et y a solution de continuité manifeste. Regarde que la plaie est grande, depuis le c.. jusques au nombril; mesure quatre, mais bien cinq empans et demi. C'est un coup de coignée; je me doute que la plaie soit vieille. Pourtant afin que les mouches n'y prennent, émouche-la bien fort, je t'en prie, et dedans et dehors : tu as bonne queue et longue; émouche, mon ami, émouche, je t'en supplie, et cependant je vais quérir de la mousse pour y mettre. Car ainsi nous faut-il secourir et aider l'un l'autre, Dieu le commande. Émouche fort, ainsi, mon ami, émouche bien : car cette plaie veut être émouchée souvent, autrement la personne ne peut être à son aise. Or

émouche bien, mon petit compère, émouche; Dieu t'a bien pourvu de queue, tu l'as grande et grosse à l'avenant, émouche fort et ne t'ennuie point. Un bon émoucheteur qui, en émouchetant continuellement, émouche de son mouchet, par mouches jamais émouché ne sera. Émouche, couillaud, émouche, mon petit bedeau, je n'arrêterai guère.

Puis, va chercher force mousse, et quand il fut quelque peu loin, il s'écria parlant au renard :

— Émouche bien toujours, compère, émouche, et ne te fâche jamais de bien émoucher ; par Dieu, mon petit compère, je te ferai être à gages émoucheteur de la reine Marie ou bien de Don Pietro de Castille. Émouche seulement, émouche, et rien de plus.

Le pauvre renard émouchait fort bien, et deçà et delà, et dedans et dehors ; mais la fausse vieille vessait et vessait puant comme cent diables. Le pauvre renard était bien mal à son aise, car il ne savait de quel côté se virer pour évader le parfum des vesses de la

vieille; et, ainsi qu'il se tournait, il vit qu'au derrière était encore un autre pertuis, non si grand que celui qu'il émouchait, d'où lui venait ce vent tant puant et infect. Le lion finablement retourne, portant de mousse plus que n'en tiendraient dix et huit balles, et commença en mettre dedans la plaie, avec un bâton qu'il apporta, et il avait déjà bien mis seize balles et demi, et s'ébahissait : « Que diable! cette plaie est profonde : il y entrerait de mousse plus de deux charretées; eh bien!... puisque Dieu le veut! » Et toujours fourrait dedans; mais le renard l'avisa :

— O compère lion, mon ami, je te prie, en mets ici toute la mousse, gardes-en quelque peu, car il y a encore ici dessous un autre petit pertuis, qui pue comme cinq cents diables : j'en suis empoisonné de l'odeur, tant il est punais!

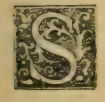
Ainsi, il faudrait, pour garder ces murailles des mouches, mettre émoucheteurs à gages.

RABELAIS.



VII

LE VEAU



UR les frontières du pays de Hollande, un fol naguère s'avisa de faire le pis qu'il pourrait, c'est à savoir se marier ; et, dès qu'il fut affublé du doux manteau de mariage, bien qu'alors on fût en hiver, il fut si fort échauffé qu'on ne le savait tenir. Les nuits, qui par cette saison duraient neuf et dix heures, n'étaient point assez suffisantes ni d'assez longue durée pour éteindre le très ardent désir qu'il avait de faire lignée ; et de fait, quelque part qu'il rencontrât sa femme,

il l'abattait, fût en sa chambre, fût en l'étable ; en quelque lieu que ce fût, toujours avait un assaut. Et ne dura pas cette matière un mois ou deux seulement, mais si très longuement que ne pas le voudrais écrire, pour l'inconvénient qui en pourrait sourdre si la folie de ce grand ouvrier venait à la connaissance de plusieurs femmes. Que vous en dirai-je de plus ! Il en fit tant que la mémoire n'en sera jamais éteinte audit pays. Et, à la vérité, la femme qui naguère au bailli d'Amiens se complaignit de son mari pour le très grand travail qu'il lui donnait de semblable cas, n'avait pas tant matière à se plaindre que celle-ci. Quoi qu'il en fût, bien qu'aucunes fois elle se fût très bien passée de cette plaisante peine, pour obéir comme elle devait à son mari, jamais elle ne fut rebelle à l'éperon. Il advint un jour après dîner qu'il faisait très beau temps, et que le soleil envoyait ses rayons par la terre peinte et brodée de belles fleurs : il leur prit volonté d'aller jouer au bois eux deux seulement, et ils se mirent en

chemin. Or, il ne vous faut pas cacher ce qui sert à l'histoire. A la fois que nos bonnes gens eurent cette dévotion, un laboureur avait perdu son veau qu'il avait mis paître dans un pré touchant audit bois; lequel il vint voir et ne le trouva pas, dont il ne fut pas moyennement courroucé, et il se mit à la quête, tant par le bois comme aux prés, terres et places voisines des environs; mais il n'en sut trouver nouvelles. Il s'avisa qu'à l'aventure il s'était bouté dedans quelques buissons pour paître, ou dedans aucun fossé herbu, dont il pourrait bien saillir quand il aurait le ventre plein. Et, afin qu'il puisse mieux voir et à son aise, sans aller courir, çà et là, il choisit le plus haut arbre et le mieux garni du bois, et monte dessus. Et quand il se trouve au plus haut de cet arbre, qui toute la terre d'environ découvrait, il lui est bien avis que son veau est à moitié trouvé. Tandis que ce bon laboureur jetait ses yeux de tous côtés après son veau, voici notre homme et sa femme qui se boutent au bois, chantant, jouant, et devisant

et faisant fête, comme font les cœurs gais quand ils se trouvent aux plaisants lieux. Et ce n'est pas merveille si le vouloir lui crût et le désir lui naquit d'accoler sa femme en ce lieu si plaisant et propice. Pour exécuter ce vouloir à sa plaisance et à son beau loisir, tant regarde à droite et à gauche qu'il aperçoit le très bel arbre dessus lequel était le laboureur, dont il ne savait rien; et sous cet arbre il disposa et conclut ses gracieuses armes accomplir. Et quand il fut au lieu, il ne demeura guère après la semonce de son désir, tenant le lieu de maréchal, qu'il ne mit main à la besogne, et vous assaille sa femme, et la porte par terre, et comme alors il était bien disposé, et sa femme aussi d'autre part, il la veut voir devant et derrière, et de fait prend sa robe et la lui ôte, et en cotte simple la met. Ensuite, la haussa bien haut malgré elle, et non content de cela, pour la bien voir à son aise et sa beauté regarder, la tourne, et sur son gros derrière par trois, par quatre fois, il fait descendre sa rude main; il la re-

vire, et comme il avait regardé son derrière, il veut faire la méme chose pour le devant, ce que la bonne simple femme ne veut pour rien consentir; même avec la grande résistance qu'elle fait, Dieu sait que sa langue n'était pas oiseuse ! Elle l'appelle malgracieux, fol et enragé, autre fois deshonnête, et tant lui dit que c'est merveille; mais rien n'y vaut, il est trop plus fort qu'elle, et a conclu de faire inventaire de tout ce qu'elle a; force est qu'elle obéisse, mieux aimant, comme sage, le bon plaisir de son mari que, par refus, son déplaisir. Toute défense du côté d'elle mise en arrière, ce vaillant homme va passer le temps à regarder ce devant, et, si sans honneur on peut le dire, il ne fut pas content si ses mains ne découvraient à ses yeux les secrets dont il se devait bien passer de s'enquérir. Et comme il était en cette profonde étude, il disait maintenant : « Je vois ceci, je vois cela, encore ceci, encore cela. » Il voyait tout le monde et beaucoup plus. Et, après une longue pause, tenant cette gracieuse contemplation, dit de

rechef : « Sainte Marie, que je vois de choses ! »

— Hélas ! dit lors le laboureur sur l'arbre juché, et ne voyez-vous pas mon veau, beau sire ? il me semble que j'en vois la queue.

L'autre, bien qu'il fût ébahi, subitement fit sa réponse et dit :

— Cette queue n'est pas de ce veau.

Et ensuite, il part, et s'en va, et sa femme le suit. Et à qui demanderait qui poussait le laboureur à faire cette question, le secrétaire de cette histoire répond que la barbe du devant de ladite femme était assez et beaucoup longue, comme il est de coutume à celles de Hollande ; aussi, croyait-il bien que ce fut la queue de son veau : attendu aussi que le mari d'elle disait qu'il voyait tant de choses, qu'il pensait en lui-même que son veau ne pouvait guère être éloigné.

Monseigneur de La Roche.

Cent nouvelles nouvelles.



VIII

LE TROU DU DIABLE



ANS la ville de Caspe, en Barbarie, vivait autrefois un homme riche, qui avait, entre autres enfants, une fille pleine de grâces et douce comme un agneau. Elle se nommait Alibech et faisait les délices de sa famille. Comme elle n'était pas chrétienne et qu'elle entendait continuellement faire l'éloge de notre religion, elle résolut de l'embrasser et se fit secrètement baptiser. Cela fait, elle demande à celui qui l'avait baptisée quelle était

la meilleure façon de servir Dieu et de faire son salut. Cet honnête homme lui répond que ceux qui voulaient aller au ciel plus sûrement renonçaient aux vanités et aux grandeurs de ce monde, et vivaient dans la retraite et la solitude, comme les chrétiens qui s'étaient retirés dans les déserts de la Thébaïde. La fillette, qui avait tout au plus quatorze ans, forme aussitôt le projet d'aller en Thébaïde. Elle sort un beau matin de la maison de son père et se met en chemin toute seule pour se rendre aux déserts. Elle va comme le vent, ne s'arrête que pour prendre de nouvelles forces et arrive en peu de jours dans ces lieux solitaires, habités par la dévotion et la pénitence. Ayant aperçu de loin une petite maisonnette, elle dirige aussitôt ses pas vers ce lieu : c'était la demeure d'un saint solitaire, qui, tout émerveillé de la voir, lui demande ce qu'elle cherche. Elle lui répond que, conduite par une inspiration divine, elle était venue dans ces déserts pour y chercher quelqu'un qui lui apprît à servir Dieu et à mériter

le ciel. Le saint solitaire admira et loua beaucoup son zèle; mais la trouvant jeune, tout à fait gentille, et craignant que le diable ne le tentât s'il se chargeait de son instruction, il ne crut pas devoir la retenir. « Ma fille, lui dit-il, il y a un saint homme non loin d'ici, beaucoup mieux en état que moi de t'instruire. Je t'indiquerai sa demeure pour que tu puisses aller le joindre; mais il faut auparavant que tu prennes quelque nourriture. » Et il lui donna à manger des racines, des dattes, des pommes sauvages, et lui fit boire de l'eau fraîche. Il lui enseigna ensuite la demeure du saint solitaire et l'accompagna jusqu'à moitié chemin.

Cet autre ermite, qui était effectivement un homme instruit et un pieux personnage, lui fit, en la voyant, la même question que lui avait faite son confrère; et comme père Rustique (c'était son nom) ne se défiait aucunement de sa vertu, quoiqu'il fût encore dans la vigueur de l'âge, il ne jugea pas à propos de l'envoyer plus loin. « Si elle me cause des

tentations, dit-il en lui-même, j'y résisterai, et mon mérite sera plus grand devant Dieu. » Il la retint donc, se mit à la catéchiser et la fortifia par des discours édifiants dans ses bons sentiments. Il lui fit ensuite un petit lit de branches de palmier et lui dit que ce serait là qu'elle coucherait.

Le temps où la vertu de ce solitaire devait faire naufrage approchait. Pendant la collation, placé vis-à-vis de cette jeune fille, il ne put s'empêcher d'admirer la fraîcheur de son teint, la vivacité de ses yeux, la douceur de sa physionomie, et je ne sais quoi d'angélique répandu dans toute sa personne. Il baissa les yeux, comme s'il se méfiait de lui-même; mais un penchant plus fort les ramène sur Alibech. Les aiguillons de la chair commencent à se faire sentir; il veut les repousser par des signes de croix et par des oraisons qu'il récite tout bas, mais inutilement : ils ne font que lui livrer de plus rudes combats et amènent les désirs qui achèvent de le subjuguer. Ne pouvant se dissimuler à lui-même sa dé-

faite, il ne songe plus qu'à la manière dont il doit s'y prendre pour conduire la petite fille à ses fins, sans blesser ses préjugés ni lui faire perdre la bonne idée qu'elle a de sa religion et de sa vertu. Dans cette vue, il lui fait plusieurs questions, et voit par ses réponses qu'elle est tout à fait neuve. Convaincu de sa simplicité, il forme alors le projet de couvrir ses désirs charnels du manteau de la dévotion, et d'ériger en acte de ferveur et de piété l'œuvre par laquelle il espère de les satisfaire.

Il commence par lui dire que le diable est le plus grand ennemi du salut des hommes, et que l'œuvre la plus méritoire que des chrétiens puissent faire est de le mettre et remettre en enfer, lieu pour lequel il est destiné.

« Et comment cela se fait-il? dit la jeune néophyte. — Tu le sauras tout à l'heure, ma chère fille, reprit le père Rustique; fais seulement tout ce que tu me verras faire. » L'ermite se déshabilla aussitôt, et le petit ange d'en faire autant.

Quand ils sont tout nus l'un et l'autre,

Rustique se met à genoux et fait placer la pauvre petite innocente vis-à-vis de lui dans la même situation. Là, les mains jointes, il promène ses regards sur ce corps d'albâtre qu'on eût dit qu'il adorait, et il a toutes les peines du monde à retenir les mouvements de son impatiente ardeur. Alibech, de son côté, le regarde tout étonnée de cette manière de servir Dieu, et apercevant au bas de son ventre une grosse chose qui remuait : « Qu'est-ce que je vois, lui dit-elle, qui avance et qui remue si fort, et que je n'ai pas, moi? — Ce que tu aperçois, là, ma chère fille, c'est le diable dont je t'ai parlé. Vois comme il me tourmente, comme il s'agite. J'ai toutes les peines du monde à supporter le mal qu'il me fait. — Loué soit Dieu, reprit-elle, de ce que je n'ai pas un pareil diable, puisqu'il vous tourmente ainsi ! — Mais, en revanche, tu as autre chose que je n'ai point. — Et quoi, s'il vous plaît? — Tu as l'enfer ; et je pense que Dieu t'a envoyée ici exprès pour le salut de mon âme, parce que, si le diable continue de

me tourmenter et que tu veuilles souffrir que je le mette dans l'enfer, tu me soulageras et feras l'œuvre la plus méritoire possible pour gagner le ciel. — Puisque cela est ainsi, mon bon père, vous êtes le maître de faire tout ce qu'il vous plaira. J'aime tant le seigneur que je ne demande pas mieux que de vous laisser mettre le diable dans l'enfer. — Eh bien! je vais l'y mettre pour qu'il me laisse en paix; sois assurée, ma chère fille, que Dieu te tiendra compte de ta complaisance et qu'il te bénira.»

Il la conduit ensuite sur l'un des deux lits et lui enseigne l'attitude qu'elle devait prendre pour laisser emprisonner ce maudit diable. La jeune Alibech, qui n'avait jamais mis aucun diable en enfer, éprouva une grande douleur aux approches de celui-là. C'est ce qui lui fit dire : « Certes, il faut que ce diable soit bien méchant ! « Mais notre ermite s'inquiétant peu sans doute de faire souffrir cette charmante enfant, remit par six fois différentes le diable en prison avant de descendre du lit, après quoi il la laissa reposer et se reposa lui-même.

Le solitaire était trop zélé pour se lasser sitôt de faire la guerre au diable. Il la recommença pas plus tard que le lendemain. La fille, toujours obéissante, ne tarda pas à éprouver du plaisir. « Je vois à présent, dit-elle à Rustique, que ces honnêtes gens de Caspe avaient bien raison de dire que rien n'est plus doux que de servir Dieu dévotement, car je ne me souviens pas d'avoir eu de ma vie un plaisir pareil à celui que j'éprouve aujourd'hui à mettre et à remettre le diable dans le trou, d'où je conclus que ceux qui ne s'occupent pas du service de Dieu sont de grands imbéciles. » Enfin ce jeu lui plut si fort, que, lorsque le père passait trop de temps sans le répéter, elle l'en faisait ressouvenir. « Est-ce que votre zèle se ralentit? » lui disait-elle. Songez que je suis venue ici pour servir Dieu et non pour demeurer oisive. Allons remettre le diable en enfer. » Et ils y allaient. La bonne fille se plaignait quelquefois de ce qu'il en sortait trop tôt; elle était si zélée, qu'elle eût voulu l'y retenir les jours entiers.

Mais, si sa ferveur augmentait, celle de Rustique diminuait chaque jour. Elle en était fort chagrine, et en bonne chrétienne elle cherchait à le ranimer par les caresses et les invitations ; il lui arrivait même quelquefois de trousser l'ermite pour voir si le diable restait tranquille ; et, quand elle le trouvait humble et silencieux, elle lui faisait de petites agaceries pour le réveiller et l'exciter au combat. Rustique la laissait faire ; mais, voyant qu'elle y revenait trop souvent, il lui dit alors qu'il ne fallait châtier le diable que lorsqu'il levait orgueilleusement la tête. « Laissons-le tranquille ; nous l'avons si fort puni qu'il n'a plus de forces. Attendons qu'elles lui reviennent pour mater son orgueil. » Ce discours ne plut aucunement à la jeune Alibech ; mais il fallait bien obéir. Lassée néanmoins de voir que l'ermite ne la requérait plus de mettre le diable en prison, elle ne put s'empêcher de lui dire un jour : « Si votre diable se trouve assez châtié et ne vous tourmente plus, mon père, il n'en est pas de même de mon enfer. J'y sens

des démangeaisons terribles, et vous me feriez grand plaisir si vous vouliez adoucir cette rage, comme j'ai calmé celle de votre diable. » Le pauvre ermite, qui ne vivait que de fruits et de racines, et ne buvait que de l'eau, choses peu propres à rétablir une vigueur éteinte, ne se sentant pas en état de contenter l'appétit de la jeune Caspienne, lui répondit qu'un seul diable ne pouvait suffire pour éteindre le feu de l'enfer, mais qu'il ferait pourtant de son mieux pour la soulager. Il remettait donc de temps en temps le diable en enfer; mais les lacunes étaient si longues et le séjour qu'il y faisait si court, qu'au lieu d'apaiser les démangeaisons, il les irritait davantage. Son peu de zèle affligeait singulièrement la jeune fille; elle tremblait pour le salut du solitaire et pour le sien propre, croyant que Dieu ne pouvait voir leur inaction qu'avec des yeux irrités.

Pendant qu'ils s'affligeaient tous deux, l'un de son impuissance, l'autre de son trop grand désir, il arriva que le feu prit à la maison du

père d'Alibech, qui y périt avec sa femme et tous ses enfants. Alibech, seul reste de cette famille malheureuse, se trouva, par cet accident, l'unique héritière du bien immense dont son père jouissait. Un jeune Caspien, nommé Méherbal, qui avait diverti tout le sien en dépenses folles et qui épiait l'occasion de sa fortune, se ressouvint alors de la jeune Alibech, qui, depuis six mois, avait disparu de chez ses parents, et se mit à la chercher dans l'espérance de l'épouser. Il parvint, à force de démarche, à découvrir la route qu'elle avait tenue lors de sa fuite, et il fit si bien qu'il la trouva. Il eut beaucoup de peine à la ramener à Caspe ; mais enfin il y réussit et l'épousa en arrivant. Quoique l'ermite n'en pût plus d'épuisement, il la vit néanmoins partir avec regret, parce qu'il se flattait de rétablir ses forces et de finir ses jours avec elle.

Les dames que Meherbal avait invitées à la noce ne manquèrent pas de questionner Alibech sur le genre de vie qu'elle avait menée dans la Thébaïde. Elle leur répondit, avec la

franchise et la naïveté qui formaient son caractère, qu'elle y avait passé tout le temps à servir Dieu, et que Méherbal avait grand tort de l'en avoir retirée. « Mais que faisiez-vous pour le servir? — Je le servais en mettant et en remettant le plus souvent que je pouvais le diable en enfer. » Cette réponse avait besoin d'explication et, les dames la lui ayant demandée, elle leur fit voir par ses gestes et par ses paroles comment cela se faisait, ce qui fit beaucoup rire toute l'assemblée. « Si ce n'est que cela, répliquèrent-elles, ne regrettez pas la Thébaïde : on en fait autant ici. Soyez assurée que Méherbal servira Dieu avec vous tout aussi bien que le plus zélé des Pères du désert. »

BOCCACE.





IX

IL EUT TORT



Eh bien ! qu'est-ce qui ne l'a pas ? On n'est dans le monde environné que de torts ; ils sont nécessaires, et sont les fondements de la société ; ils rendent l'esprit liant, ils abaissent l'amour-propre. Quelqu'un qui aurait toujours raison serait insupportable : on doit pardonner tous les torts, excepté celui d'être ennuyeux ; celui-là est irréparable. Lorsque l'on ennuie les autres, il faut rester chez soi tout seul : mais ceci est étranger à mon sujet.

Passons à l'histoire de Mondor ; c'était un jeune homme malheureusement né ; il avait l'esprit juste, le cœur tendre et l'âme douce ; voilà trois grands torts qui en produiront bien d'autres. En entrant dans le monde, il s'appliqua principalement à tâcher d'avoir raison. On va voir comme cela lui réussit. Il fit connaissance avec un homme de la Cour : la femme lui trouva l'esprit juste, parce qu'il avait une jolie figure ; le mari lui trouva l'esprit faux, parce qu'il n'était jamais de son avis.

La femme fit beaucoup d'avances à la justesse de son esprit : mais, comme il n'en était point amoureux, il ne s'en aperçut pas. Le mari le pria d'examiner un traité sur la guerre, qu'il avait composé, à ce qu'il prétendait. Mondor, après l'avoir lu, lui dit tout naturellement, qu'en examinant son ouvrage, il avait jugé qu'il ferait un fort bon négociateur pour un traité de paix.

Dans cette circonstance, un régiment vint à vaquer. Un petit marquis avorté trouva

l'auteur de cour un génie transcendant, et traita la femme comme si elle eût été jolie. Il eut le régiment ; le marquis fut colonel. Mondor ne fut qu'un homme vrai ; il eut tort.

Cette aventure le rebuta ; il perdit toutes vues de fortune, vint à Paris vivre en particulier, et forma le projet de s'y faire des amis. Ah ! bon Dieu, comme il eut tort ! Il crut en trouver un dans la personne du jeune Alcipe. Alcipe était aimable, avait le maintien décent, et les propos d'un homme essentiel.

Un jour, il aborda Mondor avec un air affligé. Aussitôt Mondor s'affligea (car il n'y a point de plus sots gens que les gens d'esprit qui ont le cœur bon). Alcipe lui dit qu'il avait perdu cent louis sur sa parole ; Mondor les lui prêta sans vouloir de billet ; il crut par là s'être acquis un ami ; il eut tort, il ne le revit plus.

Il donna dans les gens de lettres ; ils le jugèrent capable d'examiner leurs pièces : ils obtinrent audience de lui plus aisément que

du public. Il y en eut un en qui Mondor crut reconnaître du talent ; il lui sembla digne de la plus grande sévérité : il lut son ouvrage avec attention ; c'était une comédie. Il retrancha les détails superflus, exigea plus de fonds, demanda à l'auteur de mieux enchaîner ses scènes, de les faire naître l'une de l'autre, de mettre toujours les acteurs en situation, de prendre bien plus grande garde à la justice du dialogue qu'au faux brillant de l'esprit, de soutenir ses caractères, de les nuancer finement sans trop les contraster. Il lui fit remarquer que les paquets de vers jettent presque toujours du froid sur l'action. Voilà les conseils qu'il donna à l'auteur ; il corrigea la pièce en conséquence. Il éprouva que Mondor l'avait mal conseillé ; les comédiens ne trouvèrent pas qu'elle fût jouable.

Cela le dégoûta de donner des avis. Le même auteur, qui aurait dû se dégoûter de faire des pièces, en composa une autre, qui n'était qu'un amas de scènes informes et décousues. Mondor n'osa pas lui conseiller de

ne la point donner ; il eut tort. La pièce fut sifflée ; cela le jeta dans la perplexité ; s'il donnait des conseils, il avait tort ; s'il n'en donnait pas, il avait tort encore.

Il renonça au commerce des beaux esprits et se lia avec les savants ; il les trouva presque aussi tristes que des gens qui veulent être plaisants. Ils ne voulaient parler que lorsqu'ils avaient quelque chose à dire ; ils se taisaient souvent ; Mondor s'impatienta, et ne parut qu'un étourdi. Il fit connaissance avec des femmes à prétention ; autre méprise : il se crut dans un climat plus voisin du soleil ; c'était le pays des éclairs, où presque toujours les fruits sont brûlés avant que d'être mûrs. Il remarqua que la plupart de ces femmes n'avaient qu'une idée qu'elles subdivisaient en petites pensées abstraites et luisantes ; il s'aperçut que tout leur art n'était que de hacher l'esprit ; il connut le tort qu'il avait eu de rechercher leur société : il voulut y raisonner, il parut gauche ; il voulut y briller, il parut lourd ; en un mot, il déplut, quoi-

qu'il sût fort bien les auteurs latins, et sentit qu'on ne pouvait pas dire à un jeune homme : Voulez-vous réussir auprès des femmes ? lisez Cicéron.

Mondor était l'homme du monde le plus raisonnable, et ne savait quel parti prendre pour avoir raison. Il éprouva que dans le monde les torts viennent bien moins de prendre un mauvais parti que d'en prendre un bon maladroitement.

Il avait voulu être courtisan, il s'était cassé le cou. Il avait cherché à se faire des amis, il en avait été la dupe. Il avait vu de beaux esprits, il s'en était lassé ; des savants, il s'en était ennuyé ; des femmes, il avait été ennuyeux. Il entendit vanter le bonheur de deux personnes qui s'aiment véritablement ; il crut que le parti le plus sensé était d'être amoureux : il en forma le projet ; c'était précisément le moyen de ne pas le devenir. Il examinait toutes les femmes ; il mettait dans la balance les agréments et les talents de chacune, afin de se déterminer pour celle qui aurait une

perfection de plus. Il croyait que l'amour est un Dieu avec lequel on peut marchander.

Il eut beau faire cette revue, il eut beau s'efforçer d'être amoureux, cela fut inutile : mais un jour, sans y penser, il le devint de la personne la plus laide et la plus capricieuse ; il se remercia de son choix ; il vit cependant bien qu'elle n'était pas belle ; il s'en applaudissait ; il se flattait de n'avoir point de rivaux : il avait tort. Il ignorait que les femmes les plus laides sont les plus coquettes. Il n'y a point de minauderie, point de regard, point de petit discours qui n'ait son intention ; elles se ponnent autant de soin pour faire valoir leur figure qu'on en prend ordinairement pour faire rapporter une mauvaise terre. Cela leur réussit ; les avances qu'elles font flattent l'orgueil, et la vanité d'un homme efface presque toujours la laideur d'une femme.

Mondor en fit la triste expérience, il se trouva environné de concurrents ; il en fut inquiet : il eut tort ; cela le conduisit à un plus grand tort, ce fut de se marier. Il traita sa

femme avec tous les égards possibles ; il eut tort. Elle prit sa douceur pour faiblesse de caractère, et le maîtrisa ardemment. Il voulut se brouiller ; il eut tort, cela lui ménagea le tort de se raccommoder. Dans les raccommodements, il eut deux enfants, c'est-à-dire deux torts. Il devint veuf, il eut raison ; mais il en fit un tort : il fut si affligé qu'il se retira dans ses terres.

Il trouva dans le pays un homme riche, mais qui vivait avec hauteur ; il ne voyait aucun de ses voisins ; il jugea qu'il avait tort : il eut autant d'affabilité que l'autre en avait peu ; il eut grand tort. Sa maison devint le réceptacle de gentillâtres, qui l'accablèrent sans relâche. Il envia le sort de son voisin ; il s'aperçut trop tard que le malheur d'être obsédé est bien plus fâcheux que le tort d'être craint. On lui fit un procès pour des droits de terre ; il aima mieux céder une partie de ce qu'on lui demandait injustement que de plaider ; il se comporta en honnête homme, donna à dîner à la partie adverse, et fit un accommo-

dement désavantageux ; il eut tort ; un si bon procédé se répandit dans la province ; tous ses petits voisins voulurent profiter de sa facilité, et réclamèrent sans aucun titre quelque droit chimérique ; il y eut vingt procès pour en avoir voulu éviter un : cela le révolta, il vendit sa terre ; il eut tort. Il ne sut que faire de ses fonds ; on lui conseilla de les placer sur le concert d'une grande ville voisine, qui était très accrédité. Le directeur était un joli homme qui s'était fait avocat pour apprendre à se connaître en musique. Mondor lui confia son argent ; il eut tort. Le concert fit banqueroute au bout d'un an, malgré la gentillesse de M. l'avocat. Cet événement ruina Mondor. Il sentit le néant des choses d'ici-bas ; il voulut devenir néant lui-même ; il se fit moine et mourut d'ennui ; voilà son dernier tort. (1).

L'Abbé de Voisenon.

(1) Ce petit conte de l'Abbé de Voisenon quoique n'étant pas absolument dans le ton ordinaire de nos

« Joyeuses histoires » nous a paru devoir y figurer à cause de sa forme littéraire et aussi pour donner plus de variété à notre recueil. Ainsi que nous l'avons dit en tête de notre premier volume, notre intention n'est pas de nous attacher exclusivement aux récits de *haut goût* ; tout en faisant une part très large aux amateurs de gauloiseries, nous ferons aussi celle des délicats et des lettrés en leur servant de temps à autre les jolis et spirituels badinages de Crébillon fils, Boufflers et autres conteurs du XVIIIe siècle. De cette façon, chacun y trouvera son compte.

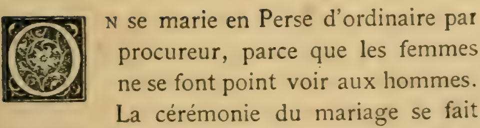




X

MŒURS PERSANES

AU XVIIe SIÈCLE



On se marie en Perse d'ordinaire par procureur, parce que les femmes ne se font point voir aux hommes. La cérémonie du mariage se fait de cette manière. Les parents des parties s'assemblent au logis de l'accordé. On y fait venir un homme d'église pour dresser le contrat. L'accordée, accompagnée de plusieurs, se rend en un cabinet proche du lieu de l'assemblée, où la porte est à demi ouverte,

mais la portière en demeure abattue en sorte qu'on ne voit personne. Alors, les procureurs des parties se lèvent, et celui de l'accordée, se rangeant contre la porte du cabinet, et y étendant la main, dit tout haut. *Moi N. procureur autorisé de vous N. je vous marie à N. ici présent. Vous serez sa femme perpétuelle à tant de douaire préfix duquel vous êtes convenus.* L'autre procureur répond ainsi : *Moi N., procureur autorisé de N., je prends en son nom à emme perpétuelle N. qui lui a été baillée pour telle par N. son procureur ici présent, à condition de tant de douaire préfix duquel on est convenu.* Ensuite le ministre, ou quiconque est là pour dresser le contrat, se lève, et, approchant la tête de la portière du cabinet, dit à l'accordée : *Ratifiez-vous la promesse que N., votre procureur, vient de faire en votre nom?* elle répond : *Oui.*

Ensuite on dresse le contrat, qui est donné au procureur de l'accordée. Le contrat se garde par la femme pour la sûreté de son douaire. Il n'y a d'autre différence en la céré-

monie des mariages à temps, qu'on contracte avec les femmes à louage, sinon que les procureurs des parties font les promesses en autres termes.

Les petites gens font moins de façons, et ne prennent point de procureur. La femme entre voilée avec ses parentes, qui le sont aussi, au lieu où sont les hommes. Ce sont les femmes qui traitent les mariages. Dès que les articles en sont accordés, l'époux assigne le douaire sur le plus liquide de son bien, et ensuite envoie l'anneau de mariage et les présents à son accordée. Ils consistent en habits, en bijoux, et en argent comptant. L'accordée lui renvoie des galanteries, comme des mouchoirs brodés, des toilettes, et des calottes faites à l'aiguille, et d'autres nippes semblables que souvent elle a faites elle-même.

La noce se fait chez l'accordé, et dure dix jours, le dixième on lui envoie en plein jour ce qu'on appelle le trousseau de l'accordée; il consiste en ses hardes et bijoux, en quan-

tité de meubles, en esclaves, et en eunuques, selon la qualité. Des chameaux les portent, ou d'autres bêtes de charge, au son de plusieurs instruments. Ses esclaves et eunuques sont montés dessus ou vont à cheval ; et il arrive souvent qu'on emprunte des meubles et du train, et qu'on envoie des coffres qui sont vides ; tout cela, par faste, pour donner dans la vue et pour éblouir les gens.

La nuit, on conduit la mariée, si c'est une fille de qualité, elle est menée en *cagianai*. C'est une manière de berceau, un chameau en porte deux. Si elle est de médiocre condition, on la mène à cheval ou à pied ; des joueurs d'instruments commencent la marche ; un nombre de domestiques suivent chacun un cierge à la main, les femmes viennent ensuite portant aussi un cierge allumé. Elle est voilée du haut jusques en bas, et a de plus sur la tête un autre voile plissé comme une jupe, fait de brocard ou de toile d'or, ou de toile de soie qui la couvre jusqu'à la ceinture. Un lynx ne découvrirait pas sa taille ni sa

façon. Deux femmes la mènent par les bras, si elle est à pied ; et, si elle est à cheval, un eunuque le mène par la bride. Une heure après être arrivée au logis du mari, et quand le festin de la noce est achevé, les matrones la mènent à la chambre nuptiale, la déshabillent à la chemisette et au caleçon près, et la mettent au lit. Peu après, le marié est conduit au même lieu, ou par des eunuques, ou par des vieilles femmes, et il n'y a point de lumière lorsqu'il y entre.

De cette manière, un homme ne voit sa femme que quand il a consommé le mariage, et souvent il ne le consomme que plusieurs jours après que son épouse est chez lui, la belle fuyant et se cachant parmi les femmes, ou ne voulant pas laisser faire le mari. Ces façons arrivent souvent entre les personnes de qualité, parce que, à leur avis, cela sent la débauchée de donner si tôt la dernière faveur. Les filles du sang royal en usent particulièrement de la façon, et il faut des mois pour les réduire, et pour leur mettre en tête que leur

mari est digne de les toucher. On conte que la fille d'Abbas le Grand, qui fut mariée à un de ses généraux d'armée, fut longtemps sans vouloir regarder son mari en face ; le seigneur s'en plaignit au roi, lui disant *que S. M. lui avait donné une tigresse et non pas une femme : qu'il n'en osait approcher, et qu'elle avait deux fois mis le poignard à la main contre lui.* Abbas ne put s'empêcher d'en rire, et demanda au général, *combien il avait d'esclaves blanches dans son sérail?* Le général répondit au roi, *qu'il y en avait environ quarante-cinq. Faites-les coucher l'une après l'autre avec vous*, lui dit le roi, *je suis sûr de cette voie pour réduire votre femme.*

Le général n'y manqua point. La princesse s'emporta fort contre cet étrange procédé, demandant si c'était là la foi conjugale, et, voyant que son mari continuait malgré son courroux, elle alla s'en plaindre à son père, et dit à S. M. : *qu'elle lui venait demander justice de l'audace de son mari, qui forçait toutes ses demoiselles et ses esclaves.* Le roi lui répondit avec un visage irrité, *que c'était par son ordre qu'il en*

usait ainsi, et en même temps la renvoya, lui commandant bien expressément d'inviter elle-même la nuit suivante son mari à venir coucher avec elle. La princesse le fit, et elle en fut fort contente. L'on fait à ce propos une assez plaisante histoire d'une des concubines de Sefi, dernier roi de ce nom. C'était une très belle personne, le roi l'aimait infiniment, cela l'avait rendue fière, et lui faisait prendre la liberté de parler quelquefois trop hardiment au roi. Un jour Sefi, qui était cruel de son naturel, se fâcha si furieusement contre elle, qu'il voulut la faire mourir; mais, la mort ne paraissant pas assez rude à sa colère, voici comme il la punit. Il lui ôta ses femmes, ses eunuques, et ses meubles, fit brûler tous ses habits et piler ses pierreries et ses bijoux en un mortier, dont il faisait jeter devant lui les morceaux en un étang, et, pour comble de disgrâces, il lui fit épouser un vilain nègre qui était un de ses cuisiniers. La dame infortunée fut envoyée chez lui, avec une seule femme de chambre qu'on lui laissa. La femme des

chambre, belle et majestueuse comme sa maîtresse, se mit au-devant d'elle quand le hideux mari en osa approcher, et, tirant un poignard, lui dit : *Chien de nègre, si tu la touches du doigt seulement, je te percerai de mille coups.* Le pauvre cuisinier se retira fort vite, et l'aventure ayant été rapportée au roi, l'action lui plut, il revint à lui, il maria la dame à un colonel, et lui envoya des habits et des meubles selon sa qualité.

Il arrive dans les mariages des petites gens quelque chose de fort contraire : car, si l'homme a été obligé de promettre un douaire qui excède son bien, pour faire consentir les parents de la femme, il ferme la porte du logis, lorsqu'on la lui amène, et dit qu'il n'en veut point à si haut prix. Il se fait alors un débat entre les parents des deux côtés, et ceux de la femme sont obligés de rabattre quelque chose, pour la lui faire prendre, parce que ce serait le dernier déshonneur pour eux, et pour elle de la ramener à la maison.

Il semble que cette façon d'épouser une

femme sans l'avoir vue auparavant, ne devrait produire que des mariages malheureux, mais cela n'est point. Et l'on peut dire en général que les mariages sont plus heureux dans les pays où l'on ne voit point les femmes, qu'en ceux où elles sont vues et fréquentées. La raison en est évidente. Quand on ne voit point la femme d'autrui, on perd moins vite l'amour qu'on porte ou qu'on doit porter à la sienne. On ne peut pas dire pourtant que les Persans se marient sans savoir du tout à qui ; car la mère et les parents en font si souvent et si nettement le portrait, qu'on peut suffisamment juger sur leur rapport si l'original plaira ou si l'on pourra s'en accommoder. De plus, on ne tient pas les filles enfermées, même celles des grands seigneurs, qu'après qu'elles ont passé sept ou huit ans. Elles paraissent dans le logis jusqu'à cet âge. C'est afin qu'elles se fassent à la vue du monde, et afin que le monde les observe ; ainsi il arrive quelquefois qu'on a vu petite la femme qu'on épouse. D'ailleurs la religion mahométane

tient le divorce pour licite, de quelque manière qu'il se fasse et pour quelque sujet que ce soit. Il suffit qu'une des parties soit dégoûtée de l'autre et qu'elles se veuillent démarier : fût-ce d'ailleurs les plus sages et les plus honnêtes gens du monde, ils font divorce.

CHARDIN.





XI

ANECDOTES PLAISANTES

ET

MENUS PROPOS

~~~~~~

LES VÈSSES PARFUMÉES DE LA BELLE IMPÉRIA

E sieur de Lerne, gentilhomme français, était couché avec une courtisane à Rome. Elle, comme les chastes courtisanes le savent pratiquer, avait amassé de petites pellicules légères, comme celle des poules, fines et délicates; et les avait remplies de vent musqué,
~~~~~~

selon l'artifice des parfumeurs. La belle Impéria, ayant quantité de telles ballottes, tenant le gentilhomme entre ses bras, se laissait aimer.

Pendant que ces deux amants temporels pigeonnaient la mignotise d'amour, affilant le bandage, la dame, détournant la main, mit une petite vessie en état, et, d'un petit coup de fesse, la fit éclater, de sorte que la petite ballotte se résolut en la figure auditive d'un pet. Le gentilhomme, l'ayant ouï, voulut retirer son nez du lit, pour lui donner air.

— Ce n'est pas ce que vous pensez, dit-elle; il faut savoir, avant que de craindre.

A cette persuasion, il reçut une odeur agréable, et contraire à celle qu'il présumait. Ainsi, il reçut ce parfum avec délectation. Ce qu'ayant encore reçu d'abondant plusieurs fois, il s'enquit de la dame, si tels vents procédaient d'elle, qui sentait si bon, vu celui qui glissait des parties inférieures des dames françaises, était assez puant et abominable : à quoi elle répondit, avec un frétillement philosophique,

que le naturel du pays et de la nourriture aromatique faisait que les dames italiennes, qui usent des délices odoriférantes, en rendant la quintescence par le c..., ainsi que par le bec d'une cornue.

— Vraiment, répondit-il, nos dames ont bien un autre naturel de pets.

Il advint qu'après quelques musquetades, par circonstance de vent trop enfermé, Impéria fit un pet, non seulement au naturel, mais vrai et substantiel. Le Français. accoutumé par le nez à la chasse des pets, oyant ce corps sensuel, jeta en diligence le nez sous le drap, afin d'appréhender la benoîte odeur, pour laquelle envahir, il eût voulu être tout de nez; mais il fut trompé, il en recueillit avec le nez, plus que vous n'en feriez avec quatorze pelles de bois, telles qu'on mesure le blé à Orléans. Et quoi ? Une odeur plus infecte, venue du plus fin endroit de l'établissement de la m..., que vesse ne fut jamais si puante.

— O dame, dit-il, qu'avez-vous fait ?

Encore, en ouvrant la bouche, il y entra

une halenée humide, qui lui parfuma brenneusement le palais. Elle répondit :

— Seigneur, c'est une galantise, pour vous remettre en goût de votre pays.

Béroalde de Verville.

*
* *

TRIOMPHE D'UNE BELLE ET HONNÊTE DAME.

Une femme mariée, belle et honnête et d'étoffe, s'abandonna à un honnête gentilhomme, plus par jalousie qu'elle portait à une honnête dame que ce gentilhomme aimait et entretenait, que par amour. C'est pourquoi, pendant qu'il en jouissait, la dame lui dit :

— A cette heure, à mon grand contentement, triomphé-je de vous et de l'amour que portez à une telle.

Le gentilhomme lui répondit :

— Une personne abattue, subjuguée et foulée, ne saurait bien triompher.

Elle prend pied à cette réponse, comme

touchant à son honneur, et lui réplique aussitôt :

— Vous avez raison.

Et tout à coup s'avise de désarçonner subitement son homme, et se dérober de dessous lui ; et changeant de forme, prestement et agilement monte sur lui et le met sous elle. Jamais jadis chevalier ou gendarme romain ne fut si prompt et adroit de monter et remonter sur ses chevaux désultoires (1), comme fut, ce coup, cette dame avec son homme, et le manie de même en lui disant :

— A cette heure donc, puis-je bien dire qu'à bon escient je triomphe de vous, puisque je vous tiens abattu sous moi.

BRANTOME

*
* *

RUSE D'UN PRÉDICATEUR

Un prédicateur prêchant le jour de la Ma-

(1) Un cheval désultoire est un cheval de main sur lequel on saute pour prendre terre.

deleine, après avoir parlé des mondanités de cette créature et exagéré sa conversion, dit :

Or çà, Mesdames, il y en a plusieurs d'entre vous qui viennent ici par divertissement, plutôt que par dévotion, et de toutes les femmes qui sont ici devant moi, je ne sais pas seulement s'il y en a une qui voulût imiter la Madeleine en sa pénitence. Que dis-je ? qui la voulût imiter ! mais qui eût le moindre sentiment de ses péchés. Je ne parle pas de vous toutes, Mesdames, mais je sais qu'il y en a une entre vous autres qui est indigne de venir en la compagnie de tant d'honnêtes femmes, comme je ne doute point qu'il n'y en ait beaucoup parmi vous autres ; c'est la plus lubrique et la plus effrontée femme qu'il y ait au monde : il y a longtemps que, tous les ans, elle promet à son confesseur de vivre en femme de bien, et d'oublier sa vie passée, et cependant elle n'en fait rien. Puisque son péché ne lui fait point de honte, il faut que le monde lui en fasse, et que publiquement je déclare son infamie, et que je la nomme tout haut. Oui,

je veux la nommer, Messieurs ! Sachez que c'est... La nommerai-je ?.... Non, j'aurais honte de proférer ce nom-là, tant il est infâme ; mais je veux pourtant que vous la connaissiez. La voilà devant moi, je la vois bien, qui fait la sucrée, mais je m'en vais jeter mes Heures sur sa tête. Remarquez bien où elles donneront.

Là-dessus, il lève le bras, et, faisant semblant de vouloir jeter ses Heures, toutes les femmes qui étaient devant lui baissèrent la tête. Sur quoi le Prédicateur s'écria :

— Ah ! Messieurs, tout de bon, je pensais qu'il n'y en eût qu'une, mais il y en a bien davantage !

Ce qui rendit les femmes honteuses, et donna manière de rire aux hommes.

Le Métel d'Ouville

VENTOSITÉ.

Un homme était si libre de ses actions que, s'il lui venait envie de venter, il ne s'arrêtait devant personne. Advint un jour que, se trouvant proche d'un gentilhomme, lâcha un vent si fort que le gentilhomme, se tournant vers lui, lui dit :

— Il faut dessangler la bête qu'elle ne crève.

— Sachez, Monsieur, repartit le maître canonnier, que, pour avoir autrefois retenu de semblables ventosités, cela a causé ma ruine.

— Et par quel moyen? répartit le gentilhomme.

— J'eus une fois, dit l'autre, pour les vouloir retenir, une telle colique que, pour me guérir, il me fallut vendre une belle maison que j'avais à la ville et une grange aux champs pour me soulager et payer apothicaires et médecins. Dès lors, je fis serment de ne les plus retenir, et j'en lâche autant qu'il en

vient. Mais vous, Monsieur, dites-moi, les retenez-vous quand elles veulent sortir?

— Oui, dit le gentilhomme.

Alors, cet arbalestier lâcha un vent plus fort que tous les autres, en disant :

— Retenez donc celui-là.

Ce qu'ayant dit, de crainte qu'il ne fût fête en la paroisse et que l'on n'y carillonnât, il tourna les talons.

LOUIS GARON.

*
* *

HISTOIRE DE QUARANTE ÉCUS

Une jeune femme trouva, la première nuit de ses noces, tel goût au déduit, qu'elle obligea son mari à y mettre toutes ses forces. Au bout de huit à dix jours, la femme se plaignit qu'il n'était plus comme au commencement; mais il lui dit :

— Comment, ma mie, pensez-vous que les choses pussent toujours durer? Ne voyez-

vous pas que le hoyau de notre jardinier, encore qu'il soit de fer, avec le temps s'use et que de fois à l'autre, il le faut refaire? Je vous laisse à penser si ceci, qui n'est pas de fer, peut résister sans aller à l'ouvrier. Si votre père m'eût baillé l'argent de notre mariage, j'aurais eu de quoi faire la réparation.

La femme, qui était simple, le crut, et demanda s'il fallait beaucoup d'argent pour cela.

— Oui vraiment, ma mie, car on ne trouve pas quantité d'ouvriers experts en cela, et les habiles se font bien payer.

— J'ai, dit la femme, environ quarante écus en or, qu'il y a longtemps que je garde et que j'avais durant que j'étais fille. J'aime mieux, si cela suffit, vous les donner pour cela.

Le mari, qui ne demandait pas mieux que d'aller se promener quelques jours pour reprendre haleine, dit qu'il croyait que cela était plus que suffisant. Il prend cet argent et va se promener douze ou quinze jours à la cam-

pagne, faisant grande chère aux dépens de sa femme.

Quand il fut bien refait, il revint : sa femme connut bien qu'il était en meilleur état, et lui demanda combien il en avait coûté.

— Comment! dit-il, combien il a coûté? L'ouvrier ayant vu cela dont je m'étais servi en l'état où il était, m'a dit qu'il était tellement usé qu'on n'en pourrait jamais rien faire qui vaille, de sorte qu'il m'en a fallu acheter un tout neuf, qui me coûte bien de l'argent. Je lui ai baillé quarante écus et il m'a fait crédit du reste.

— Et qu'avez-vous fait du vieux? dit la femme.

— Qu'en eussé-je fait? Je l'ai laissé là.

— Vraiment, mon ami, lui dit-elle, puisque cela est si cher, vous devriez l'avoir rapporté ; il eût encore bien servi.

UN CONTEUR ANONYME DU XVIIe SIÈCLE.

LES ÉCOLIERS DE BOURGES

Monsieur Cujas avait une fille assez jolie, fort coquette, et qui ne haïssait pas les hommes. Dieu sait si les écoliers quittaient volontiers les leçons du père pour aller cajoler la fille! Ils appelaient cela *commenter les œuvres de Cujas.*

Gilles Ménage.

* * *

COMMENT LE GRAND CHIEN CHASSA LE PETIT

Une dame d'Orléans, gentille et honnête, encore qu'elle fût médisante, femme d'un marchand de draps, après avoir été assez longuement poursuivie d'un écolier, beau jeune homme et qui dansait de bonne grâce, car il y avait de ce temps là danseurs d'Orléans, flûteurs de Poitiers, braves d'Avignon, étudiants de Toulouse. Cet écolier était nommé

Clairet, auquel la femme se laissa gagner, comme pitoyable et humaine qu'elle était, et le mit en possession du bien amoureux, duquel il jouissait assez paisiblement, au moyen des avertissements, propos et messages qu'ils s'entre-faisaient. Ils avaient de petites intelligences ensemble qui étaient jolies, desquelles ils usaient par ordre, des unes et puis des autres; entre lesquelles l'une était que Clairet venait sur les dix heures, de nuit, à la porte d'elle, et jappait comme un petit chien. A quoi la chambrière était faite, qui lui ouvrait incontinent la porte sans chandelle et sans lanterne, et se faisait tout le mystère sans parler.

Il y avait un autre écolier, logé tout auprès de la jeune dame, qui en était fort amoureux, et eût bien voulu être en part avec Clairet; mais il n'en pouvait venir à bout, ou fût qu'il n'était pas au gré d'elle, ou fût qu'il ne savait pas s'y gouverner, ou, qui est mieux à croire, que les dames, qui sont un peu fines, ne se donnent pas volontiers à leurs voisins, de peur d'être trop tôt découvertes. Toutefois

étant bien averti que Clairet avait entrée, et l'ayant vu aller et venir ses tours, et entre autres l'ayant ouï japper et vu comme on lui ouvrait la porte, que fit-il ? L'une des fois que le mari était dehors, après s'être bien assuré de l'heure que Clairet y entrait, il se pensa qu'il avait bonne voix pour faire le petit chien comme Clairet, et qu'il ne tiendrait à aboyer pour que la proie se prît.

Donc, il s'en vint un peu avant les dix heures, et fit le petit chien à la porte de la dame : *Hap! Hap!* La portière, qui l'entendit, lui vint incontinent ouvrir : dont il fut fort joyeux, et, sachant bien les êtres de la maison, ne faillit point à s'aller mettre tout droit au lit, auprès de la jeune dame, qui croyait que ce fût Clairet; et pensez qu'il ne perdit pas temps auprès elle.

Tandis qu'il jouait ses jeux, voici Clairet venir selon sa coutume, et se mit à faire à la porte : *Hap! Hap!* Mais on ne lui ouvrit pas, bien que la dame en eût bien entendu quelque chose; mais elle ne pensait jamais que fût lui.

Il jappe encore une fois : dont la dame commença à soupçonner je ne sais quoi, et mêmement parce que celui qui était avec elle lui semblait avoir une autre grise et un autre maniement que non pas Clairet. Et pour cela, elle se voulut lever pour appeller sa chambrière et savoir ce que c'était. Quoi voyant l'écolier, et voulant avoir cette nuit franche où il se trouvait si bien, se lève incontinent du lit, et, se mettant à la fenêtre, ainsi que Clairet faisait encore : *Hap! Hap!*, lui va répondre par un aboi de ces chiens de village : *Hop! hop! hop!*

Quand Clairet entendit cette voix :

— Ah ! ah !, dit-il, par le corbleu ! c'est la raison que le grand chien chasse le petit. Adieu, adieu, bonsoir et bonne nuit !

Et s'en va. L'autre écolier se retourne coucher, et apaisa le mieux qu'il put la dame à laquelle force fut de prendre patience ; et depuis, il trouva façon de s'accorder avec le petit chien, qu'ils iraient chasser chacun en leur tour, comme bons amis et compagnons.

BONAVENTURE DESPÉRIERS.

GAILLARD ET PAILLARD

Henri IV était amateur de bons mots : un jour, passant par un village où il fut obligé de s'arrêter pour y dîner, il donna l'ordre qu'on lui fît venir celui du lieu qui passait pour avoir le plus d'esprit, afin de l'entretenir pendant le repas.

— Eh bien! dit-il, qu'on l'aille quérir.

Ce paysan étant venu, le Roi lui commanda de s'asseoir vis-à-vis de lui, de l'autre côté de la table où il mangeait.

— Comment t'appelles-tu? dit le Roi.

— Sire, répondit le manant, je m'appelle Gaillard.

— Quelle différence y a-t-il entre Gaillard et paillard?

— Sire, répond le paysan, il n'y que la table entre deux.

— Ventre-saint-Gris! j'en tiens, dit le Roi en riant. Je ne croyais pas trouver un si grand esprit dans un si petit village.

TALLEMANT DES RÉAUX.

Paris. — Imp. PAUL DUPONT, 4, rue du Bouloi (Cl.). 467.5.93.

SOMMAIRE DU TROISIÈME NUMÉRO



L'AVENTURE DU POT DE CHAMBRE.



I

LA MÉDAILLE A REVERS

N la ville de Valenciennes, il y eut naguère un notable bourgeois, en son temps receveur de Hainaut, lequel entre les autres fut renommé de large et discrète prudence ; et, entre ses louables vertus, celle de libéralité ne fut pas la moindre, car il vint grâce à elle en la grâce des princes, seigneurs et autres gens de tous états. En cette heureuse félicité la fortune le maintint et le soutint jusques à la fin de ses jours. Devant et après que la mort

l'eut détaché de la chaîne qui à mariage l'accouplait, le bon bourgeois héros de cette histoire n'était point si mal logé en ladite ville qu'un bien grand maître ne se tînt pour content et honoré d'avoir un tel logis. Et entre les désirés et loués édifices, sa maison découvrait sur plusieurs rues ; et, de fait, il y avait une petite poterne vis-a-vis de laquelle demeurait un bon compagnon qui très belle femme et gentille avait et encore en meilleur point. Et, comme il est de coutume, les yeux d'elle, archers du cœur, décochèrent tant de flèches en la personne dudit bourgeois que, sans prochain remède, son cas n'était pas moindre que mortel. Pour laquelle chose sûrement obvier, il trouva par plusieurs et subtiles façons, que le bon compagnon, mari de ladite gouge, fut son ami très privé et familier ; et tant que peu de dîners, de soupers, de banquets, de bains, d'étuves et autres tels passe-temps, en son hôtel et ailleurs, ne fissent jamais sans sa compagnie. Et à cette occasion se tenait notre compagnon

bien fier et encore autant heureux. Quand notre bourgeois, plus subtil qu'un renard, eut gagné la grâce du compagnon, bien se soucia de parvenir à l'amour de sa femme ; et en peu de jours tant et si très bien travailla que la vaillante femme fut contente d'ouïr et d'entendre son cas. Et, pour y bailler remède convenable, ne restait plus que temps et lieu ; et fut à ce menée qu'elle lui promit que, tantôt que son mari irait quelque part dehors pour séjourner une nuit, elle l'en avertirait incontinent.

A quelque temps de là, ce désiré jour fut assigné, et dit le compagnon à sa femme qu'il s'en allait à un château lointain de Valenciennes environ trois lieues, et la chargea de bien se tenir à l'hôtel et garder la maison, que parce que ses affaires ne pouvaient souffrir que cette nuit il retournât. Si elle en fut bien joyeuse, sans en faire semblant en paroles, en manières, ni autrement, il ne le faut demander. Il n'avait pas cheminé une lieue quand le bourgeois sut cette aven-

ture depuis si longtemps désirée. Il fit tantôt tirer les bains, chauffer les étuves, faire pâtés, tartres et hypocras, et le surplus des biens de Dieu, si largement que l'appareil semblait un droit de roy. Quand vint sur le soir, la poterne fut desserrée, et celle qui pour la nuit le guet y devait saillir dedans ; et Dieu sait si elle ne fut pas très doucement reçue. Après qu'en la chambre ils furent descendus, tantôt se boutèrent au bain, devant lequel le beau souper fut en hâte couvert et servi. Et Dieu sait qu'on y but d'autant, et souvent, et largement. Parler des vins et viandes ne serait que redites, et, pour trousser le conte court, faute n'y avait que du trop.

En ce très gracieux état se passa la plupart de cette douce et courte nuit : baisers donnés, baisers rendus, tant et si longuement que chacun ne désirait que le lit. Tandis que cette grande chère se faisait, voici déjà retourné de son voyage le bon mari, non quérant cette bonne aventure, qui heurte

bien fort à l'huys de la chambre. Et, pour la compagnie qui y était, l'entrée de prime abord lui fut refusée jusqu'à ce qu'il nommât son parrain. Adonc, il se nomma haut et clair, et bien l'entendirent et connurent sa bonne femme et le bourgeois. Elle fut tant fort effrayée à la voix de son mari que peu s'en fallût que son loyal cœur ne faillît ; et ne savait déjà plus quelle contenance tenir, si le bon bourgeois et ses gens ne l'eussent reconfortée. Le bon bourgeois, tout assuré, et de son fait très avisé, la fit bien à hâte coucher, et au plus près d'elle se bouta, et lui recommanda bien qu'elle se joignît près de lui et cachât le visage, qu'on n'en pût rien apercevoir. Et, cela fait au plus bref qu'on peut, sans se trop hâter, il commanda d'ouvrir la porte. Et le bon compagnon saute dedans la chambre, pensant en soi que quelque mystère il y avait, qui devant l'huys l'avait retenu. Et quand il vit la table chargée de vins et de grandes viandes, ensemble le beau bain très bien paré, et le bourgeois en très

beau lit encourtiné avec sa seconde personne, Dieu sait s'il parla haut et blasonna bien les armes de son voisin. Il l'appelle ribaud, après paillard, après ivrogne ; et tant bien le baptise que tous ceux de la chambre et lui avec s'en riaient bien fort. Mais sa femme à cette heure n'avait pas ce loisir, tant étaient ses lèvres empêchées de se joindre près de son ami nouvel.

— Ha ! dit-il, maître paillard, vous m'avez bien caché cette bonne chère ; mais, par ma foi, si je n'ai été à la grande fête, pourtant faut-il bien qu'on me montre l'épousée.

Et, à ce coup, tenant la chandelle en sa main, se tire près du lit ; et déjà se voulait avancer pour hausser la couverture, sous laquelle faisait grande pénitence en silence sa très parfaite et bonne femme, quand le bourgeois et ses gens l'en gardèrent ; dont il ne se contentait pas, mais à force, malgré chacun, toujours avait la main au lit. Mais il ne fut pas maître alors, ni cru de faire son vouloir, et pour cause.

Mais enfin un appointement très gracieux et bien nouveau le contenta, qui fut tel : Le bourgeois fut content qu'il lui montrât à découvert le derrière de sa femme, les reins et les cuisses, qui blanches et grosses étaient, et le surplus bel et honnête, sans rien découvrir ni voir du visage. Le bon compagnon, toujours la chandelle en sa main, fut assez longuement sans dire mot. Et, quand il parla, ce fut en louant beaucoup la très grande beauté de cette dame ; et affirma par un bien grand serment que jamais il n'avait vu chose si très bien ressembler au cul de sa femme ; et, s'il ne fût bien sûr qu'elle fût à son hôtel à cette heure, il dirait que c'est elle !

Elle fut tantôt recouverte, et il se tire arrière, assez pensif ; mais Dieu sait si on lui disait bien, puis l'un, puis l'autre, que c'était de lui mal connu, et à sa femme peu d'honneur porté, et que c'était bien autre chose comme ci-après il pourra voir. Pour refaire les yeux abusés de ce pauvre martyr,

le bourgeois commanda qu'on le fît seoir à la table, où il reprit nouvelle imagination par boire et manger largement du demeurant du souper de ceux qui, s'entretenant au lit, devisaient à son grand préjudice.

L'heure vint de partir, et donna la bonne nuit au bourgeois et à sa compagnie ; et pria moult qu'on le boutât hors de céans par la poterne pour plus tôt trouver sa maison. Mais le bourgeois lui répondit qu'il ne saurait à cette heure trouver la clef ; il pensait aussi que la serrure fût tant enrouillée qu'on ne la pourrait ouvrir, parce que nulle fois ou peu souvent s'ouvrait. Il fut, au fond, content de saillir par la porte de devant et d'aller par le grand tour à sa maison ; et, tandis que les gens du bourgeois le conduisaient vers la porte, le tenant à deviser, la bonne femme fut vitement mise sur pied, et en peu d'heures habillée et lacée de sa cotte simple, son corset sur son bras, et venue à la poterne ; elle ne fit qu'un saut en sa maison, où elle attendit son mari, qui par le long tour venait, très avisée

de son fait et des manières qu'elle devait tenir. Voici notre homme, voyant encore de la lumière en sa maison, qui heurte à la porte assez rudement. Et sa bonne femme, qui ménageait par céans, en sa main tenant un balai, demanda ce qu'elle sait bien : « Qui est là ? » Et il répond :

— C'est votre mari.

— Mon mari, dit-elle : ce n'est pas mon mari ; il n'est pas en la ville.

Et il frappe de rechef et dit :

— Ouvrez, ouvrez, je suis votre mari.

— Je connais bien mon mari, dit-elle ; ce n'est pas sa coutume de rentrer si tard, quand même il est en la ville ; allez ailleurs, vous n'êtes pas bien arrivé ; ce n'est point céans qu'on doit heurter à cette heure.

Et il frappe pour la troisième fois, et l'appela par son nom une fois, deux fois. Et adonc fit-elle aucunement semblant de le connaître, en demandant d'où il venait à cette heure. Et, pour réponse, il n'en baillait d'autre que :

— Ouvrez! Ouvrez!

— Ouvrez, dit-elle! encore n'y êtes-vous pas, méchant paillard. Par la force Sainte-Marie, j'aimerais mieux vous voir noyer que céans vous bouter. Allez coucher au mauvais lieu dont vous venez.

Et lors, le bon mari de se courroucer; et frappe tant qu'il peut de son pied contre la porte, et semble qu'il doit tout abattre, et menace sa femme de la tant battre que c'est rage, dont elle n'a guère grand'peur; mais à la fin, pour abaisser la noise et à son aise mieux dire sa volonté, elle ouvrit la porte, et, à l'entrée qu'il fit, Dieu sait s'il fut servi d'une chère bien rechignée, et d'un visage aigu et bien enflammé! Et quand la langue d'elle eut pouvoir sur le cœur très fort chargé de colère et de courroux, par semblant les paroles qu'elle décocha ne furent pas moins tranchantes que rasoirs de Guingamp bien affilés. Et entre autres choses, fort lui reprocha qu'il avait par malice conclu cette feinte allée pour l'éprouver, et que c'était

d'un lâche et mécréant, indigne d'être allié à une si prude femme qu'elle.

Le bon compagnon, bien qu'il fût fort courroucé et mal mû par avant, toutefois. pour ce qu'il voit son tort à l'œil et le rebours de sa pensée, refrène son ire ; et le courroux qu'en son cœur avait conçu, quand à sa porte tant frappait, fut tout à coup en courtois parler converti. Car il dit, pour son excuse et pour contenter sa femme, qu'il était retourné de son chemin parce qu'il avait oublié la lettre principale touchant le fait de son voyage. Sans faire semblant de le croire, elle recommence sa grande légende dorée, lui mettant sur la conscience qu'il venait de la taverne et des étuves et des lieux déshonnêtes et dissolus, et qu'il se gouvernait mal en homme de bien, maudissant l'heure où elle eut son accointance, ensemble et sa très maudite alliance. Le pauvre désolé, connaissant son cas, voyant sa bonne femme troublée trop plus qu'il ne voulût, hélas ! et par sa faute, ne savait que dire. Pourtant, il se

prend à réfléchir et, à chef de sa méditation, se tire près d'elle, pleurant, ses genoux tout en bas sur la terre, et dit les beaux mots qui s'ensuivent :

— Ma très chère compagne et très loyale épouse, je vous requiers et prie, ôtez de votre cœur tout courroux que vous avez conçu contre moi, et me pardonnez au surplus ce que je vous puis avoir méfait. Je connais mon tort, je connais mon cas, et je viens naguère d'une place où l'on faisait bonne chère. Je vous ose bien dire que je croyais vous y reconnaître, ce dont j'étais très mécontent. Et puisqu'à tort et sans cause, je le confesse, je vous avais soupçonnée d'être autre que bonne (ce dont je me repens amèrement), je vous supplie, et de rechef, que tout autre courroux passé, et celui-ci, vous oubliiez, que votre grâce me soit donnée, et que vous me pardonniez ma folie.

La mauvaise humeur de notre bonne gouge, voyant son mari à son droit, ne se montra jamais si âpre ni si venimeuse.

— Comment, dit-elle, vilain putier, si vous venez de vos très inhonnêtes lieux et infâmes, est-il dit pourtant que vous devez oser penser ni en quelque façon croire que votre prude femme les daignât regarder ?

— Nenni, par Dieu ! hélas ! le sais-je bien ma mie ; n'en parlez plus, pour Dieu ! dit le bonhomme.

Et de plus belle vers elle s'incline, faisant la requête depuis trop longtemps dite. Elle bien qu'encore marrie et enragée de cette suspicion, voyant la parfaite contrition du bonhomme, cessa son dire, et petit à petit son cœur troublé se remit à nature, et pardonna, quoique à grand regret, après cent mille serments et autant de promesses, à celui qui tant l'avait grévée.

Louis XI.



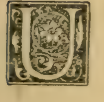


II

DE LA FEMME

QUI FIT TROIS FOIS LE TOUR DE L'ÉGLISE

~~~~

UN mari veut-il prendre sa femme au piège? Je lui conseille auparavant d'essayer d'attraper le diable. Battez-la tout le jour, meurtrissez-la de coups, le lendemain il n'y paraîtra seulement pas, elle sera prête à recommencer.

Je vous dis ceci à propos d'une demoiselle, qui était la femme d'un écuyer de Beauce ou de Berry, je ne me souviens plus trop lequel.
~~~~

Ce que je me rappelle, c'est qu'elle était l'ami. d'un curé, et qu'elle l'aimait au point d'entreprendre de grand cœur, pour le lui prouver, les choses les plus difficiles, s'il les avait exigées.

Effectivement, un jour qu'elle était venue à l'église, le prêtre après l'office, l'ayant priée de se trouver le soir pour une affaire, disait-il, importante, dans un bosquet qu'il lui nomma, elle le lui promit sans hésiter. La chose au reste était d'autant plus facile, que le mari dans ce moment ne se trouvait point à la maison. Quant à l'affaire qui devait s'y traiter, je ne puis vous en rien dire, parce qu'on n'a pu me l'apprendre. Je vous dirai seulement que les maisons, bâties toutes deux au milieu d'une enceinte d'épines, comme le sont les maisons du Gâtinais, étaient éloignées l'une de l'autre d'un bon quart de lieue; qu'à mi-chemin se trouvait le bocage, et qu'il appartenait au servant de Saint-Arnoud.

Le soir, dès que le soleil fut couché et que le curé crut pouvoir s'échapper sans être vu,

il se rendit secrètement au bosquet et s'y assit en attendant sa belle. Celle-ci, de son côté, se préparait à l'aller joindre, quand tout à coup le mari rentra et dérangea le rendez-vous. Une autre, à la place de la demoiselle, se fût déconcertée sans doute ; mais notre héroïne ne crut pas pour si peu devoir manquer à sa parole, et, en dépit du contre-temps, elle travailla tout aussitôt à se mettre en état de la tenir.

Le mari était harassé et mouillé. Sous prétexte de ne le point laisser refroidir, en un moment elle lui fit à souper, et vous croyez bien qu'elle ne s'amusa pas à lui apprêter quatre ou cinq plats.

— Beau sire, répétait-elle à chaque instant, vous êtes fatigué ; je vous conseille de manger peu : quand on a beaucoup marché, c'est du repos qu'il faut. Venez vous coucher ; croyez-moi et n'allez pas vous échauffer encore à veiller.

Elle avait tant d'envie de se débarrasser de lui, qu'elle lui arrachait presque les morceaux de la bouche ; enfin elle le prêcha tant, que le bonhomme, flatté de ces attentions, sortit de

table quoique mourant de faim et se laissa conduire au lit.

Il comptait que sa femme allait se coucher aussi ; mais lorsqu'il vit qu'elle ne se déshabillait pas et qu'il lui en eût demandé la raison :

— Sire, répondit-elle, il est encore de bien bonne heure pour moi. Vous savez que l'ouvrier me presse pour la toile que je vous fais faire ; je n'ai plus de fil, et l'on ne trouve pas à en acheter d'aussi beau que le mien. Dormez toujours, je m'en vais encore travailler quelque temps.

— Au diable la filasse ! répartit le mari mécontent. Elle a toujours quelque chose à faire quand je me couche, et puis, le lendemain, c'est misère pour se lever.

Cependant, après avoir un peu bougonné, il fit son signe de croix et s'endormit. La demoiselle, comme vous l'imaginez, ne perdit pas son temps à le garder. Elle courut bien vite au bois où l'attendait son ami, et où fut traitée si amplement l'affaire dont je vous ai

parlé, que le temps s'écoula sans qu'ils s'en aperçussent.

Vers minuit, le mari s'éveilla, et, surpris de ne point sentir sa femme auprès de lui, il appela la chambrière pour savoir où elle était.

— Elle m'a dit en sortant, répondit la servante, que, pour ne pas s'ennuyer, elle allait filer chez sa commère.

Il ne faut pas demander si l'écuyer fit la grimace, quand il apprit que sa moitié était dehors à une pareille heure. Il prit à la hâte un surcot et courut chez la commère, qui dormait fort tranquillement et qui ne sut ce qu'on voulait lui dire. Trop convaincu alors de ce qu'il avait à craindre, l'écuyer retourna chez lui en fureur; et d'après quelques soupçons qui lui survinrent, il voulut, en revenant, prendre par le bosquet; mais sa femme heureusement l'aperçut, et elle se tapit si bien qu'il passa sans rien voir. Néanmoins, comme il était temps de rentrer, elle se leva quand il fut un peu éloigné, et prit congé de son ami.

— Mon Dieu ! je suis désolé, disait le prêtre,

vous allez être assommée, il vous tuera.

— Songez seulement à n'être point reconnu, lui répondit-elle en riant ; le reste est mon affaire, et vous pouvez dormir en paix.

Elle fut reçue en rentrant avec un torrent d'injures.

— Coquine ! malheureuse ! d'où viens-tu ? d'avec notre curé, je gage ? (Hélas ! il disait vrai sans le savoir.) Je ne m'étonne pas maintenant si tu étais si pressée de m'envoyer coucher.

Elle écouta ses reproches avec un sang-froid étonnant, ne répondit pas un mot, et lui laissa jeter son premier feu, dans l'espérance sans doute que la querelle finirait avec les invectives. Mais quand elle vit pourtant que, prenant son silence pour un aveu, il lui saisissait déjà les cheveux pour les lui couper :

— Arrêtez, dit-elle, et jugez-moi. Vous savez, sire, l'envie extrême que j'avais de vous donner un héritier. Je crois maintenant pouvoir en être sûre, et mes vœux en partie sont comblés, mais j'ignore encore le sexe de l'enfant que je porte, et voilà ce que je serais cu-

rieuse de savoir s'il était possible. J'ai donc questionné tout le monde, j'ai interrogé mes amies, elles m'ont répondu...... mais vous allez vous moquer de moi.

Et alors, affectant une espèce de honte, elle parut rougir.

Ce mystère, cet air d'embarras, ce commencement d'aveu singulier excitèrent la curiosité de l'époux. Il ordonna à sa femme d'achever Elle se fit presser beaucoup, lui fit bien promettre qu'il ne se moquerait pas d'elle, et enfin, comme il commençait à se fâcher, elle ajouta :

— Eh bien ! puisque vous voulez le savoir, on m'a enseigné un secret qu'on dit sûr, et le voici. Il faut aller, pendant trois nuits consécutives, à la porte de l'église, puis à chaque fois faire trois tours en dehors sans parler ; dire ensuite trois *Pater* en l'honneur de Dieu et des apôtres : enfin, creuser avec le talon un trou dans la terre. Le troisième jour, on revient examiner la fossette ; si elle est ouverte, c'est un garçon qu'on doit avoir, mais

si on la trouve fermée, c'est une fille. J'ai donc entrepris avant-hier ma dévotion, je viens de finir mon dernier tour, et je saurai demain à quoi m'en tenir; ou plutôt, comme le jour est déjà commencé, je puis le savoir dès l'instant même, si vous voulez.

A ces mots, elle pria son mari de retourner à l'église avec elle. Il eut beau alléguer des excuses et prétendre qu'il serait assez tôt d'y aller pour la messe, elle le pressa tant, elle montra un besoin si extravagant de contenter son envie que le bon écuyer, par égard pour l'état respectable où elle disait être, consentit à l'accompagner. Quoique déjà le jour fût assez grand pour se conduire, elle voulut encore qu'il prît une lanterne, afin de mieux voir.

Arrivée à la porte de l'église, elle lui montre à quelques pas de là l'endroit prétendu où elle dit avoir frappé du talon, et le prie d'aller voir ce qu'elle doit attendre. Il s'approche, regarde, ouvre sa lanterne, et crie qu'il ne voit point de trou. A cette nouvelle, la demoiselle ac-

court transportée : elle se jette à son cou, pleure de joie, l'embrasse aussi et revient chez lui au comble du bonheur.

Traduit du trouvère RUTEBEUF (XIIIe siècle).





III

L'HOMME EN MAL D'ENFANT

N imbécile, nommé Calendrin, devenu possesseur d'une somme de deux cents livres par la mort d'une de ses tantes, se crut un des plus riches particuliers d'Italie. Il se mit en tête d'acheter une metairie. Il n'y avait homme dans Florence qui pût lui donner des renseignements sur un achat de cette nature, qu'il ne consultât. Eût-il eu deux mille écus à y employer, il n'eût pas fait plus de démarches, il n'y eût pas attaché plus d'importance. Il fut obligé

de renoncer à tous les marchés qu'il entama : le prix se trouvait toujours au-dessus de ses forces. Deux de ses amis, Lebrun et Bulfamaque, qui éclairaient sa conduite, lui remontrèrent plusieurs fois qu'il serait bien plus sage à lui d'employer son argent à régaler ses amis qu'à une acquisition qui ne lui convenait en aucune manière. Mais leurs conseils n'avaient pas fait impression sur son âme, et n'avaient pu l'amener à leur donner à dîner une seule fois. Comme ils s'en plaignaient un jour, arrive un de leurs compagnons nommé Nello. On délibéra sur la manière dont il faudrait s'y prendre pour se régaler aux dépens de Calendrin. On convint d'un projet dont voici l'exécution.

Le lendemain, Calendrin sort de sa maison ; il n'est pas encore fort éloigné que Nello l'aborde.

— Bonjour, Calendrin.

— Bonjour, Nello.

Après les compliments d'usage, Nello fixe Calendrin avec une attention mêlée de surprise.

— Que considères-tu donc ? dit Calendrin

— N'as-tu pas senti quelque chose, cette nuit? Tu me parais absolument changé.

— Comment ! que dis-tu ? que crois-tu donc qu'il me soit arrivé ?

— Je ne sais ! quoi qu'il en soit, tu n'es pas comme à ton ordinaire, et Dieu veuille que ce ne soit pas ce que j'ai lieu d'imaginer ! » Sur ces mots, Nello laisse aller Calendrin. Celui-ci prévenu, inquiet, n'éprouvant cependant aucun mal, rencontre Bulfamaque à quelques pas, qui, l'ayant salué, lui demanda s'il ne sentait rien.

— Je ne sais ; Nello, que je viens de rencontrer, m'a dit que je lui paraissais tout changé ; serait-il bien possible que j'eusse quelque chose?

— Si, tu as quelque chose ! assurément, tu sembles à demi mort.

A ces mots, Lebrun survint.

— Ah ! Calendrin, quel visage as-tu ? On te prendrait pour un mort. Comment te trouves-tu ?

Ces trois rapports si uniformes, et qui avaient l'air d'être si peu concertés, persuadèrent Calendrin qu'il était effectivement malade.

— Que dois-je faire? demanda-t-il douloureusement à ses amis.

— Si tu m'en crois, dit Lebrun, tu te mettras dans ton lit; tu te couvriras bien; tu enverras de ton urine à maître Simon, le médecin, qui, comme tu le sais, est absolument dévoué à nos intérêts; il découvrira le genre de ta maladie et t'en prescrira le remède. Nous voulons t'accompagner, et, s'il est besoin de te faire quelque chose, nous sommes à ton service.

Nello les rejoignit, et tous trois suivirent Calendrin dans sa maison. Dès qu'ils furent arrivés, Calendrin dit tristement à sa femme :

— Viens, ma femme, viens me couvrir, car j'éprouve une grande douleur.

S'étant couché, son premier soin fut d'envoyer de son urine à maître Simon, qui pour lors demeurait au petit marché, à l'enseigne

du Melon. Il chargea une petite fille de ce message. Lebrun alors dit à ses compagnons :

— Mes amis, demeurez ici ; moi je vais savoir la réponse du médecin, et je l'emmènerai s'il est nécessaire.

— Ah! oui, mon ami, dit Calendrin, va savoir toi-même ce que tout cela veut dire ; je me sens du mal par-ci, par-là ; cela me donne beaucoup d'inquiétude.

Lebrun part, arrive chez maître Simon avec la petite fille et lui fait part de tout le complot. La messagère entre avec la bouteille d'urine. Le médecin l'examine avec attention.

— Retourne, ma mie, vers Calendrin ; dis-lui de se tenir chaudement ; dans un instant j'irai le voir ; je lui dirai quel mal il a et quel régime il doit garder pour s'en débarrasser.

La messagère revient, fait son rapport, et un moment après entre Lebrun accompagné du médecin. Il tâte le pouls du malade et lui dit en présence de sa femme :

— Calendrin, mon ami, si tu veux que je te

parle vrai, tu n'as d'autre mal que d'être gros d'enfant. A cette nouvelle inattendue, Calendrin désespéré s'écrie :

— Ah ! ma femme, c'est toi qui m'as mis dans cet état. Je te l'avais bien dit ; tu n'as jamais voulu me croire, et, malgré mes remontrances, tu as toujours voulu te mettre sur moi et renverser l'ordre établi par la nature.

La femme, qui était très honnête, rougit et quitta la chambre : mais Calendrin continua :

— Ah ! malheureux que je suis ! Que vais-je devenir ? que puis-je faire ? Comment accoucherai-je ? par où l'enfant pourra-t-il sortir ? Je vois bien qu'il faut mourir et mourir par la rage de cette maudite femme. Dieu puisse-t-il lui faire autant de mal que je me désire de bien ! Si j'étais aussi sain que je le suis peu, je me lèverais bientôt ; je prendrais un baton et lui donnerais tant de coups que je la mettrais en pièces. Cependant, si je suis puni, il faut convenir que je le mérite bien ; je ne devrais jamais condescendre à ses volontés. Mais si je puis en revenir, qu'elle soit persuadée que je

la verrai mourir mille fois plutôt que de la satisfaire à cet égard.

Lebrun, Bulfamaque et Nello faisaient tous leurs efforts pour s'empêcher de rire. Pour le médecin, il se donnait libre carrière ; il éclatait si fort, il ouvrait si largement la bouche qu'on eût pu sans peine lui arracher les dents. Enfin, Calendrin eut recours à lui, se recommanda à son art et le pria instamment de lui donner dans cette détresse ses conseils et ses soins. Le médecin lui dit obligeamment : « Mon ami, il ne faut pas tant te tourmenter. Grâce à Dieu, je me suis assez tôt aperçu de ton mal pour lui apporter un remède aussi prompt qu'efficace ; mais il t'en coûtera un peu.

— Hélas ! Monsieur, j'ai deux cents livres avec lesquelles je voulais acheter une métairie ; prenez-les, s'il le faut ; je les sacrifie volontiers pour me tirer de l'embarras où je suis et pour n'être pas dans le cas d'accoucher, car, en vérité, je doute que je puisse soutenir une si pénible opération. J'ai dans ce moment entendu les femmes crier si fort, et n'étant pas conformé

comme elles, je vois bien qu'il faudrait en mourir.

— N'aie aucune inquiétude, mon ami ; je vais te préparer un breuvage très agréable qui, dans trois matinées, te tirera d'affaire et te rendra plus sain qu'auparavant. Mais, dans la suite, sois sage, et garde-toi bien de retomber dans tes anciennes folies. Pour composer l'eau que tu dois boire, il faut une demi-douzaine de chapons gras, et pour les autres drogues qu'on doit y mêler tu donneras à Lebrun cinq livres ; il les achètera et me fera tout porter dans ma boutique. Je t'enverrai demain matin, s'il plaît à Dieu, cet excellent breuvage dont tu boiras un grand verre tous les jours.

— Monsieur, lui répondit Calendrin, je remets tout entre vos mains.

Il donna cinq livres à Lebrun, outre l'argent nécessaire pour acheter les chapons, et le pria de vouloir bien se donner la peine d'en faire l'emplette pour l'amour de lui.

De retour chez lui, le médecin fit faire un bouillon qu'il envoya au prétendu malade.

Lebrun, ayant acheté les chapons et tout ce qui devait les accompagner, revint avec Bulfamaque et Nello. On but et l'on mangea en l'honneur de Calendrin. Celui-ci prit son bouillon pendant trois jours de suite. Ses amis vinrent le voir. Le médecin, lui ayant tâté le pouls, lui dit :

— Calendrin, te voilà absolument guéri. Lève-toi, maintenant, tu peux sortir quand il te plaira.

Le sot se lève, va à ses affaires, court la ville, et vante partout sa cure merveilleuse que maître Simon a faite sur lui. Lebrun, Bulfamaque et Nello étaient charmés d'avoir pu tromper l'avarice de Calendrin; mais la femme de ce dernier, s'étant aperçue du tour, s'en vengea en grondant son benêt de mari.

BOCCACE.





IV

LA FILLE DE TROIS COULEURS

L y avait à Paris, dans la rue du Fouarre, une grande fille, qui était aimée de trois hommes, qui tous trois avaient un goût différent, et qui, bien qu'ils se connussent, ne savaient pas qu'ils étaient rivaux. La fille avait su adroitement ce qui plaisait davantage à chacun : le premier aimait les brunes ; il voulait que sa maîtresse fût en blanc, presque toujours en déshabillé, coiffée en grisettte, mais avec un certain goût exquis, dont il cita un

modele ; qu'elle eût une chaussure mignonne, mais à talons bas et minces, et qu'elle fût presque toujours en mules blanches. Le second aimait les blondes : il demandait une grande mise, un air de langueur, une coiffure en cheveux, et la frisure la plus chargée ; il avait une passion pour la couleur rose ; il souhaitait que les robes, les chaussures fussent de cette couleur favorite ; que le soulier de sa belle et ses mules eussent un talon de six pouces, arqué, mince, et qu'elle pût à peine se soutenir en marchant ; il disait que les femmes ne sont pas faites pour courir et qu'on ne peut trop gêner leur marche. Enfin, le troisième avait souvent témoigné à ses amis qu'il aurait adoré une jolie rousse, qui n'aurait eu aucune mauvaise odeur. Mais son goût particulier pour la parure était le vert, et, quant à la hauteur de la chaussure, il tenait justement le milieu entre les deux autres.

La jeune coquette, nommée Virginie, ayant su tout cela, de la manière que je vais conter, entreprit de captiver ces trois hommes

et de les satisfaire également. Elle était blonde : elle allait sous sa forme naturelle, dans un jardin public, où celui qui aimait les blondes se promenait tous les jours, et l'y voyait parée comme il désirait. Elle le charma facilement, et, avec un peu d'adresse, elle lui laissa faire connaissance. Il lui proposa d'amener ses amis chez elle, pour faire des parties de petits soupers.

— Je suis fort jaloux, ajouta-t-il ; mais je n'ai rien à craindre d'eux ; nous avons un goût absolument différent. L'un n'aime que les brunes, et une parure de grisette, mais propre ; l'autre.... le dirai-je ? n'a du goût que pour les rousses. Cela est heureux ! nous réunirons souvent nos maîtresses, quand ils auront trouvé ce qu'il leur faut, et nous serons en sûreté les uns contre les autres.

Ce langage donna de grandes idées à Virginie. Elle se prétendit fort gênée par sa mère, et fit en sorte de persuader à son amant, qu'elle ne pouvait le voir que tous les trois jours ; mais c'était pour faire la con-

quête des deux autres. Dès le lendemain, elle se mit à portée d'être aperçue de celui qui aimait les brunes : une poudre noire lui donna des cheveux d'ébène ; elle se noircit les sourcils, et parut la fille la plus brune de France : elle fit donc cette seconde conquête, au moyen de toutes les autres choses qu'il aimait dans la mise. Enfin, elle rechercha les occasions d'être remarquée de l'amateur des rousses ; elle avait les cheveux couleur de safran vif, ainsi que les sourcils ; de sorte qu'à l'aide de beaucoup de poudre à la maréchale et d'une certaine teinture, elle charma ce troisième adorateur.

Ainsi fournie de trois amants, elle mit toute son étude à les conserver, et elle y réussit à merveille, parce qu'étant très intéressée, elle était aussi très complaisante.

Or, ce n'était pas une petite adresse que de conserver trois hommes qui se connaissaient !

Le premier, qui aimait les blondes, dit un jour à son ami, qui aimait les brunes :

— J'ai une jolie maîtresse : c'est une

grande fille faite au tour, qui se nomme Virginie.

— Virginie! Parbleu, j'ai aussi une jolie maîtresse faite au tour qui se nomme Virginie.

— La mienne est toujours mise du dernier goût, en rose: elle a surtout un tact pour sa chaussure que rien n'égale ; elle trébuche à chaque pas de la manière la plus voluptueuse.

— A la bonne heure. La mienne est chaussée très bas ; elle a une marche facile, dégagée, pleine de volupté. Elle est brune et blanche de peau comme un lis.

— Bon ! la mienne est blonde, ainsi nos maîtresses n'ont de commun que le nom.

Comme ils en étaient là, ils virent arriver leur troisième ami, celui qui aimait les rousses.

— Je suis charmé de vous voir, leur dit-il : je me trouve très heureux depuis que je ne vous ai vus. J'ai une maîtresse charmante, grande, faite au tour et qui a le plus beau des noms ; elle se nomme Virginie. Les deux autres éclatèrent de rire.

— Parbleu, voilà une singulière aventure, dit l'un d'eux ; nous avons chacune une maîtresse grande et bien faite qui se nomme Virginie.

— Sous quel poil est la tienne ?

— Comme je le demande. La nature semble me l'avoir faite exprès ; elle est du roux doré le plus agréable.

— Nous voilà frères, dit le blondiste, autant par le nom de nos maîtresses que par notre amitié. Il faut les réunir et faire une partie avec ces trois beautés que nous lierons par l'amitié autant que nous le sommes. Et leur mise se ressemble-t-elle ? La mienne n'aime que le blanc.

— La mienne que le rose.

— La mienne que le vert.

— La mienne aime les talons bas.

— La mienne, les talons élevés.

— La mienne évite les deux extrêmes ; elle se chausse toujours en vert .

— La mienne toujours en blanc.

— La mienne toujours en rose. Tout lui va.

— Tout va de même à ma Virginie! s'écrièrent les deux autres.

— Quel jour prendrons-nous?

— Le lundi ou le jeudi.

— Cela ne se peut pas pour la mienne. elle ne peut sortir, et je ne la vois jamais que les mardis et vendredis.

— Et moi, la mienne, que les mercredis et les samedis, jamais le dimanche.

— Ni la mienne! dirent les deux autres.

— Il faut renoncer à les réunir, à moins d'obtenir une exception.

— Nous verrons cela.

Ils le virent en effet; et comme ils dirent la raison du changement qu'ils désiraient, Virginie n'eut garde de changer le jour d'aucun, ni de donner le dimanche à l'un des trois: les deux autres étant libres ce jour-là, ils auraient pu se trouver avec lui.

Il s'écoula plusieurs années de la sorte; mais enfin, quand il n'y a pas certains arrangements mieux combinés que l'était celui de Virginie, tout se découvre à la fin.

Les trois amis voulurent absolument se montrer leur maîtresse : ils en formèrent la résolution en soupant ensemble, et ils s'étonnèrent de ne s'y être pas entêtés plus tôt : chacun se promettant de faire admirer la sienne aux deux autres, et de les forcer de convenir qu'elle l'emportait en beauté.

Celui qui avait le jour le plus proche était le bruniste. Il fit cacher ses deux amis dans la chambre où il voyait Virginie, et comme une des conditions de cette fille était qu'elle ne serait jamais vue de personne, il fut convenu que les deux amis ne se montreraient pas.

Lorsqu'elle parut, ni l'un ni l'autre des deux rivaux cachés ne reconnut sa maîtresse : ils s'accordèrent à la trouver très aimable, quoique inférieure, dirent-ils, à celle qu'ils aimaient. Mais lorsqu'elle parla ; tous deux furent également étonnés de reconnaître le son de sa voix pour celui, l'un de sa blonde, l'autre de sa rousse.

— C'est la voix de la mienne !

— C'est la voix de la mienne ! se dirent-ils en même temps.

Tous les autres détails convenaient également aux trois Virginie ; ce qui ne faisait qu'accroître leur surprise ! Elle s'en alla, et les deux cachés vinrent communiquer leur étonnement à leur ami.

— Parbleu ! nous verrons cela demain ! leur dit-il.

Le lendemain était le tour du blondiste, Virginie arriva sur ses hauts talons et parut beaucoup plus grande aux deux cachés.

— Ce n'est pas la même, dirent-ils ensemble. C'est une jolie blonde ! Elle est plus grande que ma brune.

— Elle l'est un peu plus que ma rousse. Tandis qu'ils chuchotaient ainsi ensemble, Virginie parla.

— C'est la voix de la mienne ! se dirent les deux cachés. Cependant, ils prirent patience jusqu'à ce qu'elle fût partie.

— Voilà qui est singulier, se dirent-ils tous les trois. Il faudra éclaircir ceci

Le lendemain, le roussiste fit cacher à son tour ses deux amis. Virginie arriva rousse comme une vache.

— Fi donc! Ce n'est pas ma Virginie! dirent les deux cachés. Mais à ses manières, c'était déjà la même chose.

Enfin, elle parla. Pour le coup, ils perdirent patience et se montrèrent. Virginie, en les voyant, ne se déconcerta pas. Elle se plaignit seulement à son amant le roussiste de ce qu'il la divulguait. Les deux amis l'examinèrent; mais toute leur attention ne pouvait leur faire reconnaître autre chose que le son de sa voix, lorsqu'un d'eux s'avisa de dire :

— Mais, où demeurez-vous, Mademoiselle?

— Rue du Chantre.

— La mienne demeure rue des Bons-Enfants.

— La mienne, rue Champfleuri.

— Parbleu! il est bien singulier qu'une même personne réunisse tant de ressemblances et de dissemblances à la fois!

— Vous mériteriez, Monsieur, dit Virginie

à son amant, que je rompisse avec vous, pour m'exposer à tout ce que j'entends et à tout ce que je vois : mais je vous aime, et vous en abusez. Adieu.

— Un mot, Mademoiselle, dit le bruniste ; il ne serait pas impossible que vous connussiez mon amie : elle se nomme comme vous, et elle demeure rue des Bons-Enfants, au second, maison d'un limonadier.

— Oui, Monsieur, je la connais ; c'est une fille charmante, d'une conduite exemplaire, et je vous félicite d'en être aimé, car elle vous adore. Mais elle est bien gênée ! Elle a une mère terrible !... C'est ma bonne amie, et nous avons toutes les manières l'une de l'autre ; ainsi qu'une troisième qui demeure rue Champfleuri, tout à l'entrée, qui se nomme Manette.

— Manette ! dit le blondiste. — Oui, quoique avec son amant, elle porte mon nom, qu'elle a trouvé plus agréable que le sien.

— Et quel est le nom de votre autre amie ?

— Françoise ou Fanchette ; mais nous

sommes convenues toutes trois, pour embarrasser nos mères, en cas de découverte de l'une de nos aventures, de porter toutes trois, avec nos amants, le nom de Virginie: aussi jamais nous ne voulons nous trouver ensemble avec eux, parce que cela détruirait l'effet de nos précautions.

— Voilà ce que c'est! s'écrièrent les trois hommes : l'aventure est unique et charmante !

— Nous nous sommes étudiées à nous donner non seulement les mêmes manières, mais encore le même son de voix : l'attention et l'habitude font tout.

— Cela est merveilleux ! car, enfin, ce n'est pas une fable! Nous connaissons trois filles de couleur différente et qui se ressemblent pour tout le reste !

Ils laissèrent partir Virginie, la rousse, enchantés de leur bonheur, d'avoir pour maîtresses trois jeunes personnes si tendres et si spirituelles, et qui étaient trois amies comme ils étaient eux-mêmes trois amis. Ils

s'attachèrent plus fortement que jamais à Virginie, et ils lui firent des présents multipliés qui l'enrichirent triplement.

A le bien prendre, elle leur était fidèle à chacun : sa conduite était réservée avec tout le monde ; et, si elle avait pu se tripler, comme elle changeait de couleur, elle n'aurait eu rien à se reprocher à leur égard.

Mais, à la fin, il arriva qu'elle devint mère de deux enfants d'une seule couche. Comme elle était grande, elle pouvait cacher longtemps sa situation : ce fut ce qu'elle fit avec l'un de ses trois amants ; elle le dit tout uniment à l'un des deux autres, et, quant au troisième, elle lui annonça qu'elle était dans une situation douteuse, et se confia pour l'événement à son bonheur accoutumé. Il aurait été assez maladroit qu'elle eût permis à l'un de ses amants d'assister à ses couches : aussi les éloigna-t-elle absolument tous deux. Lorsqu'on lui annonça qu'elle avait deux enfants, elle en fut ravie, surtout quand elle sut que c'était garçon et fille. Elle fit chercher

les meilleures nourrices, et en prit tant de soin qu'elle les conserva. Un seul fut baptisé sous le nom du bruniste et celui de Virginie; la fille fut secrètement réservée... Mais il faut reprendre ici la conduite des trois amants, où le fil en a été interrompu.

Lorsque Virginie s'était vue grosse, le bruniste, à qui elle l'avoua le premier, en avertit ses deux amis.

— Parbleu, j'en suis charmé, dit le roussiste : nous verrons un peu si nos trois maîtresses ont le secret de tout faire de même.

Dès qu'il vit la sienne, il s'informa. Elle l'assura qu'elle était dans une situation différente de son amie la brune. Le blondiste, de son côté, en fit autant. Même réponse : ce ne fut que plus de trois mois après que Virginie la blonde lui dit qu'elle doutait de sa situation. Cette différence était suffisante. Tous les jours les trois amis s'interrogèrent.

La mienne avance.

La mienne doute toujours.

La mienne n'a rien encore.

Voilà pourtant une différence enfin, s'écrièrent-ils tous trois.

Quand Virginie accoucha, elle sut donner encore un temps différent à la naissance des deux jumeaux; elle n'avoua que le fils au bruniste, parce que le garçon était brun comme son père; elle assura sa grossesse au blondiste, et elle ne lui parla en son temps que de la fille dont elle feignit d'accoucher, et qu'elle fit baptiser sous le nom du blondiste et de Manette. Il n'y eut rien pour le troisième.

Les trois amants s'étant réunis, le bruniste dit aux deux autres:

— Ma Virginie est heureusement accouchée d'un beau garçon.

— La mienne est prête d'en faire autant, dit le blondiste.

— La mienne fait toujours la fille, dit le roussiste.

Le garçon fut envoyé avec sa nourrice chez le bruniste, qui le fit voir à ses deux amis. Quelques mois après, Virginie fit

avertir le blondiste qu'il était père d'une fille. Il courut trouver ses amis :

— Je suis père, et c'est une fille.

— Parbleu ! les trois amies savent différer quand elles veulent, dit le roussiste : n'aurai-je donc pas le même bonheur que vous ?

Les autres le raillèrent sur la stérilité de sa maîtresse, car ils étaient transportés de joie de leur paternité. Le pauvre roussiste fut très fâché, surtout lorsqu'il vit la fille de son ami, qui lui fut apportée par la nourrice. C'était la plus jolie petite creature que l'on puisse voir ; elle souriait déjà, ce qui parut d'un bon augure à de vieux célibataires, qui ne savaient pas comme est un enfant le jour de sa naissance. Le roussiste enrageait encore davantage : mais il fallut bien qu'il prît patience environ six mois, que Virginie accoucha une seconde fois d'une fille presque rousse. Il est inutile de dire qu'elle avait caché sa seconde grossesse aux deux autres, et qu'elle ne l'avait avouée qu'au roussiste, qui en avait été assez fier. Mais, en se voyant une fille

rousse, la tête pensa lui tourner de joie.

Voilà donc les trois amis également heureux, et Virginie si riche qu'elle possédait plus de soixante mille livres de rente, chacun de ses amants, tous dans la finance, lui ayant fourni les fonds pour vingt ou vingt-cinq.

Mais la vérité vient toujours à se découvrir. Au bout de quelque temps, ses trois galants avaient eu mille occasions de concevoir des soupçons à son sujet, soupçons qui devenaient plus forts de jour en jour, parce qu'aimant beaucoup moins deux d'entre eux, elle s'occupait davantage à conserver le bruniste ; elle sortait souvent avec lui par complaisance.

Un jour donc, le bruniste engagea la belle à venir dîner avec lui dans une maison qu'il lui nomma et qu'elle connaissait : il lui donna la liste de tous les convives, en l'assurant qu'il n'y en aurait point d'autres. Il était de bonne foi, et il ne la trompait pas. On se mit à table, et le dîner se passa tranquillement.

Mais, vers la fin du repas, un domestique vint annoncer le blondiste par un nom inconnu à Virginie. Le maître de la maison lui fit dire d'entrer, mais il pria qu'on l'en dispensât, ajoutant qu'il attendrait dans le salon auprès du feu. Un instant après, on annonça le roussiste, aussi par un nom que Virginie ne savait pas, il fit comme le premier. Le dîner achevé, on passa auprès du feu. La surprise de Virginie fut extrême, en voyant ses trois amants réunis dans une même maison ; cependant, elle ne se déconcerta point : elle s'était déjà trouvée dans une pareille circonstance, et elle s'était tirée avec honneur de ce mauvais pas. Elle prit un air aisé, riant, et parla sans se gêner. Le bruniste, qui vit ses deux amis, se douta de quelque chose. Il tâcha de leur dire un mot en particulier. Ils lui avouèrent que l'un d'eux, le blondiste, ayant aperçu Virginie monter en voiture avec lui, ils l'avaient fait suivre dans la résolution d'éclaircir une bonne fois leurs doutes à son sujet.

— Nous nous sommes accordés; nous avons été chacun demander notre maîtresse ; on nous a répondu qu'elle était sortie, sans nous dire où elle était allée. Comme nous savions où vous dîniez, nous avons envoyé chercher nos enfants, la sage-femme et les nourrices : tout cela doit arriver, et paraîtra, s'il est nécessaire, lorsque nous aurons encore observé notre commune.

— Ce n'est pas mon avis, dit le bruniste, que nous fassions un éclat dans cette maison : si vous voulez m'en croire, vous renverrez tout votre monde chez ma Virginie, rue des Blancs-Manteaux, où elle demeure depuis quelque temps, et là, nous découvrirons la vérité.

Les deux amis suivirent le conseil du troisième : ils continuèrent d'examiner Virginie ; ils lui adressèrent la parole, ils rirent, ils causèrent avec elle. Elle s'y prêta de bonne grâce, et avec tant d'enjouement qu'ils eurent quelquefois des doutes ; mais, à la fin, ils la reconnurent parfaitement à une infinité de

marques. Ils n'en firent pas semblant. A l'heure du départ, ils la laissèrent et sortirent un instant avant elle. Les enfants, les nourrices et la sage-femme étaient déjà chez la Virginie des Blancs-Manteaux : ainsi, lorsqu'elle arriva, elle trouva dans son appartement trois enfants, trois nourrices, la sage-femme et ses trois amants. On ne dit rien autre chose à la sage-femme, sinon :

— Madame, voilà les enfants que vous avez reçus ? ils sont charmants. En voilà deux jumeaux qui sont aussi bien venus que s'ils avaient été seuls.

— Il est vrai, Monsieur, répondit-elle au blondiste, qui l'interrogeait, mais ils ont la plus jolie et la meilleure des mères. Je ne saurais vous exprimer combien elle fut joyeuse de se voir ces deux jumeaux ! Elle n'a pas été moins satisfaite à la naissance de la troisième, surtout de ce qu'elle était rousse : ce qui vient, je crois, de ce que madame a toujours été poudrée en rousse, en la portant.

Après avoir reçu ces lumières, on fit un

présent à la sage-femme, et on la renvoya très contente. On fit ensuite reconnaître leur mère à chacun des enfants, ce qui ne fut pas difficile : tous trois l'appelèrent maman, en lui faisant de petites caresses qu'elle ne put repousser. On les renvoya aussi.

Restés seuls avec elle, les trois amants regardèrent Virginie.

— Hé bien, mademoiselle ! dit le blondiste.

— Hé bien, perfide ! dit le roussiste.

— Que nous direz-vous ? s'écria le bruniste en riant.

— Que vous êtes des fous, qui avez cherché à détruire votre bonheur, que je me tuais à faire. N'étiez-vous pas heureux ? Que vous manquait-il ? Vous n'avez plus rien à présent. Applaudissez-vous de votre finesse ! les effets en sont admirables ! Pour moi, je renonce à tous trois ; je ne veux, je ne puis ni vous voir ni vous parler. Ingrats ! je suis sûre que vous croyez avoir à vous plaindre de moi ! mais ne vous plaignez que de vous-mêmes et de votre

folie. Je vous avoue que je me croyais reconnue, depuis la dernière rencontre où vous me vîtes tous trois ensemble : je vous prêtais des idées assez raisonnables pour croire que vous consentiez d'être heureux d'une manière aussi flatteuse pour votre amitié que pour l'amour ; je me suis trompée, vous n'êtes que des hommes ordinaires ; de cet instant, je vous abhorre. Mais je garderai, j'aimerai mes enfants : les dons que vous leur avez faits serviront à les élever. Adieu, cruels ennemis de vous-mêmes.

Les trois hommes furent si surpris de ce langage qu'ils en demeurèrent immobiles. Enfin le bruniste présenta la main à Virginie.

— Distingue-moi des coupables, lui dit-il, je ne le suis pas, et c'est malgré moi qu'ils ont agi.

— Non, mon cher Des Rosiers, lui répondit-elle. Vous n'êtes pas le premier de mes amants ; je n'aurais jamais eu que vous, si vous aviez commencé. D'ailleurs ce n'est pas ma couleur naturelle que vous aimez ; je suis

réellement blonde, comme vous le verrez quand il vous plaira ; je ne veux plus être fausse.

— Je t'aimerai blonde ; ce n'est plus ta couleur, c'est toi que j'aimerai.

Chacun des amants tint le même langage, et peu s'en fallut que Virginie ne continuât de les avoir tous trois. Mais elle a refusé, elle n'en reçoit plus aucun que comme ami. Encore veut-elle qu'ils soient tous les trois ensemble : c'est le tempérament qu'elle a pris pour conserver amis ceux qu'elle avait trompés comme amants.

RESTIF DE LA BRETONNE.





V

BORGNE ET COCU



HARLES, dernier duc d'Alençon, avait un valet de chambre borgne, qui se maria avec une femme beaucoup plus jeune que lui. Le duc et la duchesse aimaient ce domestique autant que domestique de cet ordre qui fût en leur maison, ce qui était cause qu'il ne pouvait aller voir sa femme aussi souvent qu'il l'eût voulu. La femme, qui ne s'accommodait pas d'une si longue absence, oublia tellement son honneur et sa conscience, qu'elle s'amouracha

d'un gentilhomme du voisinage. On en parla enfin, et le bruit en fut si grand qu'il parvint jusqu'au mari, qui ne pouvait le croire, tant sa femme lui témoignait de l'amitié. Il résolut néanmoins, un jour. de savoir ce qui en était, et de se venger, s'il le pouvait, de celui qui lui faisait cet affront

Pour cet effet, il feignit d'aller en quelque lieu près de là pour deux ou trois jours seulement. Il ne fut pas plus tôt parti que la femme envoya quérir le galant. A peine avaient-ils été demi-heure ensemble, que le mari arrive. et heurte de toute sa force. La belle, qui connut bien que c'était son mari, le dit à son amant, qui en fut si étonné qu'il eût voulu être encore au ventre de sa mère. Comme il pestait contre elle et contre l'amour qui l'avait exposé à un tel danger, la belle le rassura et lui dit de ne se mettre point en peine; qu'elle trouverait moyen de le tirer d'affaire sans qu'il lui en coutât rien, et qu'il n'avait qu'à s'habiller le plus promptement qu'il le pourrait. Le mari cependant heurtait toujours

et appelait sa femme à tue-tête; mais elle faisait semblant de ne pas le connaître.

— Que ne vous levez-vous, disait-elle tout haut au valet, pour aller faire taire ceux qui font tant de bruit à la porte? Est-il heure de venir chez des gens d'honneur? Si mon mari était ici, il vous en empêcherait bien.

Le mari, entendant la voix de sa femme, l'appela de toutes ses forces et criant :

— Ma femme, ouvrez-moi; me ferez-vous rester à la porte jusqu'au jour?

Quand elle vit que son amant était prêt de sortir :

— O mon mari, que je suis aise que vous soyez venu! Mon esprit s'occupait à un songe qui me faisait le plus grand plaisir que j'ai reçu de ma vie. Il me semblait que votre œil était devenu bon.

Sur cela, elle l'embrassa et le baisa, et, le prenant par la tête, elle lui fermait d'une main son bon œil et lui demandait s'il ne voyait pas mieux que de coutume? Pendant que le mari avait l'œil fermé, le galant s'évada.

Le mari s'en défia et lui dit :

— Je ne vous observerai plus, ma femme : je croyais vous tromper ; mais j'ai été la dupe, et vous m'avez fait le tour le plus fin qu'il soit possible d'imaginer. Dieu veuille vous convertir ; car il n'y a pas d'homme qui puisse ramener une méchante femme, à moins que de la faire mourir. Mais puisque les égards que j'ai eus pour vous n'ont pu vous rendre plus sage, peut-être que le mépris avec lequel je veux désormais vous regarder, vous sera plus sensible et produira un meilleur effet.

Après cela il s'en alla et la laissa bien étonnée. Cependant la sollicitation des parents et des amis, les excuses et les larmes de la femme l'obligèrent de revenir encore avec elle.

MARGUERITE DE NAVARRE.





VI

COMMENT GARGANTUA

PAYA SA BIENVENUE AUX PARISIENS



ARGANTUA, son précepteur Ponocrates et ses gens étant venus à Paris, se rafraîchirent deux ou trois jours, faisant bonne chère, et s'enquérant quels gens savants étaient pour lors dans la ville, et quel vin on y buvait.

Le lendemain (après boire, bien entendu), Gargantua visita la ville, et fut vu de tout le monde en grande admiration. Car le peuple

de Paris est si sot, si badaud et si naturellement inepte, qu'un bateleur, un porteur de rogatons, un mulet avec ses cymbales, un joueur de vielle au milieu d'un carrefour, assemblera plus de gens que ne ferait un bon prêcheur evangélique. Et tant molestement le poursuivit-on qu'il fut contraint de se reposer sur les tours de l'église Notre-Dame. Auquel lieu étant, et voyant tant de gens à l'entour de soi, dit clairement :

— Je crois que ces marroufles veulent que je leur paie ici ma bienvenue. C'est justice. Je leur vais donner le vin, mais ce ne sera que par ris.

Lors, en souriant, détacha sa belle braguette, et les compissa si aigrement qu'il en noya deux cent soixante mille quatre cent dix-et-huit, sans les femmes et petits enfants.

Quelques-uns d'iceux évadèrent ce pissefort grâce à la légèreté de leurs pieds, et quand ils furent au plus haut de l'Université, suant, toussant, crachant, et hors d'haleine, ils commencèrent à renier et à jurer : « Les plaies de

Dieu ! Je renie Dieu ! La mère Dieu ! Pro cab de bious ! Das dich Gots leyden schend ! Pote de Christo ! Ventre Saint-Quenet ! Vertuguoy ! Par Saint-Fiacre de Brie ! Par Saint-Treignant ! Je fais vœu à Saint-Thibault ! Pâques Dieu ! Le bonjour Dieu ! Le diable m'emporte ! Foi de gentilhomme ! Par Saint-Andouille ! Par Saint-Quodegrin, qui fut martyrisé de pommes cuites ! Par Saint-Pontin l'apôtre ! Par Saint-Mamye ! Nous sommes baignés *par ris*. Dont fut depuis la ville nommée *Paris* (laquelle, auparavant, on appelait Leuctèce, comme dit Strabon, c'est-à-dire en grec blanchette, pour les blanches cuisses des dames dudit lieu). Et comme à cette nouvelle imposition du nom tous les assistants jurèrent chacun les Saints de sa paroisse, les habitants, qui sont par nature bons jureurs et bons juristes, et quelque peu outrecuidants, furent dits Parrhésiens ou Parisiens, c'est-à-dire fiers en parole.

Cela fait, Gargantua considéra les grosses cloches qui étaient dans les tours, et les fit

sonner bien harmonieusement. Ce que faisant, la pensée lui vint qu'elles serviraient bien de sonnettes au cou de sa jument, laquelle il voulait renvoyer à son père toute chargée de fromages de Brie et de harengs frais. De fait, il emporta les cloches en son logis.

Cependant vint un commandeur jambonnier de Saint-Antoine, pour faire sa quête porcine : lequel, pour se faire entendre de loin et faire trembler le lard au charnier, les voulut emporter furtivement ; mais par honnêteté les laissa, non parce qu'elles étaient trop chaudes, mais parce qu'elles étaient quelque peu trop pesantes à porter.

Toute la ville fut émue en sédition : vous savez qu'à cela les Parisiens sont si enclins, que les nations étrangères s'ébahissent de la patience des rois de France, lesquels autrement par bonne justice ne les refrènent, vu les inconvénients qui en sortent de jour en jour. Le lieu auquel s'assembla le peuple, tout affolé et consterné, fut la Sorbonne, où était alors (il n'y est plus maintenant) l'oracle de

Leuctèce. Là fut proposé le cas, et remontré l'inconvénient des cloches transportées.

Après avoir bien ergoté pour et contre, il fut conclu que l'on enverrait le plus vieux et le plus suffisant de la faculté de théologie vers Gargantua, pour lui remontrer l'horrible inconvénient de la perte des cloches. Et, nonobstant la remontrance d'aucuns de l'Université, qui alléguaient que cette charge convenait mieux à un orateur qu'à un théologien, on choisit pour cette affaire notre maître Janotus de Bragmardo.

Maître Janotus, tondu à la César, vêtu de son chaperon théologal, l'estomac bien antidoté d'eau bénite de cave, se transporta au logis de Gargantua, précédé de trois bedeaux à rouge museau, et suivi de cinq ou six maîtres inertes, bien crottés à profit de ménage. A l'entrée, Ponocrates les rencontre, et il eut frayeur en soi, les voyant ainsi déguisés, et il pensait que ce fussent quelques masques hors du bon sens. Puis, il s'enquêta à quelqu'un desdits maîtres inertes de la

bande ce que signifiait cette momerie ? Il lui fut répondu qu'ils demandaient les cloches leur être rendues.

Aussitôt ce propos entendu, Ponocrates courut dire la nouvelle à Gargantua, afin qu'il fût prêt à répondre, et qu'il décidât sur-le-champ ce qui était à faire. Gargantua appela à part Ponocrates son précepteur, Philotomie son maître d'hôtel, Gymnaste son écuyer, et Eudémon ; et sommairement conféra avec eux sur ce qui était tant à faire qu'à répondre. Tous furent d'avis qu'on les menât au retrait du gobelet, et que là on les fît boire théologalement ; et, afin que ce tousseux n'entràt en vaine gloire pour avoir à sa requête rendu les cloches, que l'on mandât, pendant qu'il chopinerait, quérir le prévôt de la ville, le recteur de la faculté et le vicaire de l'église, auxquels, avant que le théologien eût proposé sa commission, on délivrerait les cloches. Après cela, eux étant présents, l'on entendrait sa belle harangue. Ce qui fut fait ; et, les susdits arrivés, le

théologien fut en pleine salle introduit, et commença ainsi qu'il suit, en toussant :

— Ehen, hen, hen ! monsieur, messieurs ! Ce ne serait que bon que vous nous rendissiez nos cloches, car elles nous font bien besoin. Hen, hen, hasch ! Nous en avions bien autrefois refusé de bon argent de ceux de Londres en Cahors et de ceux de Bordeaux en Brie, qui les voulaient acheter. Si vous nous les rendez à ma requête, j'y gagnerai dix pans de saucisses, et une bonne paire de chausses, qui me feront grand bien à mes jambes. Ho, par Dieu. Ha, ha ! N'a pas paire de chausses qui veut ! Je le sais bien, quant à moi. Avisez. Il y a dix-huit jours que je suis à matagraboliser cette belle harangue. O monsieur ! si votre jument se trouve bien de mes cloches, ainsi fait notre faculté. Hen, hen, ehen, ehasch ! Ha, ha, ha ! C'est parlé, cela. Hay ! *Domine*, je vous prie, *in nomine Patris et Filii et Spiritus santi, amen*, que vous rendiez nos cloches : et Dieu vous garde de mal et Notre-Dame de santé, *qui vivit et regnat per omnia*

secula seculorum. Amen. Hen ! hasch ! enh ! hasch ! gren hasch ! Une ville sans cloche est comme un aveugle sans bâton, un âne sans croupière, et une vache sans cymbale. Jusques à ce que vous nous les ayez rendues, nous ne cesserons de crier après vous comme un aveugle qui a perdu son bâton, de braire comme un âne sans croupière, et de bramer comme une vache sans cymbales.

Le théologien n'eut sitôt achevé que Ponocrates et Eudémon s'esclaffèrent de rire tant profondément qu'ils en pensèrent rendre l'âme à Dieu. En même temps qu'eux commença à rire maître Janotus à qui mieux mieux, tant que les larmes leur venaient aux yeux.

Ces rires ayant cessé tout à fait, Gargantua consulta ses gens sur ce qu'il convenait de faire. Ponocrates fut d'avis qu'on fît reboire ce bel orateur, et, vu qu'il leur avait donné du passe-temps, qu'on lui baillât les dix pans de saucisse mentionnés en la joyeuse harangue, avec une paire de chausses, trois cents

mesures de gros bois, vingt-cinq muids de vin, un lit à triple couche de plume d'oie et une écuelle bien capable et bien profonde : lesquelles disait être à sa vieillesse nécessaires.

Les cloches remises en leur lieu, les citoyens de Paris, par reconnaissance de cette honnêteté, s'offrirent d'entretenir et de nourrir sa jument tant qu'il lui plairait. Ce que Gargantua prit bien à gré. Et ils l'envoyèrent vivre en la forêt de Bièvre : je crois qu'elle n'y est plus maintenant.

RABELAIS.





VII

L'AVENTURE DU POT DE CHAMBRE

LE comédien La Rancune, après avoir soupé, alla coucher dans son hôtellerie, accompagné du lieutenant de prévôt La Rappinière. La servante de ce dernier, qui conduisait son maître, dit à l'hôtesse qu'on lui dressât un lit.

— Voici le reste de notre écu, dit l'hôtesse. Si nous n'avions point d'autre pratique que celle-là, notre louage serait mal payé.

— Taisez-vous, sotte, dit son mari, M. de

La Rappinière nous fait trop d'honneur ; que l'on dresse un lit à ce gentilhomme.

— Voir qui en aurait, dit l'hôtesse : il ne m'en restait qu'un, que je viens de donner à un marchand du Bas Maine.

Le marchand entra là dessus, et, ayant appris le sujet de la contestation, offrit la moitié de son lit à La Rancune, soit qu'il eût affaire à La Rappinière, ou qu'il fût obligeant de son naturel. La Rancune l'en remercia autant que la sécheresse de sa civilité le put permettre. Le marchand soupa, l'hôte lui tint compagnie et la Rancune ne se fit pas prier deux fois pour faire le troisième, et se mit à boire sur nouveaux frais. Ils parlèrent des impôts, pestèrent contre les maltôtiers, réglèrent l'État, et se réglèrent si peu eux-mêmes, et l'hôte tout le premier, qu'il tira sa bourse de sa pochette, et demanda à compter, ne se souvenant plus qu'il était chez lui. Sa femme et sa servante l'entraînèrent par les épaules dans sa chambre et le mirent sur un lit tout habillé.

La Rancune dit au marchand qu'il etait

affligé d'une difficulté d'urine, et qu'il était bien fâché d'être contraint de l'incommoder ; à quoi le marchand lui répondit qu'une nuit était bientôt passée. Le lit n'avait point de ruelle et joignait la muraille ; la Rancune s'y jeta le premier, et le marchand s'y étant mis après, en la bonne place, La Rancune lui demanda le pot de chambre.

— Et qu'en voulez-vous faire, dit le marchand ?

— Le mettre auprès de moi, de peur de vous incommoder, dit La Rancune.

Le marchand lui répondit qu'il le lui donnerait quand il en aurait affaire ; et La Rancune n'y consentit qu'à peine, lui protestant qu'il était au désespoir de l'incommoder. Le marchand s'endormit sans lui répondre ; et à peine commença-t-il à dormir de toute sa force, que le malicieux comédien, qui était un homme à s'éborgner pour faire perdre un œil à un autre, tira le pauvre marchand par le bras, en lui criant :

— Monsieur, oh ! Monsieur !

Le marchand tout endormi lui demanda en bâillant :

— Que vous plaît-il ?

— Donnez-moi un peu le pot de chambre, dit la Rancune.

Le pauvre marchand se pencha hors du lit. et, prenant le pot de chambre, le mit entre les mains de La Rancune, qui se mit en devoir de pisser ; et, après avoir fait cent efforts, ou fait semblant de les faire, juré cent fois entre ses dents, et s'être bien plaint de son mal, il rendit le pot de chambre au marchand sans avoir pissé une seule goutte. Le marchand le remit à terre, et dit, en ouvrant la bouche aussi grande qu'un four à force de bâiller :

— Vraiment, Monsieur, je vous plains bien ; et il se rendormit tout aussitôt.

La Rancune le laissa embarquer bien avant dans le sommeil, et, quand il l'ouït ronfler comme s'il n'eût fait autre chose toute sa vie, le perfide l'éveilla encore et lui demanda le pot de chambre aussi méchamment que la première fois. Le marchand le lui remit entre

les mains aussi bonnement qu'il avait déjà fait ; et La Rancune le porta à l'endroit par où l'on pisse, avec aussi peu d'envie de pisser que de laisser dormir le marchand. Il cria encore plus fort qu'il n'avait fait, et fut deux fois plus longtemps à ne point pisser, conjurant le marchand de ne prendre plus la peine de lui donner le pot de chambre, et ajoutant que ce n'était pas la raison, et qu'il le prendrait bien. Le pauvre marchand, qui eût alors donné tout son bien pour dormir tout son saoûl, lui répondit, toujours en bâillant, qu'il en usât comme il lui plairait, et remit le pot de chambre à sa place. Ils se donnèrent le bonsoir fort civilement, et le pauvre marchand eût parié tout son bien qu'il allait faire le plus beau somme qu'il eût fait de sa vie.

La Rancune, qui savait bien ce qu'il en devait arriver, le laissa dormir de plus belle, et, sans faire conscience d'éveiller un homme qui dormait si bien, il lui alla mettre le coude dans le creux de l'estomac, l'accablant de tout son corps, avançant l'autre bras hors du

lit, comme on fait quand on veut ramasser quelque chose qui est à terre. Le malheureux marchand, se sentant étouffer et écraser la poitrine, s'éveilla en sursaut, criant horriblement :

— Eh! morbleu, Monsieur, vous me tuez!

La Rancune, d'une voix aussi douce et posée que celle du marchand avait été véhémente, lui répondit :

— Je vous demande pardon, je voulais prendre le pot de chambre.

— Ah ! vertubleu ! s'écria l'autre ; j'aime mieux vous le donner et ne dormir de toute la nuit ; vous m'avez fait un mal dont je me sentirai toute ma vie.

La Rancune ne lui répondit rien et se mit à pisser si largement et si raide, que le bruit seul du pot de chambre eût pu réveiller le marchand. Il emplit le pot de chambre, bénissant le Seigneur avec une hypocrisie de scélérat.

Le pauvre marchand le félicitait, le mieux qu'il pouvait, de sa copieuse éjaculation

d'urine, qui lui faisait espérer un sommeil qui ne serait plus interrompu, quand le maudit La Rancune, faisant semblant de vouloir remettre le pot de chambre à terre, lui laissa tomber, et le pot de chambre et tout ce qui était dedans, sur le visage, sur la barbe et sur l'estomac, en criant en hypocrite :

— Eh ! Monsieur, je vous demande pardon !

Le marchand ne répondit rien à sa civilité; car, aussitôt qu'il se sentit noyé de pissat, il se leva, hurlant comme un homme furieux, et demandant de la chandelle. La Rancune, avec une froideur capable de faire renier un théatin, lui disait :

— Voilà un grand malheur !

Le marchand continua ses cris ; l'hôte, l'hôtesse, les servantes et les valets vinrent à lui. Le marchand leur dit qu'on l'avait fait coucher avec un diable, et pria qu'on lui fit du feu autre part. On lui demanda ce qu'il avait : il ne répondit rien, tant il était en colère, prit ses habits et ses hardes et fut se sé-

cher dans la cuisine, où il passa le reste de la nuit sur un banc, le long du feu.

L'hôte demanda à La Rancune ce qu'il lui avait fait. Il lui dit, feignant une grande ingénuité :

— Je ne sais de quoi il peut se plaindre : il s est éveillé et m'a réveillé, criant au meurtre ; il faut qu'il ait fait quelque mauvais songe, ou qu'il soit fou ; et il a pissé au lit.

L'hôtesse y porta la main, et dit qu'il était vrai que son matelas était tout percé, et jura son grand Dieu qu'il le paierait. Ils donnèrent le bonsoir à La Rancune, qui dormit toute la nuit aussi paisiblement qu'aurait fait un homme de bien.

SCARRON.





VIII

PLAISANTES ANECDOTES ET MENUS PROPOS

TUE-MOI ENCORE UN COUP.

A fille d'un métayer, revenue au soir avec ses moutons, fut tancée de ce qu'elle en avait égaré un; et sa mère, la voulant battre, lui dit:

— Va, méchante, va chercher ton ouaille!

La pauvre fille, qui ne savait où la prendre, s'en alla pleurant, et se mit sous un arbre. Comme elle tardait trop, sa mère dit au valet:

— Jean, va-t'en quérir cette fille ; va.

Il y alla, et la trouva ; il lui dit :

— Michelle, reviens à la maison ; ta mère le dit.

— Je ne le ferai.

— Viens, viens.

— Aga ! je ne le ferai ; je n'irai pas, quand tu me devrais tuer.

— Si tu ne viens, je te tuerai.

— Je m'en soucie bien !

Adonc, il la prend, la renverse sur l'échine, lui écarquille les jambes, se jette sur elle, et lui fiche au bas du ventre son couteau naturel, et la tue de la douce mort.

— Or çà, dit-il, je disais bien : oh ! viens à cette heure.

— Je ne le ferai.

— Et viens, Michelle, viens.

— Tue-moi donc encore un coup.

Béroalde de Verville.

UN JUGE CONSCIENCIEUX.

— Monsieur le conseiller, disait un jour d'un bout d'une table à l'autre, une vieille marquise du faubourg Saint-Germain, lequel préférez-vous du bourgogne ou du bordeaux.

— Madame, répondit d'une voix druidique le magistrat ainsi interrogé, c'est un procès dont j'ai tant de plaisir à visiter les pièces que j'ajourne toujours à huitaine la prononciation de l'arrêt.

BRILLAT-SAVARIN.

*
* *

COMME QUOI LE COQ EST PARFOIS L'ÉGAL DE L'HOMME.

Un gentilhomme, grand seigneur, ayant été absent de sa maison pendant quelque temps, prit le loisir de venir voir sa femme, laquelle était jeune, belle et en bon point. Et

pour y être plus tôt, il prit la poste à environ deux journées de sa maison, où il arriva sur le tard, lorsque sa femme était déjà couchée. Il se met auprès d'elle, laquelle fut incontinent réveillée, bien joyeuse d'avoir compagnie, s'attendant qu'elle aurait son petit picotin, non pas d'avoine. Mais sa joie fut courte, car monsieur se trouva si las et si rompu de sa course que, quelque caresse qu'elle lui fît, il ne se put mettre en devoir et s'endormit sans rien faire, ce dont il s'excusa vers elle :

— Ma mie, dit-il, le grand amour que je vous porte m'a fait hâter de vous venir voir, et je suis venu en poste tout le long du chemin ; vous m'excuserez pour cette fois.

La dame ne trouva pas cela bien à son gré : car l'on dit qu'il n'est rien qu'une femme trouve plus mauvais, et non sans cause, que quand l'homme la met en appétit sans la contenter. Et il a été souvent vu par expérience qu'un amoureux, après avoir longtemps poursuivi une dame, s'il advient qu'elle prenne quelque soudaine disposition de l'ac-

cepter, et que lui se trouve surpris de sorte qu'il soit impuissant ou par trop grande affection ou par crainte ou par quelque autre inconvénient, jamais depuis il n'y recouvrera, si ce n'est par grand hasard. Toutefois, la dame prit patience et n'en eut autre chose pour cette nuit. Elle se leva le matin d'auprès de monsieur, et le laissa reposer.

Au bout d'une heure ou deux qu'il se voulut lever, en s'habillant, il se met à une fenêtre qui regardait sur la basse-cour, et madame à côté de lui. Il avise un coq qui muguetait une poule, puis la laissait, puis refaisait ses caresses assez de fois, mais il ne faisait autre chose. Monsieur, qui le regardait faire, s'en fâcha et va dire :

— Voyez ce méchant coq! qu'il lâche! Il y a une heure qu'il est à mugueter cette poule, et il ne lui peut rien faire ; il ne vaut rien ; qu'on me l'ôte et qu'on en ait un autre!

La dame lui répond :

— Eh ! Monsieur, pardonnez-lui : peut-être qu'il a couru la poste toute la nuit.

Monsieur se tut à cela, et n'en parla plus, sachant bien que c'était à lui à qui ces paroles s'adressaient.

BONAVENTURE DESPÉRIERS.

*
* *

ASSAUT MANQUÉ.

Une dame, devisant d'amour avec un gentilhomme, lui dit entre autres propos que, s'il était couché avec elle, il entreprendrait de faire six postes la nuit, tant sa beauté le ferait bien piquer.

— Vous vous vantez de beaucoup, dit-elle. Je vous assigne donc à une telle nuit.

A quoi il ne faillit de comparaître; mais le malheur fut pour lui qu'il fut surpris, étant dans le lit, d'une telle convulsion, refroidissement et retirement de nerf, qu'il ne put pas faire une seule poste; si bien que la dame lui dit :

— Ne voulez-vous faire autre chose? or, videz de mon lit, je ne vous l'ai pas prêté, comme un lit d'hôtellerie, pour vous y mettre à votre aise et reposer. Par quoi, videz.

Et ainsi le renvoya, et se moqua bien après de lui, le haïssant plus que peste.

Ce gentilhomme eût été fort heureux, s'il eût été de la complexion du grand protonotaire Baraud, et aumônier du roi François, qui, quand il couchait avec les dames de la cour, du moins il allait à la douzaine, et, au matin, disait encore :

— Excusez-moi, Madame, si je n'ai mieux fait, car je pris hier médecine.

Je l'ai vu depuis, et on l'appelait le capitaine Baraud, gascon ; il avait laissé la robe, et m'en a bien conté, à mon avis, nom par nom. Sur ses vieux ans, cette virile et vénéréique vigueur lui défaillit, et il était pauvre, encore qu'il eût tiré de bons brins que sa pièce lui avait valu, mais il avait tout brouillé, et se mit à écouler et distiller des essences.

— Mais, disait-il, si je pouvais, aussi bien

que dans mon jeune âge, distiller de l'essence spermatique, je ferais bien mieux mes affaires et je m'y gouvernerais mieux..

BRANTOME.

*
* *

POURQUOI LES LIEUES SONT SI PETITES EN FRANCE

D'ancienneté, les pays n'étaient distincts par lieues, milliaires, stades, ni parasanges, jusqu'à ce que le roi Pharamond les distingua, ce qui fut fait en la manière qui s'ensuit : car il prit dedans Paris cent beaux jeunes et galants compagnons bien délibérés et cent belles garces picardes, et les fit bien traiter, et bien panser par huit jours, puis les appela ; et à un chacun bailla sa garce, avec force argent pour les dépens, leur faisant commandement qu'ils allassent en divers lieux par ci et par là. Et, à tous les passages qu'ils biscoteraient leurs garces, qu'ils missent une pierre, et ce serait une lieue. Ainsi les compa-

gnons joyeusement partirent, et, pour ce qu'ils étaient frais et de séjour, ils fanfreluchaient à chaque bout de champ, et voilà pourquoi les lieues de France sont tant petites.

Mais quand ils eurent long chemin parfait, et étaient déjà las comme pauvres diables, et n'y avait plus d'huile en la lampe, ils ne belinaient si souvent, et se contentaient bien (j'entends quant aux hommes) de quelque méchante et paillarde fois le jour. Et voilà qui fait les lieues de Bretagne, des Landes, d'Allemagne, et autres pays plus éloignés, si grandes. Les autres mettent d'autres raisons ; mais celle-là me semble la meilleure.

RABELAIS.

*
* *

LA CLÉMENCE DE LOUIS XI.

Un pauvre malfaiteur, condamné à être pendu par la Cour du Parlement, ainsi qu'on le menait au supplice, avisa le bon roi

Louis XI, le priant de lui octroyer un don, et qu'il ne lui demanderait de la vie plus rien. Le roi passant outre lui va dire :

— Je sais bien ce que tu veux demander, c'est que je te sauve la vie.

Ce pauvre patient lui répliqua :

— Non, Sire, ce n'est point cela ; que si je vous le dis, me promettez-vous sur votre âme d'accomplir ce que je vous demande?

Le roi avec serment l'ayant assuré qu'oui moyennant qu'il ne le prie point de lui par donner, ce pauvre pendu lui va dire :

— Je vous prie seulement, Sire, de me baiser au c.., mais aussitôt que je serai mort,

Le roi, qui voulait tenir la promesse, pour ne le baiser au c.. après sa mort, lui donna sa grâce.

GUILLAUME BOUCHER.

Le Bréviaire.

De tous bons volumes celui-ci est le bréviaire, ainsi dit et nommé pour plusieurs raisons. C'est qu'il est bref, et qu'en peu de paroles il enseigne toutes sciences. *Item*, bréviaire est un livre ordinairement gras; et, par application, on s'engraisse au moyen de l'usage de celui-ci. Le bréviaire donne de l'appétit et l'aiguise; celui-ci l'entretient et le fortifie. Le bréviaire fait gagner la vie à ceux qui s'en aident; celui-ci la fait trouver toute gagnée.

Je m'en rapporte à notre curé, auquel, après le service, mademoiselle dit :

— Monsieur le curé, venez dîner avec nous, je vous prie.

— Je vous remercie mademoiselle j'y serai aussitôt que vous.

Mademoiselle, ennuyée qu'il ne venait, regarde par la fenêtre et vit à côté le curé qui, ayant pissé, serrait sa pièce. Elle se retirait de peur de le voir, parce que ceci l'eût fait rire. Quand il fût entré, elle dit :

— Là, monsieur le curé, lavez-vous la main, et venez.

— En da, dit-il, mademoiselle, je n'ai rien touché que mon bréviaire.

BÉROALDE DE VERVILLE.



MOURIR POUR LA FOI.

Une dame du temps passé, faisant raconter à un pauvre esclave échappé de la main des Turcs les tourments et maux qu'ils lui faisaient et à tous les autres pauvres chrétiens, quand ils les tenaient; celui qui avait été esclave lui en raconta assez et de toutes sortes de cruautés. Elle s'avisa à lui demander ce qu'ils faisaient aux femmes.

— Hélas! madame, dit-il, ils leur font tant cela qu'ils les en font mourir.

— Plut-il donc à Dieu, répondit-elle, que je mourusse pour la foi ainsi martyre!.

BRANTOME

Paris. — Imp. PAUL DUPONT, 4, rue du Bouloi (Cl.) 514.6.93.

